Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Irène Némirovsky

JÉZABEL

(1936)

Table des matières

Une femme entra dans le box des accusés. Elle était belle encore, malgré sa pâleur, malgré son air hagard et las ; seules, les paupières, d'une forme délicieuse, étaient fanées par les larmes et la bouche affaissée, mais elle paraissait jeune. On ne voyait pas ses cheveux cachés sous le chapeau noir.

Elle porta machinalement ses deux mains à son cou, cherchant, sans doute, les perles du long collier qui l'avait orné autrefois, mais son cou était nu ; les mains hésitèrent ; elle tordit lentement et tristement ses doigts, et la foule haletante qui suivait des yeux ses moindres mouvements fit entendre un sourd murmure.

– Messieurs les jurés veulent voir votre visage, dit le président. Enlevez votre chapeau.

Elle l'ôta, et de nouveau, tous les regards s'attachèrent à ses mains nues, petites et parfaites. Sa femme de chambre, assise au premier rang des témoins, fit un mouvement involontaire en avant, comme pour lui venir en aide, puis la conscience du présent lui revint ; elle rougit et se troubla.

C'était un jour d'été parisien, froid et pâle ; la pluie coulait sur les hautes fenêtres ; les vieilles boiseries, les caissons d'or du plafond, les robes rouges des juges étaient éclairées par une lumière livide d'orage. L'accusée regarda les jurés assis en face d'elle, puis la salle où des grappes humaines s'accrochaient à chaque angle.

Le président demanda :

– Vos noms et prénoms ?... Où êtes-vous née ?... Votre âge ?...

On n'entendit pas le murmure qui s'échappait des lèvres de l'accusée. Dans la salle, des femmes chuchotèrent :

– Elle a répondu... Qu'est-ce qu'elle a dit ?... Où est-elle née ?... Je n'ai pas entendu... Quel âge a-t-elle ?... On n'entend rien !...

Ses cheveux étaient blonds, pâles et légers ; ses vêtements noirs. Une femme dit à voix basse : « Elle est très bien » et soupira de plaisir, comme au théâtre.

Le public debout entendait mal l'acte d'accusation. De main en main passaient les journaux de midi qui reproduisaient en première page les traits de l'accusée et le récit du crime.

La femme s'appelait Gladys Eysenach. Elle était accusée d'avoir assassiné son amant, Bernard Martin, âgé de vingt ans.

Le président commença l'interrogatoire :

– Où êtes-vous née ?

– À Santa-Paloma.

– C'est un village qui se trouve aux confins du Brésil et de l'Uruguay, dit le président aux jurés. Quel est votre nom de jeune fille ?

– Gladys Burnera.

– Nous ne parlerons pas ici de votre passé... J'entends de votre enfance et de votre première jeunesse qui se sont écoulées en voyages dans des contrées lointaines, dont plusieurs ont subi des bouleversements sociaux et où il a été impossible de procéder aux investigations d'usage. Nous devrons donc faire principalement état de vos propres déclarations en ce qui concerne ces premières années. Vous avez déclaré à l'instruction que vous étiez la fille d'un armateur de Montevideo, que votre mère, Sophie Burnera, ayant quitté votre père deux mois après son ma-

riage, vous êtes née loin de lui et ne l'avez jamais connu. Est-ce exact ?

– C'est exact.

– Votre enfance s'est écoulée dans de nombreux voyages. Vous vous êtes mariée presque enfant, selon la coutume de votre pays ; vous avez épousé le financier Richard Eysenach ; vous avez perdu votre mari en 1912. Vous appartenez à cette société mouvante, cosmopolite, qui n'a d'attaches ni de foyer nulle part. Vous avez indiqué, comme lieux de séjour depuis la mort de votre mari l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord, la Pologne, l'Italie, l'Espagne, et j'en passe... Sans compter de nombreuses croisières sur votre yacht que vous avez vendu en 1930. Vous êtes extrêmement riche. Votre fortune vous vient d'une part de votre mère, d'une autre part de votre mari décédé. Vous avez vécu en France à plusieurs reprises avant la guerre, et vous y êtes établie depuis 1928. De 1914 à 1915, vous avez habité près d'Antibes. Cette date et ce lieu doivent vous rappeler de tristes souvenirs : c'est là que votre fille unique est morte en 1915. Votre vie, après ce malheur, devient encore plus capricieuse, plus vagabonde... Vous avez eu des liaisons nombreuses, vite dénouées, dans cette atmosphère d'après-guerre, propice aux aventures amoureuses. Enfin, en 1930, vous avez connu chez des amis communs le comte Aldo Monti, d'une ancienne et très honorable famille italienne. Il vous proposa de l'épouser. Le mariage fut décidé, n'est-il pas vrai ?

– Oui, dit Gladys Eysenach à voix basse.

– Vos fiançailles furent quasi officielles. Brusquement vous deviez les rompre. Pour quelles raisons ?... Vous ne voulez pas répondre ?... Sans doute ne vouliez-vous pas renoncer à votre vie libre et capricieuse et à tous les avantages de cette liberté. Votre fiancé devint votre amant. Est-ce exact ?

– C'est exact.

– On ne signale aucune liaison depuis 1930 jusqu'en octobre 1934. Vous avez été fidèle au comte Monti pendant quatre ans. Un hasard mit sur votre chemin celui qui devait devenir votre victime. C'était un enfant de vingt ans, Bernard Martin, d'une très modeste extraction, fils naturel d'un ancien maître d'hôtel. Cette circonstance qui blessait votre orgueil fut sans nul doute la cause qui vous poussa à nier longtemps, contre toute vraisemblance, vos relations avec la victime. Bernard Martin, étudiant à la Faculté des Lettres de Paris, habitant 6, rue des Fossés-Saint-Jacques, âgé de vingt ans, sut donc vous séduire, vous, une femme du monde, d'une grande beauté, riche, adulée. Répondez... Vous deviez lui céder avec une rapidité vraiment étrange, vraiment scandaleuse. Vous deviez le corrompre, lui donner de l'argent, et finalement le tuer. C'est de ce crime que vous répondez aujourd'hui.

L'accusée serra lentement l'une contre l'autre ses mains tremblantes ; les ongles s'enfoncèrent dans la chair pâle ; les lèvres décolorées s'entr'ouvrirent avec peine, mais pas une parole n'en sortit, pas un son.

Le président demanda encore :

– Dites à messieurs les jurés comment vous l'avez rencontré ?... Vous ne voulez pas répondre ?...

– Il m'a suivie un soir, dit-elle enfin à voix basse : c'était en automne dernier... Je... je ne me rappelle pas la date... Non, je ne me souviens pas, répéta-t-elle plusieurs fois avec égarement.

– Vous avez indiqué à l'instruction la date du 12 octobre.

– C'est possible, murmura-t-elle : je ne me rappelle plus...

– Il vous a... fait des propositions ?... Voyons, répondez... Je conçois que l'aveu vous soit pénible... Vous l'avez suivi le même soir.

Elle poussa un faible cri :

– Non ! Non !... C'est faux !... Écoutez-moi...

Elle prononça quelques mots étouffés que personne n'entendit, puis se tut.

– Parlez, dit le président.

L'accusée se tourna une fois encore vers les jurés et vers la foule qui la regardait avidement.

Elle eut un mouvement las et désespéré, et soupira enfin :

– Je n'ai rien à dire...

– Alors... répondez à mes questions, accusée. Vous avez refusé de l'écouter ce soir-là, dites-vous ?... Le lendemain, 13 octobre, l'enquête a pu prouver que vous étiez allée le retrouver chez lui, rue des Fossés-Saint-Jacques. Est-ce exact ?

– Oui, dit-elle, et le sang qui était monté à ses joues tandis qu'elle répondait, reflua lentement, la laissant tremblante et livide.

– C'était donc votre habitude d'écouter ainsi les garçons qui vous accostaient dans la rue ?... Ou bien avez-vous trouvé celui-là particulièrement séduisant ?... Vous ne voulez pas répondre ?... Vous avez déchiré le voile de votre vie privée. Sur cette place publique qu'est un prétoire de cour d'assises tout doit être étalé au grand jour...

– Oui, dit-elle avec lassitude.

– Vous êtes donc allée chez lui. Et ensuite ?... Vous l'avez revu ?

– Oui.

– Combien de fois ?

– Je ne me rappelle pas.

– Il vous plaisait ?... Vous l’aimiez ?

– Non.

– Alors, pourquoi lui cédiez-vous ?... Par vice ?... Par peur ?... Vous craigniez des menaces de chantage ?... Quand il est mort, on n’a pas retrouvé chez lui trace d’une seule lettre de vous. Vous lui écriviez souvent ?

– Non.

– Vous craigniez ses indiscrétions ?... Vous redoutiez que le comte Monti vînt à connaître cet égarement des sens, cette aventure honteuse ? Est-ce cela ?... Bernard Martin vous aimait-il ?... Ou vous poursuivait-il par intérêt ? Vous ne savez pas ?... Venons-en à l’argent, maintenant. Pour ne pas salir la mémoire de votre victime, vous n’avez pas fait état de cette circonstance que seul un hasard de l’enquête a permis de révéler. Combien avez-vous donné d’argent à Bernard Martin au cours de votre brève liaison ?... Celle-ci dura exactement du 13 octobre 1934 au 24 décembre de la même année... Le malheureux garçon a été assassiné dans la nuit du 24 au 25 décembre 1934. Combien d’argent a-t-il reçu de vous pendant ces deux mois ?

– Je ne lui ai pas donné d’argent.

– Si. On a retrouvé un chèque de cinq mille francs signé par vous à son nom et daté du 15 novembre 1934. Cet argent a été encaissé le lendemain. On ignore à quel usage il a été employé. Lui avez-vous encore donné de l’argent ?

– Non.

– On a retrouvé un autre chèque de cinq mille francs également... Cela semble être un tarif... mais qui n’a jamais été encaissé.

– Oui, murmura l’accusée.

– Parlez-nous du crime à présent... Allons ? C'est moins difficile à dire qu'à faire, pourtant. Cette nuit-là, la nuit de Noël dernier, vous avez quitté votre domicile à huit heures et demie du soir avec le comte Monti. Vous avez dîné avec lui au restaurant, chez Ciro's. Vous deviez finir la soirée avec des amis communs, les Percier, Henri Percier, l'actuel ministre et sa femme. Vous êtes allés tous les quatre danser dans un établissement de nuit où vous êtes restés jusqu'à trois heures du matin. Est-ce exact ?

– Oui.

– Vous êtes rentrée chez vous avec le comte Monti, qui vous a quittée à la porte de votre hôtel. Vous avez dit à l'instruction que vous aviez aperçu, lorsque la voiture s'est arrêtée devant votre domicile, Bernard Martin qui se dissimulait dans l'embrasure d'une porte cochère. C'est cela, n'est-ce pas ?... Lui aviez-vous donné rendez-vous cette nuit-là ?

– Non. Depuis quelque temps, je ne l'avais pas vu...

– Combien de temps exactement ?

– Une dizaine de jours.

– Pourquoi ? Aviez-vous décidé de rompre ? Vous ne répondez pas ? Quand vous l'avez aperçu dans la rue, ce matin de décembre, que vous a-t-il dit ?

– Il a voulu entrer.

– Ensuite ?

– J'ai refusé. Il était ivre. C'était visible. J'ai eu peur. Quand j'ai ouvert la porte, je me suis aperçue qu'il me suivait. Il est entré derrière moi dans ma chambre.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m’a menacé de tout révéler... à Aldo Monti que j’aimais...

– Vous aviez une étrange façon de lui témoigner votre amour !

– Je l’aimais, répéta-t-elle.

– Ensuite ?

– J’ai pris peur. Je l’ai supplié. Il s’est moqué de moi. Il m’a repoussée... En cet instant, le téléphone a sonné... Seul Aldo Monti pouvait, devait me téléphoner à cette heure-là... Bernard Martin a saisi le récepteur... Il a voulu répondre. Je... j’ai pris mon revolver dans le tiroir de ma table de chevet, à côté de mon lit. J’ai tiré... Je ne savais plus ce que je faisais.

– Vraiment ?... C’est la phrase classique de tous les assassins.

– C’est la vérité pourtant, dit Gladys Eysenach à voix basse.

– Admettons-le. Quand vous avez repris conscience, que s’est-il passé ?

– Il était étendu sans vie devant moi. J’ai voulu le ranimer, mais j’ai bien vu que tout était inutile.

– Et ensuite ?

– Ensuite... Ma femme de chambre a appelé les agents. C’est tout.

– Vraiment ? Et lorsque les agents sont arrivés et que le crime a été découvert, vous l’avez, n’est-ce pas, avoué avec franchise ?

– Non.

– Qu’avez-vous dit ?

– J’ai dit, répondit Gladys Eysenach d’une voix étouffée, que je venais de rentrer, que lorsque je me déshabillais dans le cabinet de toilette voisin, j’avais entendu du bruit, que j’avais ouvert la porte et aperçu un inconnu.

– Qui faisait main basse sur vos bijoux, n’est-il pas vrai, vos bijoux que vous aviez laissés, en vous dévêtant, sur la coiffeuse ?

– Oui, c’est cela.

– Le mensonge eût paru vraisemblable, dit le président en se tournant vers les jurés, car la fortune, la position sociale de l’accusée la mettaient facilement à l’abri du soupçon... Malheureusement pour elle, lorsque les enquêteurs sont arrivés, l’accusée portait encore son manteau d’hermine, sa robe de soirée et tous ses bijoux... Dès le lendemain elle fut habilement interrogée par le juge d’instruction. Je n’hésiterai pas à qualifier cette déposition de modèle du genre. Elle est très belle. Elle est cruelle, je n’en disconviens pas, mais très belle... On voit cette femme perdre pied, s’enferrer, comme on dit vulgairement, se troubler, mentir, se rétracter. Elle jure, et avec quel accent de sincérité, que jamais Bernard Martin n’a été son amant, elle l’assure au mépris de toute vraisemblance, de toute logique. Elle pleure, elle supplie, et finalement, elle avoue. Le juge d’instruction, dans une analyse serrée, habile, la presse de questions, finit par reconstituer son aventure, hélas, banale... Cette femme vieillissante, attirée par la jeunesse de cet enfant, par le piment de l’inconnu, de l’aventure, peut-être même par l’humble condition de l’amant ?... qui sait ?... Elle, qui était lasse sans doute des amours de son rang... Elle lui cède, veut se reprendre, croit avec une arrogance de femme riche, que l’amant a été payé, qu’il se contentera de cette aumône, qu’il s’effacera de sa vie... Mais sa beauté, son prestige paraissent inoubliables au garçon qui n’a jamais connu que des filles de brasserie ou des petites prostituées... Il la poursuit, la menace... Elle prend peur et tue... Cette déposition est vraiment émouvante. À chaque question du magistrat la femme essaie d’abord de se débattre,

puis avoue, répond : oui, oui... Ce mot revient constamment. Elle n'explique rien. Elle a honte. Elle défaille de honte, comme maintenant, messieurs les jurés ! Mais l'exposition de son crime, le récit qu'on lui en fait est si vrai, si lumineux, si logique qu'elle ne peut pas se défendre. « Oui », encore dit-elle et « oui », enfin à la question si grave : a-t-elle tué par prémédita-tion ? Ensuite, elle s'est rétractée, comprenant l'importance de cette réponse. Elle prétend avoir tué dans un moment d'égarement... Pourtant, accusée, vous aviez vécu toute votre vie sans posséder d'arme et voici que trois semaines à peine après avoir connu Bernard Martin, vous allez chez l'armurier et, de-puis, ce revolver ne vous quitte pas. Est-ce exact ?

– Il était dans un tiroir près de mon lit.

– Pourquoi l'aviez-vous acheté ?

– Je ne sais pas...

– Singulière réponse... Allons, dites la vérité ! Songiez-vous à tuer Bernard Martin ?

– Non, je le jure, dit-elle d'une voix tremblante.

– À qui était-il destiné alors ?... À vous-même ?... Au comte Monti ? dont vous étiez jalouse, a-t-on prétendu ? À une rivale ?

– Non, non, murmura l'accusée en cachant son visage dans ses mains : que l'on ne m'interroge plus, je ne dirai plus rien... J'ai tout avoué, tout ce qu'on a voulu !...

– Soit ! Nous allons procéder à l'audition des témoins. Huissier, introduisez le premier témoin.

Une femme entra ; sur sa figure olivâtre coulaient des larmes ; on voyait briller ses prunelles effarées qui allaient du box des accusés à la pourpre des juges. Dehors, la pluie ruisse-lait ; on entendait son crépitement monotone. Un des journa-listes, qui s'ennuyait, griffonna des phrases de roman sur la

feuille étalée devant lui : « Le vent arrache de longs gémissements aux platanes d'or qui bordent la Seine. »

– Vos nom, prénoms...

– Larivière, Flora, Adèle.

– Votre âge ?

– Trente-deux ans.

– Profession ?

– Première femme de chambre de Mme Eysenach.

– Vous ne pouvez pas prêter serment. Je vous interroge en vertu de mon pouvoir discrétionnaire. Quand êtes-vous entrée au service de l'accusée ?

– Il y aura sept ans le 19 janvier.

– Dites-nous ce que vous savez du crime. Votre maîtresse devait réveillonner cette nuit-là en compagnie du comte Monti ?

– Oui, monsieur le président.

– Vous a-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait ?

– Assez tard, m'a-t-elle dit. Elle m'a défendu de l'attendre.

– Cela lui arrivait-il parfois ?... Ou bien l'attendiez-vous ordinairement ?

– J'avais été malade un mois auparavant, et je me sentais très fatiguée encore. Madame n'était pas comme la plupart des patronnes ; elle ménageait son personnel. Elle me dit avec une grande bonté : « Vous vous fatiguez trop, ma pauvre Flora. Je vous défends de veiller. Je me déshabillerai seule. »

– Vous a-t-elle paru ce soir-là comme à son ordinaire ? Ni nerveuse, ni agitée ?

– Triste seulement... Elle était souvent triste. Plus d'une fois, je l'ai vue pleurer.

– Croyez-vous savoir la cause de ces larmes ?

– Elle était jalouse de M. le comte.

– Reprenez votre récit.

– Madame est partie, et je me suis couchée ; ma chambre est à l'étage, séparée de celle de Madame par un couloir. J'ai été réveillée par la sonnerie du téléphone. Je me rappelle que le petit jour passait entre les rideaux ; il devait être quatre ou cinq heures du matin. Parfois, quand Madame était rentrée, M. le comte lui téléphonait ainsi. Sans doute Madame voulait-elle s'assurer qu'il revenait directement chez lui, après l'avoir quittée. En effet, souvent elle le rappelait aussitôt, sous prétexte d'entendre encore une fois sa voix. J'écoutai donc le téléphone sonner, mais personne ne répondait. Cela m'a inquiétée, je pressentais un malheur. Je me suis levée ; je suis sortie dans le couloir ; j'ai écouté. J'ai entendu la voix de ma patronne et celle d'un homme, et presque aussitôt un coup de feu.

– Dites-nous la suite.

– J'étais folle de terreur. Je me suis précipitée vers la chambre à coucher, mais là... je ne sais pas pourquoi je n'ai pas osé entrer... J'ai écouté à la porte. On n'entendait plus un son, plus un soupir, plus rien... J'ai ouvert la porte, je suis entrée. Je n'oublierai jamais... Madame était assise sur le lit, toute habillée encore, avec sa grande cape d'hermine, sa robe de soirée, ses bijoux. Elle était éclairée par une petite ampoule allumée sur la coiffeuse. Elle ne pleurait pas. Sa figure était pâle et effrayante. Je l'appelle ; je la tire par le bras, je crie : « Madame !... Madame !... » Elle semblait ne rien entendre. Enfin elle me regarde et me fait : « Flora, je l'ai tué... » La première idée qui m'est venue à l'esprit en cet instant, c'est qu'elle avait tué son ami... qu'elle s'était querellée avec M. le comte et qu'elle avait tiré

dans un moment d'égarement. Je regarde de tous les côtés. J'étais tellement émue et la chambre était si mal éclairée que tout d'abord, je n'ai vu à terre qu'une masse noire, comme si on avait jeté sur le parquet un tas de vêtements. J'allume, je vois dans un coin le téléphone qui avait roulé à terre et à côté, le revolver. Puis, j'aperçois un homme étendu... Bonne Vierge, je me penche, je n'en crois pas mes yeux. Ce n'était pas M. le comte, mais un garçon que je n'avais jamais vu...

– Vous n'aviez jamais rencontré la victime soit au domicile de votre maîtresse, soit au-dehors ?

– Jamais, monsieur le président.

– L'accusée n'a jamais prononcé son nom devant vous ?

– Jamais, monsieur le président, je n'ai jamais entendu son nom.

– Quand vous avez découvert le cadavre du malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait ?

– J'ai pensé qu'il respirait peut-être encore, et je l'ai dit à Madame. Elle s'est levée et elle s'est agenouillée à côté de moi. Elle a soulevé la tête de ce... Bernard Martin... elle l'a soulevée, et elle l'a tenue ainsi quelques instants, entre ses mains. Elle le regardait sans rien dire, sans bouger, et, de fait, il n'y avait rien à faire. Un peu de sang coulait au coin de ses lèvres. Il semblait très jeune, mal nourri ; il était maigre, les joues creuses, et ses vêtements étaient mouillés comme s'il était resté longtemps dehors... Il pleuvait cette nuit-là... J'ai dit : « Il n'y a rien à faire. Il est mort. » Madame n'a rien répondu... Elle paraissait ne pas se lasser de le regarder... Elle a pris son petit sac... mais ses yeux ne quittaient pas Bernard Martin... Elle a sorti un mouchoir de son sac... Elle a essuyé le coin des lèvres, le sang et la mousse qui coulaient de la bouche du mort. Elle a soupiré profondément, m'a regardée comme si elle se réveillait... Enfin, elle s'est levée et m'a dit : « Préviens la police, ma pauvre Flora... » Ce tu-

toiement... ce... je ne peux pas dire ce que ça m'a fait... On aurait dit que Madame comprenait qu'elle n'aurait plus personne avec elle maintenant, et qu'elle me regardait un peu comme une amie... C'est moi qui ai dit : « C'est un cambrioleur, n'est-ce pas ?... »

– Vous le croyiez vraiment, témoin ?

– Non, je ne le croyais pas... Je dois dire la vérité, n'est-ce pas ?... Mais je ne pouvais pas croire que Madame, si douce, si bonne avec tous ait pu tuer ainsi sans raison... Je pensais qu'il avait dû la faire souffrir, que c'était un maître chanteur qui la menaçait.

– Cet attachement à votre maîtresse vous honore. Toutefois, il n'aurait pas dû vous entraîner à conseiller à l'accusée un mensonge enfantin et qui n'a pu qu'aggraver son cas. Qu'a répondu l'accusée ?

– Rien. Elle est sortie de la chambre... Elle a fait quelques pas dans le couloir... Elle tordait ses mains, comme à présent... Puis, elle est entrée chez moi et elle s'est jetée sur mon lit. Elle n'a plus bougé jusqu'au moment où la police est arrivée. Il faisait froid... J'ai voulu étendre une couverture sur ses jambes. Je me suis aperçue qu'elle dormait. Elle ne s'est réveillée que lorsque les agents sont arrivés. C'est tout.

– Avez-vous des questions à poser au témoin ? Messieurs les jurés ? Monsieur l'avocat général ?

L'avocat général demanda :

– Mademoiselle Larivière, avec une fidélité qui vous fait le plus grand honneur, vous vous êtes efforcée de nous dépeindre l'accusée comme une femme douce, bonne, aimée de ses domestiques. Je n'en disconviens pas. Mais vous avez discrètement passé sur sa moralité. Nous ne parlerons pas ici des liaisons dont on a pu retrouver la trace, notamment avec un jeune Anglais, Georges Canning, tué au front en 1916, ni de Herbert Lacy,

que l'accusée connut en 1925, lorsqu'elle revint à Paris après une longue absence. Nous omettrons tous ceux qui précédèrent. Mais vous êtes au service de l'accusée depuis 1928. Ne lui avez-vous connu aucun amant ?

– M. le comte Monti.

– Celui-là est de notoriété publique. Mais sauf le comte Monti ?

– Personne depuis qu'elle connaît M. le comte, je le jurerais...

– Vous parlez au conditionnel, j'imagine ?

– Je ne comprends pas...

– Passons... Avant le comte Monti, pouvez-vous assurer que votre maîtresse n'a eu personne dans sa vie ?

– Elle ne m'a pas fait de confidences.

– J'entends. Mais n'avez-vous pas dit à une amie qu'il fallait, je cite textuellement vos paroles, qu'il fallait que Madame eût un attachement bien profond pour M. le comte pour avoir cessé de courir. L'avez-vous dit ?

– Oui, c'est-à-dire...

– L'avez-vous dit, oui ou non ?

– Oui, Madame avait eu des amants avant M. le comte, mais elle était bien libre, veuve et sans enfants.

– C'est possible. Toutefois, il ne faut pas que la défense nous présente ici l'accusée sous les traits d'une femme sans reproche, tombée au pouvoir d'un gredin. Je tiens à démontrer, et messieurs les jurés l'auront compris, que Gladys Eysenach n'en était pas à son coup d'essai, et qu'il peut paraître extraordinaire que cet enfant, Bernard Martin, ait pu l'affoler de peur au point de lui faire commettre un meurtre. L'accusée se pose en victime.

Savons-nous si Bernard Martin ne fut pas doublement la victime de cette femme ? Bernard Martin, messieurs les jurés, que l'on essaie de flétrir ici en le représentant comme je ne sais quel gigolo, quel souteneur de bas étage, était un enfant sage et studieux. Rien n'autorise à émettre sur son compte des suppositions immondes ! La victime, qui préparait sa licence ès lettres, menait au Quartier Latin la vie la plus modeste, habitait une petite chambre dans un hôtel de troisième ordre. On n'a trouvé chez lui à sa mort que la somme de quatre cents francs. Vêtements modestes, pas de bijoux. Est-ce là, je vous le demande, le mode de vie d'un gigolo, chéri d'une femme riche et qu'il eût obsédée de menaces continuelles ? Savez-vous si ce n'est pas cette femme qui, forte de sa beauté, de sa fortune, de son prestige mondain, si ce ne fut pas cette femme que vous voyez devant vous, messieurs les jurés, qui prit cet enfant dans ses rets pour le corrompre avant de le tuer ? Ces courtisanes du grand monde peuvent être plus redoutables que les autres parce qu'elles sont plus belles et plus savantes ! Démasquons l'hypocrisie qui consiste à glorifier celles-ci et à réserver tous nos mépris aux servantes de la Vénus vénale ! À celles dont je parle, à ces Gladys Eysenach, il faut l'âme de leurs amants et leur vie !... L'accusée a berné le comte Monti ! Elle s'est jouée des sentiments de ce galant homme, puisqu'elle n'a pas hésité à le tromper avec un jeune garçon inconnu !... Elle s'est amusée à affoler Bernard Martin. Mais le jeu devenait dangereux. Elle a acheté un revolver, et, froidement, sans pitié, elle a abattu cet enfant qui, sans elle, eût pu poursuivre le cours d'une vie studieuse, qui fût devenu un homme heureux et utile, qui sait ? à ses concitoyens !

– Mademoiselle Larivière, dit l'avocat de la défense : un mot, je vous prie. Votre maîtresse aimait-elle le comte Monti ? Répondez avec votre sensibilité de femme.

– Elle l'adorait.

– Je vous remercie, mademoiselle. Que ce mot seul serve de réponse au beau mouvement d'éloquence de M. l'avocat gé-

néral. Un humble mot, mais si vrai. Elle adorait son amant. Amoureuse, jalouse, a-t-elle, dans une minute d'égarement, voulu éveiller à son tour la jalousie du volage ?... A-t-elle cédé à ce garçon qui la poursuivait ?... L'a-t-elle regretté ensuite, redouté le scandale jusqu'à tuer dans un instant d'affolement qu'elle expiera toute sa vie ?... Cela ne semble-t-il pas plus simple, plus humain, plus logique que d'essayer de transformer cette femme, coupable, certes, criminelle, je ne le nie pas, mais charmante et douce, en je ne sais quelle goule, en une vamp de cinéma...

Le président fit partir le témoin. L'accusée paraissait mortellement lasse. Par moments ses traits ne reflétaient qu'un douloureux ennui. En partant, sa femme de chambre lui sourit timidement, comme pour l'encourager, et l'accusée se mit à pleurer. Les larmes coulaient sur ses joues livides. Elle les essuya du revers de la main, puis baissa les yeux et ne bougea plus.

Dehors, la pluie ne cessait pas. Le ciel devenait noir. On alluma les lampes. Le visage de l'accusée, sous cette lumière jaune, parut tragique, tout à coup, sans âge ; ses traits étaient immobiles ; la vie semblait s'être réfugiée dans les yeux hantés, beaux et profonds.

– Huissier, dit le président, faites entrer le témoin suivant.

La chaleur était étouffante ; de jeunes avocats assis par terre, dans le prétoire même, formaient un tapis noir.

– Votre nom et vos prénoms ? demanda le président au témoin.

– Aldo de Fieschi, comte Monti.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de très haute taille, le visage rasé, beau et régulier, la bouche dure, les yeux pâles, gris, aux longs cils.

Quelqu'un dit dans la salle, se penchant à l'oreille d'une femme :

– Pauvre Aldo... Savez-vous ce qu'il m'a dit le lendemain du crime ? Il était bouleversé et sa hauteur, son calme l'avaient quitté... « Ah ! mon cher, pourquoi ne m'a-t-elle pas tué moi ?... » Cette honte, cet étalage de turpitudes, cela, il ne le pardonnera jamais...

– Qu'en savez-vous ?... Les hommes sont si bizarres... Elle a couché avec ce petit Martin, sans doute, pour piquer sa jalousie. Elle l'a tué pour que Monti ne sache rien... C'est flatteur...

– C'est la thèse de la défense...

Le président, cependant, demandait :

– Vous avez passé avec l'accusée la soirée qui précédait le crime ?

– Oui, monsieur le président.

– Vous aviez connu l'accusée en 1930 ?

– C'est exact.

– Vous désiriez l'épouser ?

– Oui, monsieur le président.

– Gladys Eysenach a d'abord consenti à ce mariage ? Puis elle s'est ravisée, n'est-il pas vrai ?

– Elle s'est ravisée.

– Pour quelles raisons ?

– Mme Eysenach hésitait à aliéner sa liberté.

– Elle ne donnait pas d'autres motifs ?

– Non, elle n'en donnait pas d'autres...

– Avez-vous renouvelé votre demande ?

– À plusieurs reprises.

– Demandes qui furent toujours suivies de refus ?

– C'est exact.

– Aviez-vous le sentiment, ces derniers temps, d'un amour secret dans la vie de l'accusée ?... Redoutiez-vous un rival ?

– Non, je ne redoutais pas de rival...

– Parlez-nous de la soirée qui précéda le crime et qui fut la dernière que vous passâtes ensemble.

– J'étais venu chercher Mme Eysenach chez elle, vers huit heures et demie. Elle paraissait comme à l'ordinaire, ni fébrile ni triste. Nous avons dîné chez Ciro's. Nous devions finir la soirée chez Florence avec des amis communs, les Percier... Vers trois heures du matin, nous sommes rentrés. Ma voiture, ce soir-là, était en réparation. Nous nous servions donc de celle de Mme Eysenach... Je la ramenai jusqu'à sa porte, puis je rentrai chez moi.

– Vous l'avez vue entrer chez elle ?

– Je me préparais à descendre, naturellement, pour faire ouvrir la porte de l'hôtel, mais j'avais été souffrant, toute la journée... Je m'étais soutenu à coups d'aspirine... Dans la voiture, j'avais été pris de frissons... Mme Eysenach s'était inquiétée et m'avait prié instamment de ne pas sortir de la voiture. La nuit était glacée... Je me rappelle que la pluie tombait et que le vent soufflait avec une violence extrême... Toutefois, je ne fis que rire de cette inquiétude. La guerre m'a habitué à supporter ces misères, et bien d'autres, sans y attacher d'importance. Il y eut même entre nous une sorte de petite querelle pour rire... Je voulus ouvrir la portière et descendre, mais Mme Eysenach m'en empêcha. Elle me saisit la main, m'échappa et sauta sur le trottoir. Elle cria au chauffeur : « Reconduisez monsieur le

comte… » J’eus le temps de lui baiser la main, et la voiture partit.

– Elle avait aperçu Bernard Martin qui l’attendait, sans doute ?…

– Sans doute, dit sèchement le comte Monti.

– Vous n’avez plus eu de nouvelles de Mme Eysenach jusqu’au lendemain ?

– En rentrant, je lui ai téléphoné, comme il avait été convenu entre nous. Personne ne répondit à mon appel. J’ai cru que Mme Eysenach dormait déjà. Il était un peu plus de six heures lorsque je fus réveillé par la femme de chambre, Flora, qui m’annonçait l’affreuse chose. Elle me dit de venir en toute hâte, sans perdre une seconde, qu’un malheur était arrivé. Je vous laisse à penser quelle fut mon angoisse… je m’habillai à la hâte. Je me précipitai hors de la maison. Quand j’arrivai chez Mme Eysenach, la police avait été alertée. Je trouvai la maison pleine de monde et le cadavre de ce malheureux déjà froid.

– Vous n’aviez jamais vu la victime ?

– Jamais.

– Son nom, naturellement, vous était inconnu ?

– Totalement inconnu.

– Messieurs les jurés, avez-vous des questions à poser au témoin ? Monsieur l’avocat général ?… Maître ?…

– Monsieur, demanda l’avocat de la défense, voulez-vous nous dire si, selon ce qu’on a prétendu, il est exact que l’accusée se soit montrée jalouse de vos assiduités auprès d’une de ses amies ?… Ne vous a-t-elle jamais fait d’observations à ce sujet ?

– Je ne me souviens pas, dit Monti.

– Voulez-vous chercher dans vos souvenirs ?

– Mme Eysenach, dit enfin le témoin, se montrait effectivement jalouse et irritable ces derniers temps, du moins...

– Oui, dit le défenseur, avec un accent mal dissimulé de triomphe, quelque temps avant d'avoir rencontré Bernard Martin ?... Cela ne s'accorde-t-il pas avec ce que j'essayais de dépeindre tout à l'heure à messieurs les jurés : cette femme isolée, incomprise, cherchant de piètres consolations, des miettes d'amour auprès d'un inconnu, trompée et bafouée par celui qu'elle adorait ?...

– Ma tendresse ne lui avait jamais fait défaut, dit Monti, qui commençait à pétrir nerveusement la barre des témoins de ses larges et fines mains.

– Jamais ?... Vraiment ?...

– J'avais, dit Monti, le plus vif attachement pour Mme Eysenach ; mon plus grand désir était de l'épouser, de fonder un foyer... Elle ne l'a pas voulu... On ne saurait donc m'en vouloir si, parfois, il m'est arrivé de prendre des distractions bien innocentes et que la défense semble vouloir me reprocher !...

– En effet, dit le président, en se tournant vers l'accusée, il ne tenait qu'à vous d'avoir une existence honorable, mais, sans doute préfériez-vous le piment du danger et du hasard dans l'amour ?

Elle ne répondit rien. Elle tremblait visiblement. Le défenseur continua, en s'adressant à Monti :

– Est-il possible que vous, monsieur, vous que cette malheureuse a aimé, vous accréditiez ainsi la légende qui fait, d'une pauvre femme amoureuse et faible, une créature folle et dépravée ?... Qui plus que vous, pourtant devrait lui témoigner de l'indulgence ?... Si elle avait senti en vous un attachement sincère, cela l'eût sauvée, peut-être ?... Ah, dit-il en élevant insensiblement sa voix célèbre, sa voix d'or, ah, monsieur, vous allez

me forcer à des précisions bien pénibles… Je le déplore, et cependant… Voyons, je vais parler avec une brutalité que je vous prie de vouloir pardonner… Vos affaires d'argent, monsieur le comte Monti, ne traversaient-elles pas une passe difficile au moment de votre rencontre avec Mme Eysenach ?

Sur les bancs de la presse, les journalistes sténographièrent :

« Vif incident. Le président suspend la séance. À la reprise, le témoin déclare… »

– La vérité est que ma famille, plus riche de terres que d'argent, n'a jamais eu de revenus en rapport avec le rang qu'elle occupait. Toutefois, je ne crois pas qu'il se trouve en Italie ou à Paris quelqu'un qui puisse sans mensonge m'accuser d'avoir fait des dettes ou vécu d'une manière extravagante. La fortune considérable de Mme Eysenach avait à mes yeux moins de poids que son attrait et ses mérites personnels. Je ne considérais pas cette fortune comme un obstacle à notre union, car je voulais m'établir, une fois marié, d'une façon convenable et même brillante. J'apportais à ma fiancée un nom qui pouvait lui faire oublier ma pauvreté, toute relative, d'ailleurs… Il est étrange qu'on vienne me reprocher cette gêne pécuniaire qui, hélas, chez un noble romain, n'étonne personne à l'ordinaire…

– Le tribunal s'incline, dit le président, devant la parfaite correction du témoin. Vous pouvez vous retirer, monsieur. Huissier, introduisez le témoin suivant.

Une très jolie femme, ligotée de renards, menue, la peau blanche, le visage aigu, une courte voilette noire flottant sur ses yeux, parut à la barre. Elle retira lentement ses longs gants noirs pour la prestation du serment.

– Vos nom et prénoms ?

– Jeannine, Marie, Suzanne Percier.

– Votre âge ?

– Vingt-cinq ans...

– Votre domicile ?

– 8, rue de la Faisanderie.

– Votre profession.

– Sans profession.

– On vous a citée comme témoin, madame, en qualité de quatrième convive au souper qui précéda le drame et comme une amie intime de l'accusée ?

– Gladys Eysenach était, en effet, pour moi, une excellente amie. Je l'aimais beaucoup. J'ai encore pour elle une profonde sympathie et, naturellement, une infinie pitié...

Elle se tourna vers l'accusée en souriant, comme pour l'inviter à lui rendre son sourire, à reconnaître sa bonté. Gladys Eysenach redressa avec effort la tête et regarda fixement le témoin ; sa bouche se crispa en un pli léger d'amertume. Un instant, les deux femmes se mesurèrent du regard, puis l'accusée releva frileusement le col de son manteau et déroba ses traits.

– Étiez-vous au courant de la vie sentimentale de votre amie ?

– Mon Dieu, monsieur le président, vous savez ce que c'est que l'amitié entre femmes ?... Du bavardage... On échange des adresses de couturières, on sort ensemble, mais les confidences sont rares. Naturellement j'étais, comme tout le monde, au courant de la liaison de Gladys avec le comte Monti. Mais, à part le comte Monti, je ne saurais rien dire, avec précision, du moins...

– Savez-vous pour quelles raisons votre amie avait toujours obstinément refusé le mariage que lui offrait le comte Monti ?

– J'imagine, dit Jeannine Percier, en haussant légèrement les épaules, qu'elle tenait à garder une liberté qui devait lui être infiniment précieuse, si je puis en juger par l'usage qu'elle en faisait.

– Voulez-vous préciser, madame ?

– Je ne veux rien dire de mal... Dieu m'en garde... Je ne fais que répéter ce qui était de notoriété publique... Gladys était excessivement coquette... Elle n'aimait rien autant que le flirt, les hommages, mais ce n'est pas un crime...

– En effet, lorsque cela s'arrête là...

– Mon mari et moi avions pour le comte Monti la plus franche amitié et nous l'avons souvent mis en garde contre un mariage qui eût fait, selon mon humble avis, le malheur de tous deux...

– Leur liaison, cependant, était heureuse ?

– Elle le semblait du moins... Mais la pauvre Gladys était d'une jalousie insensée, douloureuse. Elle était violente également, sous des dehors d'une grande douceur... Quand j'ai appris l'horrible crime, je n'ai pas été étonnée... Gladys m'avait toujours semblé contenir en elle-même un tragique latent. Elle était... mystérieuse... Elle était déraisonnablement exigeante... Elle demandait aux hommes une fidélité qui n'est plus de nos jours, hélas !... Elle s'attendait à une dévotion que sa beauté justifiait, certes, mais son âge... Tout cela, elle ne voulait pas le comprendre... Elle n'a jamais voulu admettre que la passion de son ami fut déjà passée, qu'il lui gardait, certes, une sûre affection, mais enfin qu'il était temps, peut-être, d'être plus indulgente, plus tolérante... Comme, d'autre part, sa propre vie sentimentale était très chargée, tout cela influait sur son caractère et la rendait sombre et irritable...

– Pouvez-vous nous parler de la nuit qui précéda le drame, de ce souper de réveillon qui devait se terminer si tragiquement ?

– Nous avions dîné chez Ciro’s, mon mari et moi, où nous avions retrouvé Gladys et le comte Monti... Nous convînmes d’aller finir la soirée chez Florence. Le reste de la nuit fut sans histoire. Champagne, danses et retour au petit matin. C’est tout.

– L’accusée semblait-elle nerveuse, fébrile ?

– Elle m’a paru excessivement nerveuse et fébrile cette nuit-là, monsieur le président. À chaque femme que Monti regardait, oh, bien innocemment parfois, à chaque compliment banal qu’il adressait à sa voisine, la pauvre femme pâlissait et tremblait... Cela faisait pitié, je vous assure... J’aurais voulu la rassurer... Mais comment ?... Je me rappelle que je l’ai embrassée de tout mon cœur en nous séparant, et j’espère qu’elle aura compris ma sympathie. Je suis heureuse maintenant de n’avoir pas retenu ce mouvement spontané d’affection, lorsque je songe à tout ce que cette malheureuse a dû endurer depuis...

– Vous n’avez jamais vu Bernard Martin chez l’accusée ?

– Jamais, monsieur le président.

– Vous n’avez jamais entendu son nom ?

– Jamais.

– Avez-vous eu connaissance d’autres liaisons analogues, soit directement par l’accusée elle-même, soit par un tiers ?... Vous hésitez ?... N’oubliez pas que vous devez dire la vérité.

– Vraiment, dit Jeannine Percier en tordant nerveusement ses longs gants, je ne sais que dire...

– La vérité, uniquement, madame. Préférez-vous que je vous interroge ?... Vous avez dit à l’instruction que cela ne vous étonnait pas, que cela devait arriver, et qu’il était fatal que

Mme Eysenach tombât tôt ou tard sous la coupe d'un aigrefin... Je cite vos propres paroles.

– Si je l'ai dit à l'instruction, c'est que c'est vrai...

– Veuillez préciser, madame. Vous êtes ici pour éclairer la justice.

– En parlant ainsi, j'avais pensé, je l'avoue, à un... une maison de la rue Balzac que la malheureuse avait la faiblesse de fréquenter.

– Vous voulez dire une maison de rendez-vous ?

– Oui. Je ne crois pas devoir celer à la justice des fréquentations qui, pour étranges et anormales qu'elles soient, peuvent jeter une lueur sur le côté pathologique du caractère de ma malheureuse amie.

Le président regarda Gladys Eysenach :

– Est-ce vrai ?

– Oui, dit-elle avec lassitude.

Le président éleva lentement en l'air ses grandes manches rouges :

– Quelle jouissance honteuse alliez-vous chercher là ?... Belle encore, liée à un galant homme, quelle aberration vous conduisait dans ces lits de passage ? Riche, vous n'aviez même pas l'excuse du besoin d'argent, qui, si souvent, hélas, perd les femmes... Vous ne voulez pas répondre ?

– Je ne nie pas, dit l'accusée à voix basse.

– Avez-vous fini votre déposition, témoin ?

– Oui, monsieur le président. Me sera-t-il permis d'implorer la clémence du jury pour une malheureuse ?

– Ceci est l’affaire de la défense et non la vôtre, dit le président, avec un imperceptible sourire ; vous pouvez vous retirer, madame.

Elle quitta la barre et le défilé des témoins reprit. Ceux-là étaient de petites gens, le concierge de l’hôtel où habitait l’accusée, son chauffeur. Ils déposaient d’une manière risible et maladroite, mais tous essayaient visiblement de décharger Gladys Eysenach autant qu’il était en leur pouvoir. Puis vinrent les médecins, les uns parlant de l’état mental de l’accusée, « nerveuse, excitable, mais pleinement saine d’esprit et responsable de ses actes », les autres décrivant le cadavre de la victime.

La foule, fatiguée, bourdonnait d’une sourde et incessante rumeur et certaines paroles, certains mouvements des témoins, un mot, un tic, une inflexion de voix faisaient courir un rire bas, nerveux, dans la salle.

– Faites entrer le témoin suivant.

C’était un homme âgé, au teint pâle, presque transparent, aux cheveux d’argent ; sa longue bouche fine avait, aux commissures des lèvres, ce pli de lassitude qui révèle une usure profonde du corps. Quand elle le vit, l’accusée poussa un petit soupir douloureux et, penchée en avant, regarda avidement le vieil homme.

Elle pleurait ; elle semblait vieille et fatiguée, avoir toute honte bue, s’abandonner...

– Vos nom et prénoms ?

– Claude-Patrice Beauchamp.

– Votre âge ?

– Soixante et onze ans.

– Votre domicile ?

– 28, boulevard du Mail, Vevey, Suisse. À Paris, j'habite au 12, quai Malaquais.

– Votre profession.

– Sans profession.

– Il est nécessaire d'élever davantage la voix pour être entendu de messieurs les jurés. Vous sentez-vous capable de cet effort ?

Le témoin inclina la tête, puis dit doucement, en s'efforçant de parler avec la plus grande netteté :

– Oui, monsieur le président. Je vous demande de me pardonner. Je suis vieux et malade.

– Désirez-vous vous asseoir ?

Il refusa.

– Vous êtes proche parent de l'accusée, son seul parent actuellement vivant ?

– Gladys Eysenach est née Burnera. J'avais épousé Teresa Burnera. Le père de ma femme et celui de Gladys Eysenach étaient frères, de riches armateurs de Montevideo. Salvador Burnera, le père de ma cousine, était un homme d'une grande intelligence et d'une grande culture. Malheureusement, lui et sa femme étaient séparés et ma cousine a été élevée par sa mère, qui était, je crois, une personne d'un caractère assez instable, assez difficile. Elle avait cessé toutes relations avec ses proches. Ma femme vit pour la première fois sa cousine au cours d'un voyage à Aix-les-Bains, Gladys Eysenach était presque une enfant, alors... Ma femme l'invita à venir passer une saison chez nous, à Londres, où j'habitais en ce temps-là.

– Cela remonte à ?...

Mais le témoin se tut. Il regardait avec pitié le visage de l'accusée, qui paraissait ravagé et livide au reflet des lampes. Elle baissa tristement les yeux. Il dit avec un soupir :

– Il y a longtemps... Je ne me rappelle plus...

– Pouvez-vous dire à messieurs les jurés quel était à cette époque le caractère de l'accusée ?

– Elle était douce et joyeuse alors... Recherchant les hommages... Aimant par-dessus tout à être courtisée...

– Avez-vous continué à vous revoir ?

– Occasionnellement. Ma cousine avait épousé Richard Eysenach. Elle voyageait constamment. Lorsqu'elle traversait Paris, je ne manquais pas de venir lui présenter mes hommages. Mais je me trouvais rarement à Paris. La santé de ma femme était délicate, et nous habitions la Suisse plusieurs mois par an. Mon fils, Olivier, était souvent reçu chez les Eysenach, toutefois... En 1914, quelques mois avant la mort de la pauvre petite Marie-Thérèse (c'était la fille de ma cousine), j'ai traversé Antibes. Nous nous sommes rencontrés alors... Puis, je suis reparti pour Vevey. Mon fils a été tué à la guerre. Je me suis fixé définitivement à Vevey, dont le climat me convient... Je n'ai pas revu ma cousine.

– Vous la revoyez pour la première fois depuis vingt ans ?

– Oui, monsieur le président.

– Vous avez été cité comme témoin dans cette pénible affaire, parce qu'on a découvert au domicile de l'accusée une lettre qui vous avait été adressée... Cette lettre est entre nos mains. Lecture en sera faite à messieurs les jurés.

L'accusée, le visage baissé, entendit :

« Venez à mon secours... Ne vous étonnez pas que je fasse appel à vous... Sans doute, m'avez-vous oubliée ?... Mais je n'ai

personne d'autre au monde... Tous sont morts autour de moi... Je suis seule. Il me semble par moments que je suis plongée vivante au fond d'un puits, d'un abîme de solitude... Vous seul vous souvenez encore de la femme que j'ai été. J'ai honte, désespérément honte, mais je veux avoir le courage de faire appel à vous, à vous seul, à vous, qui m'avez aimée... »

– Cette lettre a été cachetée, adressée à votre nom, en Suisse, mais elle n'a jamais été envoyée.

– Je le déplore profondément, dit Beauchamp à voix basse.

– Accusée, vous vouliez vous confier à votre parent ?

Elle se leva avec effort et inclina la tête :

– Oui...

– Lui parler de Bernard Martin ?... Partager avec lui les inquiétudes que cette liaison vous inspirait ?... Lui demander conseil ? Il est regrettable que vous n'ayez pas suivi ce premier mouvement...

– Peut-être, dit-elle en haussant lentement les épaules.

– Témoin, l'accusée ne vous a-t-elle jamais écrit ces derniers temps ?

– Jamais. La dernière lettre que j'ai reçue d'elle était celle où elle m'annonçait la mort de sa fille.

– Estimiez-vous l'accusée capable d'un acte de violence ?

– Non, monsieur le président.

– C'est bien, je vous remercie.

Il partit. D'autres témoins vinrent à la barre. Gladys levait les yeux par moments, semblait chercher autour d'elle un visage ami. Ces figures mêmes dont la curiosité lui avait été si pénible, quelques heures auparavant, se détournaient d'elle, déjà lassées,

moroses, indifférentes. La foule commençait à ressentir la fièvre et la fatigue des fins d'audience. On entendait la sourde rumeur des couloirs qui pénétrait parfois jusqu'à la cour d'assises, par une porte mal close, comme le bruit de la mer venant battre un îlot. Le public examinait froidement le visage hagard, pâle et tremblant de l'accusée : on contemple ainsi une bête féroce, emprisonnée derrière les barreaux de sa cage, féroce, mais capturée, les griffes et les dents arrachées, pantelante, à demi morte...

Avec des ricanements, des haussements d'épaules, des exclamations étouffées, la foule murmurait :

– Quelle déception... Et on la disait si belle... Mais elle a l'air d'une vieille femme... – Voyons, ne soyez pas injuste... Après des mois de prison préventive, sans l'ombre de fards sur la figure, sans compter le remords, je voudrais vous voir à sa place... – Merci... – Elle a de l'allure, c'est indéniable... Elle est fine... Voyez ses mains, comme elles sont belles... Ces mains qui ont tué... – Tout de même, à partir d'un certain chiffre d'impôts, on ne tue pas si facilement... – La preuve...

Dans les derniers rangs du public debout, une femme soupira :

– Tromper un amant comme Monti...

Les témoins que l'on entendait maintenant étaient ceux qui avaient connu Bernard Martin, mais la foule blasée écoutait à peine. Dans ce procès, l'accusée seule passionnait la salle ; la victime n'était qu'une pâle ombre. Dans l'indifférence générale on avait appris que Bernard Martin était né à Beix (Alpes-Maritimes), le 13 avril 1915, de père et de mère inconnus. Il avait été reconnu ultérieurement par Martial Martin, ancien maître d'hôtel, qui vivait maritalement avec Bertha Souprosse, ancienne cuisinière. Tous deux avaient été au service des ducs de Joux, qui leur avaient servi une rente jusqu'au jour de leur mort, survenue pour Martial Martin en 1919 et pour Bertha

Souprosse en 1932. Elle paraissait aimer tendrement le petit Bernard. Elle l'avait élevé avec soin et d'une manière fort au-dessus de sa condition. L'enfant avait obtenu une bourse à Louis-le-Grand. Le tribunal fit donner lecture du témoignage d'un des anciens professeurs de Bernard Martin :

« Caractère silencieux, amer, sombre. Intelligence exceptionnelle, avec quelques traits de génie précoce, ou du moins, cette espèce de ténacité, cette patience clairvoyante et profonde qui, appliquées à l'objet qu'il faut, font le génie.

« Ceci est extrait de mes notes personnelles et daté du temps où le malheureux enfant entrait dans l'adolescence. Je puis ajouter maintenant, à la lumière de mes souvenirs, que ces trésors de patience et de divination étaient le plus souvent appelés à servir des amusements futiles. La seule passion de Bernard Martin semblait être de vaincre la difficulté actuelle, quelle qu'elle fût, et ceci une fois obtenu, il se désintéressait aussitôt de l'étude ou du jeu qu'il avait pu maîtriser. Enfant, par suite d'un pari avec un de ses jeunes condisciples, il avait appris l'anglais seul, à coups de dictionnaire, en trois mois. Étant parvenu à une certaine connaissance de la langue, il cessa brusquement cette étude et ne prononça jamais plus un seul mot d'anglais. Mathématicien né, un des premiers élèves de ma classe, il est entré, comme j'ai pu le voir à la Faculté des Lettres, toujours poussé, sans nul doute, par cette perverse curiosité et cette inquiète ambition que je découvris en lui à l'âge de douze ans. Il était très difficilement influençable. Il était de ces garçons que les bonnes fréquentations ne peuvent améliorer, ni les mauvaises corrompre. Il semblait vivre uniquement selon sa propre loi et n'obéir qu'à son propre code de conduite.

« De goûts modestes, montrant même un certain penchant vers l'ascétisme, extrêmement ambitieux, le rôle d'amant chéri d'une femme riche est celui qui s'accordait le moins avec son caractère. Sans doute a-t-il été séduit par le prestige de la mon-

daine : il souffrait de sa naissance obscure et souhaitait faire son chemin dans le monde.

« Je déplore le drame qui lui a coûté la vie, car j'avais toujours cru que cet enfant était promis à un bel avenir. »

– Introduisez le témoin suivant.

C'était un garçon de vingt ans, de type levantin. Il avait des cheveux noirs mal coupés, un visage sec et plein de feu. Il parlait avec hâte, en bredouillant un peu, gêné sans doute par son accent étranger.

– Votre nom ?

– Constantin Slotis.

– Âge ?

– Vingt ans.

– Domicile ?

– 6, rue des Fossés-Saint-Jacques.

– Profession ?

– Étudiant en médecine.

– Vous n'êtes ni parent ni allié de l'accusée... Vous n'êtes pas à son service et elle n'est pas au vôtre... Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Levez la main et dites : « Je le jure. » Vous connaissiez Bernard Martin ?

– Nous étions voisins de chambre.

– Vous a-t-il fait des confidences ?

– Jamais. Ce n'était pas un type à ça... Il ne parlait pas beaucoup.

– Quel genre d'homme était-ce à votre avis ?

– Blagueur à froid, violent, peu liant... Nous avions des camarades communs, hommes et femmes. Tout le monde vous dira la même chose.

– Était-il gêné ?

– Comme tout le monde... Je veux dire au Quartier, monsieur le président, on vit à peu près bien du 1er au 5, mais c'est tout...

– Vous a-t-il emprunté de l'argent ?

– Non, mais il aurait été bien en peine... On ne va pas chercher de l'eau à la rivière quand elle est à sec, dit un proverbe de chez nous.

– Avez-vous eu l'impression, quelque temps avant sa mort, que ses ressources aient augmenté ?

– Non, monsieur le président.

– Avez-vous rencontré l'accusée quand elle venait chez Bernard Martin ?

– Je l'ai aperçue une seule fois, le 13 octobre 1934.

– Comme vos souvenirs sont précis !

– J'avais un examen le lendemain, et le parfum de cette femme était si doux qu'il passait sous ma porte et m'empêchait de travailler. Le lendemain j'ai eu une très mauvaise note. C'est à cette circonstance que je dois des souvenirs aussi précis.

On rit dans la salle. Slotis continua.

– Quand elle est sortie, ma foi, j'ai ouvert ma porte pour la voir. Je la reconnais bien. Elle était très belle...

– Est-elle restée longtemps chez votre camarade ?

– Une demi-heure.

– Avez-vous parlé de cette visite à Bernard Martin ?

– Oui. Je l'ai rencontré le même soir dans un établissement de la rue Vavin. Nous étions un peu gris, je crois... Je lui ai dit : « Ben, mon vieux, tu te mets bien... » enfin, ce qu'on dit en pareil cas. Il a ri. Il avait une expression très dure quand il riait. J'ai même pensé : « Voilà une femme qui va la sentir passer un jour... »

– C'est lui qui « l'a senti passer », comme vous dites... Qu'a-t-il répondu ?

– Il m'a récité le songe d'Athalie, monsieur le président.

– Quoi ?

– Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée...

– Quel châtiment, dit le président en regardant Gladys Eysenach.

Elle écoutait Slotis avec une attention passionnée ; ses fines narines palpitaient ; ses yeux étaient fixes et clairs ; sur son beau visage ravagé apparaissait enfin cette expression rusée et cruelle qui convient au masque du crime. Le jury populaire se sentit plus sûr de lui-même et de ses droits.

– Avez-vous vu Bernard Martin la veille de sa mort, témoin ?

– Oui. Il était complètement ivre.

– Avait-il l'habitude de boire ?

– Il buvait rarement, et il tenait bien le coup d'ordinaire, mais cette nuit-là, il était noir. Il était très affecté par la mort d'une de ses anciennes maîtresses, une certaine Laurette, Laure Pellegrain, qui avait vécu avec lui jusqu'en novembre dernier. Elle était tuberculeuse. Elle est morte en Suisse.

– Connaissiez-vous l’existence de cette femme ? demanda le président à Gladys.

– Oui, fit-elle avec effort.

– L’argent que vous donniez à votre jeune amant n’allait-il pas à cette femme ?

– C’est possible.

– Regardez, dit doucement un homme dans la salle, se penchant à l’oreille de sa voisine : regardez l’accusée... Elle a dû beaucoup souffrir par ce Bernard Martin... Par moments quand on parle de lui, sur sa figure passe une expression de haine. Autrement, elle n’a pas l’air d’une femme qui a tué...

Une fille blonde, à la peau couleur de lait, des cheveux blonds s’échappant du chapeau noir, vint à la barre et croisa devant elle ses grosses mains rouges. Son nom : Eugénie Follenfant fit rire la foule ; elle-même l’écouta avec les marques de la plus franche gaieté. Le président dit, en frappant sur la table avec le coupe-papier qu’il tenait à la main :

– Il ne faut pas rire. Ce n’est pas un spectacle ici.

– Je ris parce que je suis nerveuse.

– Eh bien, calmez-vous et répondez. Vous êtes au service de Mme Dumont, propriétaire de l’hôtel de la rue des Fossés-Saint-Jacques où habitait la victime. Reconnaissez-vous en l’accusée la personne qui est venue à plusieurs reprises rendre visite à Bernard Martin ?

– Oui, monsieur le président, dit la fille ; je comprends que je la reconnais.

– L’avez-vous vue souvent ?

– Vous pensez que dans un hôtel d’étudiants on ne se rappelle pas toutes celles qui viennent !... Celle-là, je l’ai remarquée

parce qu'elle n'était pas comme les autres, avec de beaux vêtements et un renard au cou... mais je ne me rappelle pas si elle est venue trois, quatre ou cinq fois... Dans ces chiffres-là...

– Bernard Martin ne vous a jamais fait de confidences ?

– Lui ?... Ah, là, là !...

– Il ne semble pas vous avoir laissé un souvenir bien sympathique ?

– C'était un drôle de garçon. Il n'était pas méchant, mais pas comme tout le monde. Des fois, il travaillait toute la nuit, et le jour il dormait. Je l'ai vu rester des journées entières sans manger autre chose que des oranges que Mme Laure lui apportait. Avec elle il était affectueux. Il l'aimait.

– Elle ne se montrait pas jalouse de l'accusée ? Vous n'avez jamais entendu de scènes ?

– Jamais. Il s'inquiétait beaucoup de la santé de Mme Laure qui s'en allait de la poitrine. Même qu'elle est morte en Suisse un mois après qu'elle l'a quitté...

– Et entre Bernard Martin et l'accusée vous n'avez jamais surpris de conversation, de confidences, de demandes d'argent, peut-être ?...

– Jamais. Quand elle venait, elle ne restait pas longtemps. Ce que je me rappelle, par exemple, ce que j'ai vu plusieurs fois quand je suis venue dans la chambre, après qu'elle en était partie, c'est que le lit n'était pas défait. Maintenant, n'est-ce pas, ils s'arrangeaient peut-être autrement ?

– C'est bien, nous vous dispensons de détails, dit le président, tandis que la foule riait.

Cependant, une crise nerveuse secouait l'accusée courbée sur son banc. Elle sanglotait et répétait avec désespoir :

– Ayez pitié de moi !... Laissez-moi... Je l’ai tué !... Qu’on m’emprisonne, qu’on me tue, je l’ai mérité !... Je l’ai mérité mille fois, je mérite la mort et le malheur, mais pourquoi cet étalage de honte ?... Oui, je l’ai tué, je ne demande pas d’indulgence, mais que ce soit fini, que ce soit fini...

L’audience, suspendue, fut remise au lendemain. La foule s’écoula lentement. Il était tard ; la nuit tombait.

Le lendemain fut le jour des plaidoiries.

L’accusée n’intéressait plus personne. En une nuit, toute sa beauté semblait l’avoir quittée à jamais. C’était une vieille femme harassée. On la voyait à peine dans l’ombre de son box d’ailleurs ; elle avait gardé son chapeau et, abaissé sur ses yeux, il cachait ses traits. La foule n’avait de regards que pour le défenseur de Gladys Eysenach ; il était jeune encore, la lippe méprisante, ses beaux cheveux noirs peignés en crinière. Celui-là était la vedette du jour.

L’accusée, le visage caché dans ses mains, écouta le réquisitoire :

– Jusqu’à la nuit du 24 décembre 1934, la femme que vous voyez devant vous, messieurs les jurés, a été une des privilégiées de la vie. Elle était belle encore, pleine de santé, jouissant librement d’une fortune considérable... Toutefois, dès l’enfance, il lui a manqué une famille, un foyer, des exemples de moralité... Ah ! que n’eût-elle plutôt le bonheur de naître dans une de ces admirables familles bourgeoises qui...

Lentement les mains de l’accusée s’abaissèrent sur ses genoux. Un instant elle releva son visage ; il était pâle et crispé. Elle entendit encore :

– Une femme pauvre, une femme ignorante, une femme maltraitée eût mérité peut-être de l’indulgence ?... Celle-ci...

Que le flambeau de la justice, messieurs les jurés, ne s'éteigne pas entre vos mains... Vous prouverez que la justice est égale pour tous, que le charme, la beauté, la culture de cette femme, s'ils doivent peser dans la balance, ne peuvent que l'incliner plus lourdement du côté de la juste rigueur. Cette femme a tué volontairement. Elle a prémédité son acte. Elle a mérité un châtiment proportionné à sa faute.

Puis vint l'admirable plaidoirie de la défense. La voix cinglante, par moments, devenait douce et presque féminine. L'avocat montra en Gladys une femme, qui n'avait vécu que pour l'amour, qui ne s'était souciée au monde que de l'amour, et qui méritait, au nom de l'amour, l'oubli et le pardon ; il parla du terrible démon de la sensualité qui guette les femmes vieillissantes et les pousse à la faute et à la honte. Des spectatrices pleuraient.

Puis, le président se tourna vers Gladys Eysenach et prononça les paroles rituelles :

– Accusée, n'avez-vous rien à ajouter ?

Un long moment Gladys resta muette. Enfin, elle secoua la tête et murmura :

– Non. Rien.

Puis, plus bas :

– Je ne demande pas l'indulgence... J'ai commis un crime affreux...

Le soir était chaud, orageux, traversé des rayons éclatants du soleil à son déclin ; l'atmosphère de la salle devenait étouffante et la foule d'une nervosité et d'une excitation folles. Une sourde rumeur annonçait et préfigurait le verdict. Le jury s'était retiré et on avait emmené l'accusée.

Vers neuf heures du soir, enfin, une sonnerie retentit, si grêle qu'on l'entendit à peine ; elle marquait la fin de la délibé-

ration des jurés. La nuit était tombée. Dans la salle, envahie jusqu'aux extrêmes limites de sa capacité, une buée semblait monter de la foule et recouvrir de moiteur les vitres fermées ; la chaleur était suffocante.

Le chef du jury, pâle et les mains tremblantes, lut les réponses aux questions. Le tribunal prononça le jugement. Un murmure parcourut les bancs de la presse et parvint jusqu'au public debout :

– Cinq ans de prison...

Les portes du vieux Palais laissèrent passer les spectateurs. Tous, en sortant, s'arrêtaient sur le seuil et respiraient le vent avec plaisir ; la pluie recommençait à tomber, en gouttes larges et rares.

Quelqu'un dit en montrant le ciel :

– De la pluie encore pour demain...

Un autre :

– Venez prendre un bock...

Deux femmes parlaient de leurs maris. Le vent emporta leurs paroles vers la Seine tranquille et noire.

Comme on oublie les acteurs lorsque la pièce est finie, personne ne se souvenait de Gladys Eysenach. Son rôle était fini maintenant. Il avait été en somme banal. Un crime passionnel... Un châtiment modéré... Que deviendrait-elle ? Personne ne se souciait de son avenir, ni de son passé.

1

Vieille, déchue, Gladys était belle encore : le temps l'avait effleurée à regret, d'une main douce et prudente ; il avait à peine altéré le dessin d'un visage dont chaque trait semblait modelé avec amour, tendrement caressé ; le long cou blanc demeurait intact : seuls, les yeux, que rien ne peut rajeunir, ne brillaient plus comme autrefois ; leur regard trahissait la sagesse anxieuse et lasse de l'âge, mais elle baissait ses belles paupières, et ceux qui la voyaient alors pouvaient reconnaître l'image d'une enfant qui avait dansé pour la première fois à Londres, au bal des Melbourne, par un beau soir de juin depuis longtemps passé.

Dans le salon des Melbourne, aux boiseries blanches, aux dures banquettes de damas rouge, les miroirs étroits, encastrés dans les murs, avaient reflété les cheveux d'or coupés en frange sur le front blanc, les étincelants yeux noirs d'une mince petite fille, sauvage et grêle encore, inconnue de tous, qui s'appelait Gladys Burnera.

Elle portait de longs gants, une robe blanche, ornée de volants de mousseline, des roses au corsage ; sa taille était serrée dans une haute ceinture de satin ; quand elle dansait, elle semblait soulevée de bonheur, emportée par un souffle ; ses cheveux étaient noués et tressés en couronne autour de sa tête, et leur couleur était exactement celle de l'or ; elle les avait coiffés ainsi pour la première fois sans doute : devant chaque miroir elle inclinait doucement le front et regardait sa nuque blanche et frêle, sans un fil d'or, sans un bijou. Une touffe de petites roses rouges, sombres et parfumées, ses fleurs préférées, était glissée dans sa ceinture ; elle fermait par moments les yeux pour mieux les respirer, et elle songeait que jamais elle n'oublierait cette

bouffée de parfum dans la chaleur du bal, ni le souffle de la nuit sur ses épaules, ni l'éclat des lumières, ni l'air de valse qui résonnait à ses oreilles. Comme elle était heureuse... Ou plutôt non, ce n'était pas le bonheur encore, mais son attente, une divine inquiétude, une soif ardente qui altérait son cœur.

Hier, elle était une enfant, triste et faible, auprès d'une mère détestée. Voici qu'elle apparaissait femme, belle, admirée, bientôt aimée... Elle songeait : « aimée... » et aussitôt elle ressentait une profonde inquiétude : elle se trouvait laide, mal habillée, mal élevée ; ses gestes devenaient brusques et gauches : elle cherchait des yeux avec crainte sa cousine, Teresa Beauchamp, assise parmi les mères. Mais la danse, peu à peu, l'étourdissait ; son sang coulait plus vif et brûlant dans ses veines ; elle tournait la tête, elle contemplait les arbres du parc, la nuit douce et humide, éclairée de feux jaunes, les colonnettes blanches dans la salle du bal, gracieuses et sveltes comme des jeunes filles. Tout l'enchantait ; tout lui paraissait beau, rare et charmant ; la vie avait une saveur nouvelle, âpre et douce, jamais goûtée.

Elle avait vécu jusqu'à dix-huit ans auprès d'une mère froide, sévère, à demi folle, une vieille poupée fardée, tour à tour frivole et effrayante, qui traînait dans toutes les contrées du monde son ennui, sa fille, ses chats persans.

Tandis qu'elle dansait ce soir-là, chez les Melbourne, l'image de cette petite femme, sèche et glacée, aux yeux verts, la poursuivait. Les deux mois qu'elle devait passer à Londres chez les Beauchamp s'écouleraient si vite... Elle secouait le front ; elle chassait ses pensées, elle dansait plus légèrement, plus rapidement ; ses volants tournaient autour d'elle et leur mousse légère, agitée, lui donnait une sensation délicieuse de vertige.

Jamais elle ne devait oublier cette brève saison. Jamais elle ne devait retrouver exactement cette qualité de jouissance. Il reste toujours au fond du cœur le regret d'une heure, d'un été, d'un court moment, où l'on atteint sans doute son point de flo-

raison. Pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois, rarement davantage, une jeune fille très belle ne vit pas de l'existence ordinaire. Elle est ivre. Il lui est accordé la sensation d'être hors du temps, hors de ses lois, de ne pas éprouver la monotone succession des jours, mais de goûter seulement des instants de félicité aiguë et presque désespérée. Elle dansait, elle courait à l'aube dans le jardin des Beauchamp et tout à coup il lui semblait qu'elle rêvait, qu'elle s'éveillait déjà à demi, que le songe était terminé.

Sa cousine, Teresa Beauchamp, ne comprenait pas cette ardeur, cette joie de vivre qui se transformaient par moments en une tristesse profonde. Teresa avait toujours été plus fragile et plus froide. Elle était de quelques années plus âgée que Gladys. Elle était maigre, menue ; elle avait la taille d'une enfant de quinze ans, une petite tête délicate, un peu serrée aux tempes, un teint bilieux, de beaux yeux noirs et une voix douce et sifflante qui révélait les premiers ravages de la maladie de poitrine dont elle était atteinte.

Elle avait épousé un Français, mais, née et élevée en Angleterre, elle y retournait constamment ; elle possédait une belle maison à Londres. Teresa avait eu une enfance heureuse, une jeunesse sage ; elle avait été graduellement accoutumée au monde, tandis que Gladys y était jetée tout d'un coup. Teresa n'avait jamais eu la beauté de Gladys ; aucun homme ne l'avait regardée, comme ils regardaient cette petite fille sauvage.

Quand elles étaient entrées chez les Melbourne, Gladys avait saisi la main de Teresa et l'avait serrée comme une enfant effrayée. Elle dansait maintenant ; elle passait devant Teresa sans la voir, un doux sourire triomphant entr'ouvrant ses belles lèvres. Teresa, qui, après une valse se sentait lasse, regardait Gladys avec envie et admirait cette chair délicate qui cachait des nerfs d'acier pour le plaisir. Pourtant, quand on lui demandait : « Est-ce que votre petite cousine est belle ? » elle hochait la tête de ce mouvement étonné et las qui lui donnait la grâce d'un oi-

seau malade et elle répondait raisonnablement : « Elle a de grandes promesses de beauté », car sur le visage de leurs pareilles, les femmes ne voient pas s'épanouir cet éclat fugitif et presque effrayant.

– Nous essayons de la distraire. We try to give her a good time, disait-elle.

Elle se redressait davantage sur les durs coussins du canapé ; elle ne s'appuyait jamais à un dossier ; elle ne montrait jamais de signes d'impatience. Elle s'éventait doucement avec un sourire fatigué et crispé ; elle avait une teinte ardente, maladive sur les pommettes ; la nuit passait ; elle se sentait envahie par une profonde tristesse, elle avait regardé Gladys avec plaisir d'abord, avec une tendresse indulgente d'aînée ; elle ne savait pourquoi, maintenant, elle souffrait de la voir si belle, infatigable ; un instant, il lui sembla qu'elle eût désiré la prendre par le bras, lui crier :

– Assez. Arrête-toi... Tu es trop brillante, trop heureuse...

Elle ne savait pas que, pendant bien des années encore, Gladys allait éveiller au cœur de toutes les femmes cette tristesse jalouse.

Elle eut honte ; elle agita son éventail avec des mouvements plus vifs. Elle portait une toilette de satin « vieux cuivre », drapée d'une double jupe de chantilly, et son corsage était brodé de feuillage de chenille et de perles bronzées... Elle se regarda dans la glace et se trouva laide ; elle envia désespérément la simple robe blanche de Gladys et ses cheveux d'or. Elle se rappela qu'elle était mariée, heureuse, qu'elle avait un fils, que cette petite Gladys était au seuil d'une vie incertaine ; elle songea avec amertume :

– Va, toi aussi, ma petite, tu changeras... Comme elles passeront vite, cette insolence, cette fraîcheur ; comme ils s'éteindront, ces regards vainqueurs que tu jettes sur le

monde... Tu auras des enfants, tu vieilliras... Tu ne sais pas encore ce qui t'attend, va, pauvre petite...

Brusquement, elle se leva, alla vers Gladys qui était arrêtée dans l'embrasure d'une fenêtre, devant un rideau rouge. Elle lui toucha le bras de son éventail :

– Chérie, venez, il faut rentrer...

Gladys se tourna vers elle. Teresa fut frappée du changement qu'une heure de plaisir avait apporté à cette petite fille docile et silencieuse. Tous les mouvements de Gladys étaient d'une aisance et d'une adresse aériennes ; son regard était triomphant, son rire joyeux et moqueur. Elle parut entendre à peine les paroles de Teresa ; elle secoua la tête avec impatience :

– Oh, Tess, non, non, je vous prie, Tess...

– Si, chérie...

– Encore, encore, une heure.

– Non, chérie, il est tard, toute une nuit, à votre âge...

– Une danse encore, une danse seulement...

Tess soupira ; comme toujours, lorsqu'elle était lasse ou irritée, sa respiration se fit plus saccadée, plus pénible ; un petit sifflement rauque s'échappa de ses lèvres. Elle dit :

– Moi aussi, j'ai eu dix-huit ans, Gladys, et il n'y a pas longtemps de cela... Je comprends que le bal vous paraisse délicieux, mais il faut savoir quitter le plaisir avant qu'il ne vous quitte... Il est tard. Ne vous êtes-vous pas assez amusée ?...

– Oui, mais cela, c'est le passé, murmura Gladys malgré elle.

– Demain, pour ne pas avoir voulu rentrer à l'heure, vous serez pâle et fatiguée... Ce bal n'est pas le dernier, la saison n'est pas finie encore...

– Bientôt, elle sera finie, dit Gladys et ses grands yeux noirs étincelèrent de désir et de désespoir.

– Alors, il sera temps de pleurer, et vous savez bien que tout a une fin... Il faut apprendre à vous résigner...

Gladys baissait la tête, mais elle n’écoutait pas ; dans son cœur une voix intérieure, sauvage et ardente, s’élevait, couvrait toutes ces vaines paroles, une voix forte et cruelle qui clamait :

– Laissez-moi !... Je veux mon plaisir !... Si vous gênez un seul de mes plaisirs, je vous hais !... Si vous interrompez un seul de ces instants de félicité que Dieu m’accorde, je vous souhaite la mort...

Elle n’entendait que cette fanfare enivrante, la voix même de sa jeunesse... Était-ce possible de la voir finir, tomber tout entière dans le néant, dans le passé, cette nuit si belle, si parfaite, et qui, pour d’autres, n’était qu’un bal de plus dans la saison de Londres, « a fastidious affair », disait Tess, quelques heures vite oubliées ?...

– Venez, je le veux, dit Tess presque durement.

Gladys la regarda avec surprise. Tess soupira :

– Je suis malade, fatiguée... Il faut rentrer...

– Pardon, murmura Gladys en lui prenant la main.

Son visage avait changé ; il était enfantin et innocent de nouveau ; la flamme cruelle de ses yeux s’était éteinte.

– Allons, dit Tess, en s’efforçant de sourire : vous êtes une bonne enfant, une sage enfant... Venez...

Gladys la suivit, sans rien dire.

2

Pour Gladys, le dernier bal de la saison fut un tourbillon de danses, de sons, de couleurs, qui l'entraîna quelques heures, puis l'abandonna, dégrisée et lasse. Elle devait partir le lendemain.

Elle rentra avec les Beauchamp au petit jour. Un brouillard de lait éclairait Londres ; les rues étaient vides, pâles et brillantes ; le vent du matin, presque froid, laissait aux lèvres un goût de pluie et de charbon humide, mais, par bouffées, le parfum des roses qui fleurissaient alors dans les parcs traversait l'air.

Gladys porta doucement ses mains à son visage ; ses joues brûlaient comme des flammes. Elle sentait battre son cœur d'une pulsation rapide, effrayée, au rythme de la dernière valse qu'elle avait dansée. Elle la fredonna machinalement, lissa tendrement ses cheveux, se pencha vers Tess et rit, mais elle était triste. C'était toujours ainsi ; la gaîté la quittait tout d'un coup et elle ressentait une mélancolie amère et profonde. Elle rêva vaguement à un cavalier qui lui avait plu, qui était beau, et dont toutes les filles étaient, cette saison, amoureuses. C'était un jeune Polonais, attaché à l'ambassade de Russie ; il s'appelait le comte Tarnovsky. Elle songea aux femmes si belles qu'elle avait vues, à ces jeunes filles heureuses dont la vie était tracée d'avance, tandis qu'elle était, elle, à demi déclassée, fille de divorcés, fille de Sophie Burnera, « an unhappy woman, a wicked woman », disait Tess. Elle regarda sa cousine, à son côté, et eut pitié d'elle : elle semblait si frêle, fatiguée et malade ; elle toussait par moments avec un pénible effort. Claude Beauchamp

avait baissé la vitre et se détournait des deux femmes. Elle lui sourit timidement, mais il ne paraissait pas la voir.

Il avait un visage long et fin, des joues maigres, comme aspirées intérieurement au-dessous des pommettes, une belle bouche aux lèvres minces et qui se serraient au repos de façon à ne former qu'un trait presque droit dans sa figure. Il était très grand, fragile et se tenait d'ordinaire un peu voûté, sa tête inclinée en avant. Il était courtois, glacé, lointain, silencieux. Il était jeune, mais pour Gladys il paraissait presque un vieil homme. Elle l'admirait, mais jamais elle ne l'avait regardé avec le désir de lui plaire.

La voiture, cependant, s'était arrêtée devant la maison des Beauchamp. En bas, dans la bibliothèque de Claude, des boissons étaient préparées. Les pièces étaient froides, et on allumait le feu quand Teresa devait rentrer tard. Quelques bûches brûlaient encore et éclairaient les vieux meubles très hauts, de forme démodée, en bois noir, ancien, poli comme de l'ébène.

Gladys ouvrit les fenêtres et alla se placer contre la croisée.

Tess soupira :

– Vous prendrez froid, chérie...

– Mais non, murmura Gladys.

– Jetez un manteau au moins sur vos épaules...

– Non, non, ma chérie... Je ne crains pas le froid, je ne crains rien au monde...

Elles avaient entre elles l'habitude anglaise et victorienne des « endearements », des caresses de langage. Elles ne s'appelaient jamais autrement que « chérie, darling, my sweetheart, my love... » Elles prononçaient ces mots, se regardaient en souriant, mais leurs yeux étaient durs.

Gladys prit les fleurs glissées dans sa ceinture et les respira. Teresa dit avec un mouvement de colère :

– Laissez-les, elles sont fanées.

– Cela ne fait rien... Ces petites roses rouges seules savent convenablement se faner : elles ne se flétrissent pas, elles se consument. Regardez, dit-elle en montrant les fleurs dans sa main, et sentez... quel parfum délicieux...

Elle les porta doucement aux narines de Teresa qui se détourna et dit tristement :

– L'odeur des fleurs me fait mal...

Gladys sourit ; elle avait honte ; elle voyait qu'elle irritait Tess ; elle songeait : « Pauvre petite Teresa... » Elle avait pitié d'elle, mais elle ressentait une inquiète cruauté, le désir de connaître pour la première fois, de mesurer l'étendue de son pouvoir de femme. Son petit visage, pâli par la nuit de veille, était tendu et tremblant. Elle pensa brusquement :

– Pourquoi ? Qu'est-ce que je fais ?...

La voix d'un enfant qui s'éveillait parvint de l'étage où vivait le petit Olivier, le fils des Beauchamp. Teresa aussitôt se leva :

– Déjà six heures... Olivier se lève...

– Ne restez pas avec lui, maintenant, allez vous reposer...

Teresa prit l'éventail qui était resté sur la chaise et sortit de la pièce. Claude et Gladys restèrent seuls. Gladys ouvrit à deux battants la porte du balcon :

– Il fait grand jour...

Claude éteignit la lampe. Ils sortirent sur le balcon de pierre qui entourait la maison. Le matin était très beau, très

tranquille ; on entendait les cris des oiseaux dans le jardin voisin, ces chants aigus, joyeux, enivrés qui saluent le soleil.

– Vous n'avez pas sommeil ?

– Mais non, dit-elle avec impatience : vous aussi, Claude, vous ne parlez que de repos, que de sommeil. Vous ne trouvez pas qu'une nuit blanche vous allège ?... Il semble que l'on n'ait plus de sang, plus de chair, qu'un souffle vous emportera...

– Regardez, dit-il, comme cet arbre se balance au vent...

– Oui, il est beau...

Elle se pencha ; elle fermait à demi les yeux, tendait ses paupières au vent du matin :

– La plus belle heure de la journée...

– Oui, les deux seuls moments qui aient du prix, worth considering, dit-il en la regardant, sont le commencement et la fin de toutes choses, la naissance et le déclin.

– Je ne comprends pas, dit tout à coup Gladys, d'une voix basse, ardente, je ne comprends pas pourquoi ce vieil homme, dans ce livre que vous aimez tant, assure qu'il n'a jamais pu dire, à aucun instant de sa vie : « Arrête-toi !... »

– Oh, parce qu'il était un vieil imbécile, je suppose...

Elle respira le vent en souriant, inclina sa jolie tête, regarda son bras nu :

– Instant, arrête-toi, dit-elle doucement.

Il murmura :

– Oui.

Elle rit, mais il la contemplait avec une expression ardente et dure. Il paraissait moins l'admirer que la redouter et presque la haïr. Il dit enfin :

– Gladys...

Il répéta son nom avec une sorte d'étonnement, puis se pencha, prit sa main, enfantine encore, maigre, sans bagues, qui pendait dans les plis de sa jupe. Il la baisa en tremblant. Il baisa le bras mince, où demeuraient des traces de coups et d'égratignures, car elle était, par moments, garçonnière, brutale, aimant les chevaux difficiles, les obstacles, les dangers. Il demeura courbé devant elle, humble comme un enfant. Plus tard, jamais Gladys ne devait oublier cet instant, ce mouvement d'orgueil enivrant et la paix délicieuse qui avait envahi son cœur.

Elle songea :

– Cela, c'est le bonheur...

Elle ne retira pas sa main ; seules, les fines narines battirent légèrement, et le visage si jeune devint brusquement celui d'une femme, rusé, avide et cruel. Qu'il était doux de voir un homme à ses pieds... Qu'y avait-il de meilleur au monde que la naissance de ce pouvoir de femme... ? C'était cela qu'elle attendait, cela qu'elle pressentait depuis tant de jours... Le plaisir, la danse, le succès, cela n'était rien, cela pâlissait devant cette sensation aiguë, cette sorte de morsure intérieure qu'elle éprouvait.

– L'amour ?... songea-t-elle : oh ! non, le plaisir d'être aimée... presque sacrilège...

Elle dit :

– Je ne suis qu'une enfant, et vous êtes le mari de Tess.

Il leva les yeux et la vit sourire. Ils se regardèrent un moment et il prononça avec effort :

– Enfant, oui... Mais, déjà, coquette lasse et dangereuse...

Il avait repris sa figure impassible. Seuls ses doigts tremblaient. Il voulut la quitter, mais elle lui demanda doucement :

– Vous êtes donc amoureux de moi ?

Il ne répondait pas : ses lèvres serrées formaient dans son visage cette ligne coupante et pâle qu'elle connaissait si bien.

– Il cédera, songea-t-elle, et elle désira retrouver cette sensation de joie âpre, étrange, presque physique. Elle lui toucha la main :

– Répondez... Dites-moi : « Je vous aime... » Même si ce n'est pas vrai... Je n'ai jamais entendu ces mots... Je voudrais les entendre... Et de votre bouche, Claude... Répondez...

– Je vous aime, dit-il.

Elle s'éloigna de lui avec un petit rire las et heureux. Le spasme aigu de volupté s'était atténué ; elle éprouva une sorte de honte, mêlée de plaisir ; elle baissa doucement ses belles paupières, se déroba à ses bras tremblants qui voulaient la saisir et dit en souriant :

– Non, à quoi bon ?... Moi, je ne vous aime pas...

Il la laissa et partit sans la regarder.

3

Quelque temps après, au hasard d'un voyage, Gladys revit le comte Tarnovsky, le jeune Polonais qui lui avait plu à Londres, un soir de bal. Elle l'épousa et vécut deux ans avec lui. Il était beau et vain de sa beauté comme une fille ; il était inconstant, menteur, tendre et faible. La vie commune, entre eux, fut intolérable, car ils usaient l'un envers l'autre d'armes pareilles, d'armes féminines, mensonges, ruses et caprices. Plus tard, elle ne put lui pardonner d'avoir souffert par lui ; elle détestait la souffrance ; comme les enfants, elle attendait et exigeait le bonheur.

Après leur séparation elle rencontra Richard Eysenach, financier fameux, d'origine incertaine, le président de la Mexican Petroleum Co., un homme redouté pour son intelligence froide et aiguë. Il était laid, le torse lourd et puissant, les bras noueux, le front bas, caché à demi par de gros cheveux noirs. Sous ses sourcils épais, ses yeux verts et perçants, quand ils s'abaissaient sur un rival, le scrutaient avec une tolérance amusée et méprisante. Les femmes, pour lui plaire, devaient être belles, dociles et se taire. Il dressa Gladys à lui obéir, à paraître gaie et heureuse sur un signe de lui, à ne se soucier au monde que de sa beauté et du plaisir. Il ne se lassait pas de la regarder s'habiller, choisir longuement entre deux parures, contempler ses traits dans son miroir. Il éprouvait une jouissance aiguë, sensuelle, à la traiter en enfant. Quand elle se blottissait dans ses bras, quand elle murmurait : « Je suis si petite auprès de vous, Dick, si faible... » quand elle le regardait ainsi, levant vers lui son doux visage moqueur, un éclair de désir et presque de folie passait sur sa figure froide et fermée. Il se jetait sur elle et lui mor-

dait la bouche avec emportement, en l'appelant : « Ma petite fille, mon enfant chéri, ma petite enfant… »

Ce vice inavoué qu'il trompait avec elle était la source de leur plaisir, et, pour Gladys, le secret du pouvoir qu'elle exerçait sur lui et sur d'autres. Elle aimait ses caresses rudes et sauvages. Plus tard, les hommes qui lui plurent ressemblèrent tous par quelque côté à Richard. Elle garda longtemps un amant, Sir Mark Forbes, l'homme d'État anglais qui eut son heure de gloire avant la guerre. Il était dur et ambitieux, façonné par l'habitude et l'amour du pouvoir, et, avec elle seule, faible et désarmé. C'était cela qu'elle aimait, c'était cela qui l'irritait ; il lui fallait constamment se prouver à elle-même son empire sur les hommes.

Dans les années qui précédèrent la guerre, sa beauté atteignit à ce point de perfection que le bonheur seul, la satisfaction de tous les désirs donne aux femmes. Olivier Beauchamp, le fils de Claude et de Teresa, presque adolescent encore, et qui fut reçu chez elle, lorsqu'elle traversa Paris, en 1907, vit une femme, dont le visage et le corps étaient aussi beaux qu'à vingt ans, mais qui respirait l'assurance et la paix du bonheur. Elle était entourée d'hommes amoureux. Les serments, les supplications, les larmes, elle y était accoutumée comme un ivrogne l'est au vin ; elle n'en était pas rassasiée, mais leur doux poison lui était nécessaire comme le seul aliment qui l'eût fait vivre. Elle ne s'en cachait pas. Elle pensait qu'une femme n'est jamais blasée, qu'elle est un petit animal infatigable, qu'un ambitieux peut se lasser des honneurs et un avare de l'or, mais que jamais une femme ne renonce à son métier de femme ; quand elle pensait à la vieillesse, elle lui paraissait si lointaine encore qu'elle la regardait en face sans trembler, s'imaginant que la mort viendrait pour elle avant la fin du plaisir.

Auprès d'elle, cependant, grandissait sa fille, la petite Marie-Thérèse. C'était une belle petite fille, la peau fraîche et pâle, avec de longs et raides cheveux blonds, et la grâce émouvante de

cet âge où la beauté ne réside pas encore dans l'expression mais dans le modelé des traits, le grain de la peau, et où, pourtant, palpite dans le regard, autour des lèvres entr'ouvertes, l'éveil, le pressentiment de l'émotion plutôt que l'émotion elle-même. On disait d'elle : « Jamais elle ne ressemblera à sa mère... Jamais elle n'égalera sa mère... » Elle vivait dans le sillage de cette mère si belle et, comme tous ceux qui entouraient Gladys, elle ne souhaitait que lui plaire, la servir et l'aimer.

4

En 1914, Gladys habitait, près d'Antibes, une belle maison incommode, bâtie à l'italienne, qui avait appartenu aux comtes Dolce-buone et qui s'appelait Sans-Souci. Elle disait en souriant :

– Je ne l'ai louée qu'à cause de ce nom, car il contient toute la sagesse de la vie...

Les pièces étaient froides, vastes, les meubles tendus de damas rouge usé. Mais les murs sombres atténuaient l'éclatante lumière du Midi, et Gladys aimait cela. Chaque jour, en s'éveillant, lorsqu'elle prenait son miroir et contemplait son image, elle regardait avec plaisir cette ombre ardente qui éclairait doucement ses traits.

Le printemps commençait seulement ; l'air était chaud, mais le vent soufflait des hauteurs ; il était vif et cinglant.

Ce matin de mars, Gladys s'éveilla tard et, comme à l'ordinaire, avant même d'avoir ouvert ses yeux, sa main chercha machinalement le miroir. Depuis qu'elle était une femme, c'était là le premier mouvement, la première pensée du réveil. Longtemps, elle caressa du regard son visage. L'or de ses beaux cheveux s'était adouci ; il avait maintenant cette couleur légère et pâle que l'on appelait en ce temps-là « cendrée ». D'une main, elle souleva ses cheveux défaits et inclina son long cou blanc. Ses grands yeux noirs semblaient toujours sourire avec une sorte d'amusement secret à ceux qui l'admiraient, mais lorsqu'elle était seule, ils devenaient peu à peu tristes et profonds, se dérobaient, et la pupille dilatée, palpitante, leur donnait une expression étrange et anxieuse.

Gladys avait de sa beauté une conscience profonde qui ne la quittait pas. Elle la ressentait comme une paix intérieure à chaque instant du jour. Sa vie était simple : s'habiller, plaire, retrouver un homme amoureux, se rhabiller, plaire... Parfois, elle songeait : « J'ai quarante ans... » En ce temps-là, avant la guerre, c'était un âge terrible, « l'âge limite » ; rares étaient les femmes, comme elle, dont la beauté demeurait intacte à quarante ans.

Mais aussitôt, elle fronçait les sourcils, s'efforçait d'oublier. Elle était si belle... L'oubli était facile...

Elle fit ouvrir les volets ; le vent secouait les roses. Elle s'habilla, commença les longs et minutieux soins de beauté.

Des femmes étaient venues et reparties. Elle était toujours entourée de femmes qui, toutes, n'étaient que son pâle reflet, qui copiaient ses robes, ses caprices, ses sourires. Gladys aimait ce cercle de visages peints qui se tendaient avidement vers elle, ce cliquetis de bijoux sur ses pas, ces regards brillants, faux, pleins d'envie et de haine, où elle pouvait lire un hommage mieux encore que dans les yeux des hommes épris. Elles épiaient ses mouvements. Elles essayaient d'incliner leurs tailles raides, serrées dans des corsets, avec la grâce nonchalante de Gladys. Elles allaient en troupe de Cannes à Monte-Carlo, apparaissaient chez Mimi Meyendorff, puis chez Clara Mackay ou chez Nathalie Esslenko. Elles ne songeaient qu'à prendre des hommes l'une à l'autre, et surtout à Gladys, la plus riche et la plus heureuse. Elles jacassaient, riaient, gazouillaient, se penchaient pour baiser au vol la joue de Gladys.

– Ma chère, ma chérie Gladys, que vous étiez belle hier soir...

Les grands chapeaux ornés de roses, retenus par des épingles d'or, se levaient et s'abaissaient autour de Gladys. Les hautes cannes Louis XV, caprice de la saison, frappaient les dalles sonores de Sans-Souci.

Gladys regardait ses amies en souriant, fermant à demi ses beaux yeux ; elle se reprochait, parfois, le plaisir assez bas qu'elle prenait auprès d'elles.

– Mais quoi, elles m'amusent, songeait-elle.

Ce jour-là, dès que Gladys fut prête, Lily Ferrer entra. D'origine bavaroise, elle était grande, massive, avec un masque de peinture sur les traits, l'accent rauque et déplaisant. Gladys la préférait aux autres : elle éprouvait envers les femmes plus âgées qu'elle-même un extraordinaire sentiment d'indulgence et de tendre pitié.

Elles s'embrassèrent. Entre elles, elles se parlaient parfois intimement, mais à la manière des femmes, capricieuse, frivole, dissimulant d'instinct leurs pensées les plus secrètes, les révélant malgré elles par une raillerie ou un soupir, et cachant sous des propos légers une amère expérience qui, comme un grain d'encens ou de sel, parfumait leurs paroles vaines.

Elles commencèrent à parler du bal de la veille. Gladys raconta en riant :

– Nathalie me tourmentait depuis la semaine dernière pour savoir quelle robe je porterais et quels bijoux... Comme on voit la petite aventurière de l'Europe centrale, épousée par mégarde !... Comme je ne voulais pas répondre, elle a cru que je porterais des pierres fabuleuses, des bijoux de Golconde et elle a arboré hier tous les siens. Elle rutilait comme une châsse, dit Gladys en souriant au souvenir de sa robe blanche et de ses bras nus, sans une perle, de ses mains qui ne portaient que l'alliance, et du regard meurtrier de Nathalie, écrasée sous son armure de diamants. Vous trouvez la saison brillante ?

– Mortelle... Mais, Gladys, où voulez-vous aller ?

– Je ne sais pas. Je voudrais partir. Je suis triste depuis quelque temps, lasse. Je ressens un cruel ennui, dit-elle légère-

ment, cherchant ses mots, et aussitôt elle haussa lentement les épaules : Mais oui, c'est ainsi...

– Mais pourquoi ? dit Lily Ferrer en plissant les yeux : amoureuse ?

– Oh ! Dieu, non... Je suis fidèle à Mark...

Lily Ferrer inclina la tête :

– Ces hommes qui vous ont aimée à vingt ans, qui continuent à voir, à travers vos traits d'à présent, votre visage de vingt ans, cela ne se remplace pas.

– Oui, dit Gladys.

Elle songea que jamais elle n'oublierait, ne remplacerait Richard... Il était mort deux ans auparavant et, depuis ce jour, toute sa vie avait changé... Pourquoi ?... Ah ! cela était... indéfinissable... Elle n'avait pas compris tout d'abord l'étendue de la perte qu'elle faisait. Elle avait pensé : « Mark... » Mais non, rien ne remplaçait Richard... Leur vie s'était écoulée tout entière sur les paquebots et dans les appartements d'hôtel. Il était mort dans une chambre du Piazza, à New York, où ils venaient d'arriver. Il était entré brusquement, au milieu de la nuit, dans la pièce où elle dormait. Il s'était penché sur son lit. Réveillée en sursaut, elle avait vu sa figure pâle inclinée vers elle, et, dans ses yeux, pour la première fois, une expression de faiblesse et de douceur. Elle se souvenait du bruit de New York sous leurs fenêtres, de la lumière brutale, intermittente, semblable à celle d'un phare qui pénétrait entre les rideaux. Il avait dit :

– N'appelle personne. C'est fini.

Il avait murmuré encore, tandis qu'elle le prenait dans ses bras pour recueillir son dernier baiser :

– Pauvre... pauvre...

Elle n'avait pas compris alors. Elle lui avait saisi la main, mais il s'était raidi et il était mort… Quel terrible cadeau que le bonheur, un bonheur trop complet, trop insolent et qui s'achève, comme toutes choses doivent s'achever… Dès ce jour, elle avait commencé à pressentir, à d'imperceptibles signes, que la lumière du jour, pour elle, allait vaciller et s'éteindre…

Elle avait appris avec étonnement, quelques mois après, qu'il avait vécu, pendant tout le temps de leur mariage, avec une vieille actrice, la confidente de toutes ses affaires financières et politiques. Il chargeait Gladys, dans son testament, de servir une rente à cette femme, et elle avait accompli scrupuleusement sa volonté. Certes, il l'avait trompée, et elle-même lui avait été infidèle, mais elle avait été heureuse avec lui. Avec personne elle ne serait aussi heureuse…

Elle soupira, regarda tristement le jardin. De petites roses sombres poussaient sous ses fenêtres. Elle leur sourit. Elle aimait les roses.

Lily Ferrer demanda :

– Cela vous plaît, ces perruques de couleur ?

– Non, quelle horreur !… Vous avez vu celle de Laure, hier soir, aubergine ? Pourquoi les Bilibine sont-ils partis ?

– Perte au jeu.

– Je trouve, dit Gladys, que les femmes qui ont la passion du jeu sont heureuses.

– Heureuses ? Que parlez-vous de bonheur ? Vous êtes heureuse, Gladys, dit la vieille femme en soupirant. Mais vous ne le savez pas encore. Vous verrez, à mon âge. En somme, il n'y a qu'une réalité, qu'un bonheur au monde, c'est la jeunesse. Vous avez quel âge ? Trente ans à peine, sans doute ?… Eh bien, il vous reste dix ans de bonheur. Quarante ans, c'est déjà un âge terrible. Après, je dirais que l'on s'habitue, on devient moins

exigeant. On goûte de petites joies, soupira-t-elle, en songeant à son amant. Mais à quarante ans, on ne s'est pas vu vieillir. On vit dans l'illusion que l'on en a vingt, que l'on aura vingt ans éternellement et, tout à coup, un choc, n'importe lequel, un mot, un regard dans les yeux d'un homme, un enfant qui veut se marier, ah, c'est horrible...

Gladys frissonna et dissimula son frisson en s'efforçant de rire :

– Faites comme moi. Ne comptez pas les années écoulées et elles ne vous marqueront que d'une main légère...

– Croyez-vous ? murmura la vieille femme avec doute.

Gladys dit brusquement :

– J'ai envie d'aller à Rome... Partons ensemble...

– Et Sir Mark ?... Comment voulez-vous quitter Sir Mark qui vient d'arriver ?

– Il me suivra.

– Ma chérie, comment faites-vous ? Comment faites-vous pour tenir ainsi les hommes en laisse comme de petits chiens ? Moi aussi, j'ai été jeune, j'ai été belle, dit-elle en détournant son visage du grand miroir, et l'amour ne m'a donné que le malheur. Et pourtant, qu'y a-t-il d'autre au monde ?

– Je n'aime pas l'amour, dit Gladys à voix basse.

– Mais alors, chérie ?...

– Alors ? Pourquoi Sir Mark ?

– Sir Mark et les autres...

– Il n'y a pas d'autres, dit Gladys.

– Allons donc, murmura la vieille femme avec l'accent chaud, secret, sensuel, honteux des femmes qui parlent d'amour, quand l'amour, pour elles, va finir.

– Non, dit Gladys en souriant.

Elle poudra lentement ses bras nus :

– N'est-ce pas, la vie est triste, au fond... Il n'y a que certains moments d'ivresse, de fièvre... Comme lorsqu'on écoute une musique légère, un peu grisante, sur une terrasse, la nuit... Ou encore, la danse... Ah ! je ne peux pas expliquer, mais c'est cela le bonheur, c'est cela que l'on recherche...

Une femme entra, portant sur le bras un lot de zibelines qu'elle secouait avec brusquerie. C'était une marchande de produits de beauté, Carmen Gonzalès, que Gladys connaissait depuis de longues années : partout où Gladys apparaissait, un cercle de masseuses, de coiffeurs, de marchandes de fards se formait aussitôt et l'entourait.

Carmen Gonzalès était une vieille femme, courte et épaisse, le visage rude et maussade, vêtue d'une robe de satin noir usé, tendu sur ses fortes hanches, coiffée d'un chapeau de paille noire posé mal d'aplomb sur ses cheveux.

Gladys l'accueillit gracieusement. Gladys était toujours douce et charmante et on la servait avec plaisir. Mais, même avec elle, la Gonzalès gardait cette expression dure et défiante, qui inspirait à ses clientes une crainte respectueuse. C'était une femme courageuse, de ce courage hargneux des femmes du peuple qui serrent les dents et travaillent davantage lorsqu'elles se sentent fatiguées et malheureuses ; elle était masseuse, sage-femme et marchande à la toilette. Parfois, dans ses rares moments d'expansion, pendant un massage, elle se redressait en soupirant ; son bras nu essuyait d'un geste de blanchisseuse la sueur qui coulait de son front, et elle disait, tandis que ses traits s'éclairaient d'un fugitif sourire :

– Qu'est-ce que vous pouvez bien connaître vous autres... ? Moi, j'en ai vu...

Elle habitait trois petites chambres qui sentaient une odeur d'herbes et de camphre, et qui étaient remplies du matin jusqu'à la nuit par des femmes voilées, attendant leur tour et faisant semblant de s'ignorer l'une l'autre. Ses mains agiles et grasses, où les bagues s'enfonçaient dans la peau, savaient reformer tous ces visages usés, les pétrir, effacer leurs rides et sculpter avec des lambeaux de vieille chair un masque illusoire.

Elle rachetait aux cocottes ruinées par le jeu leurs robes, leurs bijoux, leurs fourrures et les revendait à ses clientes habituelles.

Quand Gladys aperçut les zibelines, elle secoua la tête et repoussa doucement Carmen :

– Non, non, je ne veux rien acheter.

– Regardez toujours, dit la vieille femme.

Gladys s'était détournée et parlait à Lily Ferrer, qui la suppliait à voix basse :

– Parlez à Georges... Faites-lui comprendre qu'il me tue... Il y a des limites à la patience d'une femme. Il n'est pas méchant, mais si léger, si cruel... Chaque femme qui passe le tente...

– Voyons, murmura Gladys en haussant doucement ses belles épaules ; ah ! Lily, soyez plus sage... À quoi bon souffrir ?

– Mais l'amour, soupira la vieille femme et, sur sa joue peinte, coula une larme.

– Il vous aime bien...

Elle prit entre les siennes les mains de Lily :

– Chérie, écoutez-moi...

Elle aimait parler d'amour, écouter les confidences amoureuses, sécher les larmes. Elle savait consoler, apaiser, flatter. Seul, l'amour l'intéressait. Pour le reste, elle n'éprouvait qu'une gracieuse indifférence.

Enfin, Lily parut calmée. Gladys la laissa seule et alla retrouver Carmen qui attendait dans la chambre voisine.

– Est-ce que cela vous intéresse ? demanda Carmen en lui montrant les zibelines.

Gladys caressa doucement les belles peaux :

– Non, je n'ai pas besoin de fourrures nouvelles. Elles sont belles, d'ailleurs...

– Elles sont à Célina Meller, dit Carmen, nommant une vieille courtisane, jadis célèbre : c'est un lot de fourrures qu'un amant lui a apporté de Russie, il y a longtemps. Elle en avait fait une très belle sortie de bal, mais elle a vendu celle-ci il y a six mois. Cela, c'est quelques peaux qui restaient, dont elle avait voulu faire des parements de rechange. Elles vont être vendues maintenant, avec tout ce qu'elle possède... Cela ferait un très beau col pour votre cape de velours, la blanche...

– Célina Meller ? murmura Gladys : elle est donc si pauvre ?

– Oh ! oui, il ne lui reste rien.

– Elle était si belle, il y a seulement dix ans.

– Ça va vite, à cet âge-là.

– Pauvre femme..., dit Gladys.

Elle avait l'imagination vive et délicate, mais tournée uniquement vers elle-même. Pourtant, en cet instant, elle vit en esprit une vieille femme dont les rides dégradaient les souvenirs. Elle demanda :

– Combien en veut-elle ?

– Quatre mille. C’est pour rien. Mais elle n’a pas le choix. On sait qu’elle a besoin d’argent et on lui offre la moitié.

– Entendu. Laissez ça là. Je l’achèterai pour rendre service à cette malheureuse.

– C’est bien, dit Carmen de sa voix maussade. Vous ne faites pas une mauvaise affaire. Je m’y connais.

Lily, qui était venue les retrouver, demanda :

– Venez déjeuner avec moi, Gladys. Ainsi, vous le verrez, ajouta-t-elle plus bas.

– Oh, non, chérie, j’ai promis à ma petite fille de déjeuner avec elle. Elle se plaint de ne jamais me voir et elle n’a pas tort.

– Vous êtes heureuse d’avoir une petite fille, dit Lily Ferrer en soupirant.

Elle regarda un portrait d’enfant dans un cadre d’or sur une table.

– Elle sera belle, mais elle n’aura pas votre corps.

– Elle sera beaucoup mieux que moi, fit Gladys tendrement.

Elle sourit au visage d’adolescente qui semblait la regarder avec un imperceptible étonnement et l’étrange et troublante gravité de la jeunesse. C’était le portrait de Marie-Thérèse à treize ans, son petit visage fin, doucement arrondi, ses longs cheveux plats et clairs attachés au sommet de la tête par un nœud noir.

Les deux femmes secouèrent la tête :

– Non, non, elle n’aura jamais votre charme.

– C’est une enfant encore, c’est l’âge ingrat, dit Gladys.

Elle soupira et sourit. Même à elle-même, dans le secret de son cœur, elle n’avouait pas l’âge véritable de Marie-Thérèse. Dix-huit ans, une femme déjà... Elle préférait dire, laisser entendre, songer :

– Quinze ans... Quinze ans bientôt...

Autour d’elle, toutes les femmes faisaient ainsi. Elles retranchaient une, deux, trois années aux enfants qu’elles ne pouvaient cacher, et, peu à peu, elles-mêmes oubliaient l’âge véritable, satisfaisant ainsi une double illusion de femme et de mère... Gladys ne voyait pas sa fille grandir. En lui parlant, en la regardant, elle reformait en esprit les traits d’une fillette de quinze ans, qui n’existait plus que pour elle.

– J’ai apporté votre rouge pour le soir, dit Carmen, sortant d’un vieux sac une boîte de fard.

– Ah ! fit Gladys, et son beau visage devint attentif.

Elle s’approcha du miroir et mit du rouge sur sa joue, la recouvrit ensuite de poudre.

– Oui, c’est mieux... N’est-ce pas ?... L’autre était trop clair. Il fallait une teinte plus foncée aux lumières...

Elle se tourna lentement, regardant le miroir avec une expression de gravité passionnée. Puis, un doux sourire triomphant entr’ouvrit ses lèvres :

– C’est bien... Oui, c’est bien...

Carmen, cependant, partait. Derrière elle, Lily et Gladys, enfin prête, traversèrent lentement le jardin. Près de la route, l’air sentait l’odeur des roses, l’odeur de l’essence, l’odeur froide et limpide des hauteurs. Les deux femmes montèrent en auto et l’auto roula vers Nice.

5

Les années avaient passé pour Gladys avec la rapidité des songes. À mesure que Gladys vieillissait, elles semblaient plus légères encore, plus vite envolées, mais les jours étaient longs. Certaines heures étaient pesantes et amères. Elle n'aimait pas rester seule : dès que s'apaisait autour d'elle le jacassement des femmes, dès que cessait l'écho des paroles amoureuses, elle ressentait une sourde inquiétude dans son cœur.

Depuis quelque temps, tout la lassait et l'irritait. Elle se détournait de certains visages de femmes entrevus dans la rue. Les belles petites filles qui couraient pieds nus dans la poussière, offrant des brins de mimosa, offensaient ses regards par leur fraîcheur sauvage. Elle les repoussait avec une dureté qui l'étonnait elle-même et lui faisait honte. Elle les rappelait parfois, leur donnait de l'argent, songeait :

– Ce climat est trop chaud, l'air est lourd... Je m'ennuie...

Elle se souvenait à chaque instant de sa mère qu'elle avait détestée ; il lui arrivait de revoir en songe les rideaux clos du lit où Sophie Burnera dormait, assommée de morphine. Elle ressentait une humiliation bizarre que rien ne pouvait apaiser. Elle, Gladys Eysenach, belle, admirée, aimée, elle retrouvait parfois au fond d'elle-même la tristesse de son adolescence, sa solitude... Si Richard avait vécu, elle lui eût avoué cela... Mais Richard était mort.

Elle allait chez l'une ou chez l'autre de ses amies. Là, le temps passait, mais il fallait rentrer, et il faisait jour encore. Il ne restait que les robes, les essayages, les visites chez les joailliers, dans la petite rue en pente, près du Jardin Public, où

souffle le vent de la mer. Enfin, la nuit venait et elle se sentait revivre. Elle rentrait à Sans-Souci, s'habillait, s'admirait. Comme elle aimait cela... Qu'y avait-il de meilleur au monde, quelle volupté comparable à celle de plaire ?... Ce désir de plaire, d'être aimée, cette jouissance banale, commune à toutes les femmes, cela devenait pour elle une passion, semblable à celle du pouvoir ou de l'or dans un cœur d'homme, une soif que les années augmentaient et que rien, jamais, n'avait pu étancher complètement.

Enfin, elle était prête. Elle entrait dans la chambre de Marie-Thérèse, baisait tendrement les belles joues claires où l'on voyait, sous l'épiderme lisse, courir un sang ardent. Elle contemplait sa fille avec amour. Marie-Thérèse restait si délicieusement enfant, aux yeux de sa mère, du moins... Gladys l'habillait de telle façon qu'elle était mieux qu'une adolescente, le symbole même de l'adolescence, avec ses talons plats, sa jupe longue, mais droite et sans ornements, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules, son mince collier d'or au cou, sa gaucherie, sa grâce.

– Elle n'aime que ses livres, ses chiens, les courses dans le parc, songeait Gladys ; elle est sauvage, timide encore...

Elle pensait :

– Encore deux, trois ans, et je ne m'occuperai que d'elle... Elle dansera, elle s'amusera... Oh ! je ne serai pas une mère froide et sévère... Je serai son amie, elle me dira tout... Elle sera heureuse... Mais il est trop tôt encore... Elle est trop jeune encore... Elle est timide... Elle est délicate... Il ne faut pas qu'elle soit, comme moi, vaine et frivole...

Elle disait à Marie-Thérèse elle-même :

– Je ne sais pas ce que je serais devenue si j'avais eu pour fille une de ces insupportables petites créatures qui fument, qui

se fardent, qui imitent les femmes... Toi, l'âge ingrat lui-même ne te touche pas... Tu restes harmonieusement enfant...

Marie-Thérèse la laissait dire : elle avait cette profonde générosité de la jeunesse qui, si souvent et d'une manière si étrange, s'allie à sa dureté. Elle comprenait l'angoisse de sa mère vieillissante. Elle l'avait comprise, pressentie, avant même que Gladys en eût eu conscience. Elle avait pitié d'elle. Et, surtout, elle se sentait si jeune, elle voyait devant elle un si long chemin qu'elle n'éprouvait pas trop de hâte encore à vivre...

Elle rendait à sa mère ses baisers, lui disait :

– Comme vous êtes belle... Vous avez une bien jolie robe... maman chérie... Vous êtes belle comme une fée...

Et Gladys partait pour le bal, brillante et heureuse, comme autrefois. Elle en avait connu d'autres et de plus beaux à Londres et à Paris, mais elle redoutait par-dessus tout ce monde fixe, inaltérable d'Angleterre ou de France, où chaque nuit on voit les mêmes visages, on ressasse les mêmes paroles, et cela pendant quinze ans, vingt ans...

Ici, du moins, chaque saison renouvelait le flot.

Ce soir-là, elle était invitée chez les Middleton, à Cannes. Elle entra ; elle sourit aux femmes qui la regardaient avec envie. Elle inclinait doucement sa divine petite tête cendrée. Elle respirait la paix de la passion heureuse, ce moment où le poison, quel qu'il soit, flatte le corps. Elle abaissa les yeux avec pitié sur les vieilles femmes, cercle de Parques, vêtues de velours, le cou serré dans des carcans de diamants, qui la contemplaient en pinçant les lèvres. Elle aperçut Sir Mark Forbes. Sa femme était assise non loin de lui.

Lady Forbes était la fille de la duchesse de Hereford ; sa grande richesse et son nom servaient la carrière politique de Sir Mark. Elle connaissait la liaison de son mari, en souffrait et se défendait avec toutes les armes de l'épouse trahie, dont la plus

redoutable était la menace constante d'un divorce qui eût ruiné Sir Mark. La vie de Sir Mark, entre sa femme et Gladys, n'était pas heureuse. Depuis plusieurs mois Gladys sentait en lui une imperceptible résistance à ses désirs, une froideur qui l'irritait et l'inquiétait.

– Il boude, songea-t-elle, voyant qu'il ne se hâtait pas de venir la saluer : à ton aise, mon bel ami...

Des hommes l'entouraient, demandant une danse. Parmi eux était Olivier Beauchamp ; elle le voyait souvent. Teresa était morte quelque temps auparavant, et Claude habitait la Suisse. Gladys invita Olivier à dîner, ajoutant avec une gracieuse indifférence :

– Marie-Thérèse vous aime tant. Il faut venir plus souvent.

– Attendez-vous à revoir un revenant, dit-il.

– Qui cela ?

– Mon père.

– Est-ce possible ? Il va quitter Vevey enfin ?

– Oh ! non. Il y passera le reste de ses jours, je pense. Il prétend ne pas pouvoir vivre ailleurs. Mais il doit venir à Paris pour affaires et il s'arrêtera vingt-quatre heures ici.

– Quelle bonne nouvelle...

Il la pria :

– Accordez-moi une danse ?

Elle valsa avec lui, puis, comme le salon était étouffant, elle alla s'asseoir sur la terrasse. Elle s'accouda sur la pierre du balcon, tiède encore du soleil du jour. Il était tard quand elle vit enfin Sir Mark venir vers elle.

Elle demanda :

– Votre femme est partie ?

– Je viens de l'accompagner, et je suis revenu vous chercher. Est-ce que vous voulez rester encore ?

Elle ferma à demi ses beaux yeux avec une grâce ravissante et lasse :

– Oh ! Dieu non... Je suis fatiguée...

– Partons, alors.

Ils partirent. La nuit finissait. Sir Mark dit :

– Gladys, il faut que je vous parle...

– Maintenant ?... Je rentre, mon ami. Il est cinq heures.

– Il le faut, murmura-t-il.

Il monta avec elle en voiture. Ils roulèrent lentement vers Antibes, par la route de la mer.

– Gladys, dit-il, écoutez-moi. Si vous avez pour moi, non pas l'amour que vous n'avez jamais eu, mais un peu d'amitié, vous aurez pitié de moi. Je suis excessivement malheureux.

Elle haussa doucement les épaules :

– Oh, Mark...

– Ma femme...

– Mais oui, Mark... Je sais...

Elle savait qu'il était tourmenté par les scrupules et la crainte. Il était d'origine israélite et plébéienne. Il s'appuyait sur la famille de sa femme en toute occasion, mais sa femme insistait pour qu'il quittât Gladys, pour qu'il cessât de la suivre à travers l'Europe, comme il l'avait fait jusqu'à ce jour.

Il murmura avec effort :

– Je ne survivrai pas au divorce, au scandale qu'est le divorce en Angleterre... Que faire, Gladys ? Je remets ma vie entre vos mains. Je ne suis plus jeune...

– Quelle sottise, dit-elle doucement.

Elle lui prit la main, approcha son corps du sien, mais Sir Mark n'eut pas un mouvement de recul ou de trouble. Il semblait las et malade. Déçue, elle le laissa et s'éloigna de lui. L'orgueil blessé fit monter des larmes à ses yeux. Avec une sorte de pudeur, elle détourna le visage. Il en fut frappé et songea que les femmes cachaient rarement leur tristesse. Il répéta :

– Que faire, Gladys ?

– Cette situation existe depuis que nous nous connaissons.

– Mais elle devient intolérable. Je vous aime...

Elle l'interrompit, levant brusquement sa main, que Sir Mark vit trembler :

– Ne dites pas cela.

– Oh, Gladys ! je vous ai tant aimée.

– Oui. Cela, c'est la vérité. Vous ne mentez pas. Vous m'avez aimée, mais depuis un an, je vous vois à peine. Vous êtes froid, fuyant, insaisissable. Non, vous ne m'aimez plus.

– Gladys, la vie, tôt ou tard, éteint en nous les passions les plus ardentes. Je suis fatigué, voilà la vérité ; je ne peux plus me débattre contre une femme jalouse, ses reproches, ses soupçons. Mes enfants ont pris violemment parti pour leur mère contre moi. Vous ne savez pas vous, que votre petite fille adore, quels cruels et implacables juges peuvent être des enfants que l'on chérit...

Elle ne l'écoutait pas et baissait la tête. Il murmura :

– Vous ne m'entendez pas ?...

– Mais si...

– Gladys, dit-il avec une brusque sincérité, je pensais mourir avant de vous quitter, mais Dieu ne m'a pas fait cette grâce...

– Votre femme triomphe, murmura Gladys.

– Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Ma femme n'est qu'un symbole, le symbole d'une certaine paix que j'ai bien méritée...

– Comme vous pensez à votre bonheur...

– Gladys, pendant tant d'années, je n'ai pensé qu'à vous. Que m'avez-vous donné en échange ? Vous vous laissiez aimer.

Elle se tourna vers lui, lui montrant les larmes qui couvraient ses joues, mais il la regardait tristement :

– Oh, Gladys ! que vous êtes femme... Parce que j'ai enfin la force de rompre, je commence à vous être cher... Vous regretterez bientôt de m'avoir perdu.

– J'ai eu pour vous beaucoup de tendresse...

– Moi, je vous adorais. Mais vous aviez tellement l'habitude d'être adorée... Cette indolence souveraine, votre arrogance si douce... Comme je vous ai aimée...

– Oh ! ne me parlez pas ainsi, dit-elle avec une brusque colère ; il me semble que je suis morte et qu'on se lamente sur ma tombe... Mais pourquoi êtes-vous venu à Nice ?... Il ne fallait pas venir... Vous êtes traditionnaliste en amour comme en politique, mon cher... Vous traitez l'amour comme un ballet, avec ses pas classiques et prévus, pas de la séduction, valse de la passion, pas-de-châle de la rupture... Nous dansons le pas-de-châle... Il fallait vous taire, ne plus écrire et tout se fut dénoué... Je m'en serais à peine aperçue...

– Me regretterez-vous, Gladys ?

– Pourquoi partez-vous ? dit-elle sans répondre. Pourquoi me quittez-vous ? Il y a autre chose que ce que vous voulez me dire. Aimez-vous une autre femme ? Dites-le. Vous savez que j'ai pour originalité de n'être pas jalouse. Dites-le, et vous me délivrerez d'une pensée affreuse.

– Laquelle ?

– Est-ce que j'ai vieilli, Mark ? demanda-t-elle brusquement, et aussitôt elle réprima un mouvement de trouble et d'effroi.

(Pourquoi ai-je dit cela ? songea-t-elle ; ce n'est pas vrai... Je suis jeune, jeune !...)

Il secoua la tête :

– Je ne sais pas. Est-ce que vous croyez qu'on regarde le visage de la femme qu'on aime ? On voit plus loin, plus profondément que ses traits. On pense : « Va-t-elle me faire encore plus mal aujourd'hui ? Va-t-elle enfin se lasser de me faire du mal ? Est-ce qu'elle va m'aimer ? » Vous voyez, même au cœur de l'amour, on continue à ne penser qu'à soi...

Ils étaient arrivés. Le soleil levé éclairait la maison. Il fit quelques pas avec elle le long de l'allée. Elle souffrait d'une douleur jamais éprouvée. Mais elle ne s'y trompait pas. Elle savait bien que ce n'était pas de l'amour... Elle n'avait jamais ressenti autre chose que la soif dévorante d'être aimée, la paix délicieuse de l'orgueil satisfait. Elle le regarda en songeant :

– Si je l'embrasse, s'il me prend dans ses bras, contre son cœur... Mais non, c'est indigne de moi... Qu'il parte... Je suis belle, je suis jeune, un autre viendra...

Elle lui tendit la main :

– Adieu, Mark.

Il tremblait. Un instant, elle put mesurer son pouvoir sur lui et sa défaite car, d'abord, il hésita à prendre sa main et, lorsqu'il l'eut prise, il la garda longtemps dans la sienne, sans oser la porter à ses lèvres. Mais quand il eut enfin baisé ses doigts et relevé son visage incliné, il était calme. Il dit doucement :

– Adieu.

Et il partit.

6

Vous ne vieillirez jamais, parce que vous avez commencé à soigner votre beauté quand elle était intacte encore, disait Carmen Gonzalès, en pétrissant les longs flancs purs de Gladys.

Mais cela ne suffisait pas à Gladys : elle ne voulait pas de la beauté fragile, pathétique, menacée de la maturité ; il lui fallait l'éclat, le triomphe insolent de la véritable jeunesse. Lorsque le plus humble passant sur son chemin se retournait, lorsque, dans le soir de Nice, dans le bruit de cette pluie d'argent qui passe là-bas en rafale, en mars, elle entendait, sous les arcades, la voix d'un petit marchand de fleurs : « Eh ! la belle, oh ! que tu es belle... » ; elle ressentait un apaisement, un bien-être presque physique, semblable à celui qui suit l'amour.

Maintenant, elle supportait avec peine la présence de Lily Ferrer ; elle regardait avec horreur les rides sur le visage de son amie. Elle songeait :

– Elle n'a que cinquante ans, après tout, dix ans de plus que moi... Dix ans, c'est si court...

Elle chassait cette pensée avec épouvante :

– Je veux rester jeune. Je ne veux pas être pareille aux autres. Je ne veux pas qu'on dise de moi : « La toujours belle Gladys Eysenach. »

Et pourquoi le dirait-on ? Qui saurait jamais son âge véritable ? Elle était jeune. Elle paraissait à peine trente ans... Elle les paraîtrait encore de longues années... Trente ans... c'était déjà trop pour elle. Elle se rappelait Londres, Beauchamp, ses vingt ans... C'était cela qu'elle eût voulu ressentir encore... Elle

tentait d'étouffer la voix railleuse et menaçante qu'elle entendait dans son cœur :

– Fini. Cela, c'est fini... Tu peux être belle encore de longues années, plaire, mais pas comme autrefois... On n'éprouve qu'une fois cette félicité aiguë, cette joie triomphante... Il faut te résigner...

– Mais pourquoi ? songeait-elle : qu'y a-t-il de changé ? Mark m'a quittée... Eh bien, d'autres viendront.

Mais Mark l'avait quittée... Pour la première fois de sa vie, un homme l'avait quittée... Le souffle glacé de la défaite passait dans son âme...

Mais non, non... Un autre viendrait... Elle songeait à Claude... Comme il l'avait aimée... Il l'aimait sans doute encore ?... Dès qu'il la verrait, dès qu'il reconnaîtrait son visage, il serait à elle... L'amour, le désir d'un homme, ces mains tremblantes, ce zèle à la servir, ces regards amoureux, jaloux, de cela elle ne se lasserait jamais...

En mai, Claude Beauchamp arriva à Nice, Gladys l'attendait avec une impatience douloureuse qu'elle ne s'avouait pas, qu'elle supportait avec honte :

– Cela m'amuse simplement, songeait-elle, cela m'amuse de savoir s'il est encore amoureux de moi, s'il peut redevenir amoureux de moi... Pauvre Claude...

Et, fiévreusement, elle cherchait à parer son corps et son visage. Beauchamp devait dîner à Sans-Souci, seul avec elle. À sept heures, Gladys était déjà assise devant son miroir, fardant ses traits. C'était un beau crépuscule de printemps ; le ciel semblait de cristal vert. Elle se rappelait Londres, les roses qui fleurissaient à Covent Garden, les retours à l'aube après le bal... Qu'elle était innocente encore... Elle revit dans son souvenir une petite fille aux cheveux d'or, en robe blanche, une touffe de roses au corsage, qui disait à Teresa :

– Vous ne comprenez pas, Tess. Vous êtes différente. Vous traversez la vie calmement, froidement. Moi, je voudrais brûler la mienne et disparaître...

« Je suis plus belle, maintenant, songea-t-elle encore. Je ne veux pas qu'il cherche en moi l'image de l'enfant que j'ai été, mais qu'il aime la femme que je suis à présent... Je suis jalouse de ma jeunesse », murmura-t-elle.

Elle tressaillit, voyant devant elle sa femme de chambre qui demandait :

– Quelle robe madame va-t-elle mettre ?

Elle la regarda sans répondre, puis soupira, dit :

– Ma robe rose, et mes perles...

Elle fit apporter ses bijoux : elle voulait paraître différente de la jeune fille que Claude avait désirée, et le plus femme possible, dans sa beauté épanouie, son éclat... Elle entra derrière la femme de chambre dans le cabinet aux robes, celui que Marie-Thérèse appelait : « La chambre de Mme Barbe-Bleue ». Elle prit l'ampoule électrique qui pendait le long d'un fil, et elle la promena devant l'armoire. Un faible relent de naphtaline s'échappait des fourrures. Elle ressentit une horrible tristesse. Elle dit brusquement :

– Non... n'importe laquelle, mais blanche...

Enfin, Beauchamp arriva. Il avait peu changé. Seuls, ses cheveux étaient blancs. Ils dînèrent tous deux devant la terrasse. Ce Sans-Souci, artificiel comme un décor de théâtre, devenait à la nuit d'une grâce plus simple et presque campagnarde. Les ifs de la grande allée, taillés en forme d'instruments de musique, étaient depuis longtemps effacés dans l'ombre. On entendait crier les grenouilles et une faible odeur de foin traversait l'air et se mêlait au parfum des roses.

Elle demanda :

– Est-ce vrai que vous retournez vivre à Vevey ?

– Oui, et j'espère ne plus le quitter...

– Ne plus le quitter ? répéta-t-elle.

– Cela vous étonne, Gladys ?

– Oui. Maintenant que la pauvre Tess est morte et qu'Olivier habite Paris...

– Je me suis attaché à ce pays.

Elle sourit :

– Vous êtes un homme étrange, Claude. Vous êtes mon cousin et mon plus proche parent, et je ne vous connais pas plus qu'un passant dans la rue. Comment, vous voulez passer le reste de votre vie dans ce petit village perdu, et seul, tout seul ?

Elle répéta avec une sourde terreur :

– Seul... Quelle horreur.

– Vous craignez la solitude, Gladys ?... Vous n'avez pas changé, dit-il, en la regardant curieusement.

– Pourquoi changer ? Les femmes ne changent pas.

Il ne dit rien. Elle était assise devant lui ; elle baissait la tête ; ses mains jouaient d'un mouvement lent et plein de grâce avec le collier de perles qui entourait son cou blanc et fragile. Elle était belle encore, faible, inquiète, touchante, mais le fantôme, la pâle ombre de celle qu'il avait aimée... Il l'avait revue plusieurs fois pendant ces dernières années. Elle, jamais, n'avait songé à lui. À chaque rencontre, il la trouvait occupée de robes et d'amours nouvelles, n'ayant jamais un regard pour lui. Certes, aujourd'hui elle était différente, anxieuse de lui plaire, mais lui... Un amour longtemps secret, longtemps enfermé dans le cœur devient amer en vieillissant, se corrompt et se transforme en un âcre ressentiment. Il songea :

« Je suis libre. Je suis délivré. Je ne l'aime plus. »

– Je voudrais voir Marie-Thérèse, dit-il.

– Elle viendra nous dire bonsoir.

– Quel âge a-t-elle à présent ?

– Oh ! ne me demandez pas son âge, Claude. J'essaie de l'oublier, c'est tout ce que je puis dire, murmura-t-elle.

Ses mains tremblaient. Elle s'en aperçut et les serra longuement, cruellement l'une contre l'autre.

– Vous êtes bonnes amies ?

– Oui, certes, dit Gladys.

Elle sourit avec effort :

– Elle est délicieuse avec moi, pauvre chérie... Elle a toute la gravité, toute la sagesse de la raison et de l'expérience en face de la folle jeunesse !... Vous n'imaginez pas comment elle me traite... Avant chaque bal, il faut que je me montre à elle, et si vous saviez avec quelle sévérité elle me reprend sur le choix de ma robe ou de mes bijoux...

– Elle est une mère pour vous, dit froidement Beauchamp.

Gladys haussa lentement ses belles épaules :

– Vous vous moquez de moi. Mais c'est vrai qu'il y a quelque chose de maternel dans l'adoration qu'elle a pour moi. Car elle m'aime à la folie... Elle a des mots délicieux : un jour, je ne me souviens plus pourquoi, elle m'a dit une phrase qui m'a mis les larmes aux yeux : « Ma pauvre petite maman, vous ne connaissez pas la vie... »

– Oui, dit Beauchamp, c'est drôle...

De nouveau, ils se turent. Enfin, elle soupira :

– Je suis heureuse de vous voir. Et vous ? Autrefois, vous sembliez me fuir. Pourquoi ?

– Vous êtes terriblement femme, Gladys.

– Pourquoi ?

– Vous ne vous contentez jamais de deviner. Vous voulez savoir.

– Pendant vingt ans, dit-elle en souriant, je n'ai rien demandé.

– Vous serez déçue, Gladys, dit-il à voix basse : vous voulez que je vous dise que j'ai été fou de vous. Cela c'est vrai. Mais vous voulez savoir si je suis toujours amoureux de vous ?... Non. Cela, c'est fini... Que voulez-vous ? Rien n'est éternel...

– Est-ce bien vrai, Claude ? dit-elle en souriant, tandis qu'une douleur aiguë lui traversait le cœur.

– Vous êtes encore belle, Gladys, mais je vous regarde et je ne vous reconnais plus... Pour d'autres, sans doute, vous êtes encore belle et désirable. Pour moi, vous n'êtes que le fantôme de ce que vous avez été. Je suis délivré enfin, heureux, libre enfin. Je ne vous aime plus. J'ai aimé une jeune fille en robe de bal, debout sur un balcon de Londres, une nuit de juin... Elle s'est bien moquée de moi cette nuit-là...

– Un peu seulement, mais vous vous vengez, Claude...

– Même pas...

– Vous êtes cruel...

– Un peu seulement...

Ils se regardèrent silencieusement. Elle posa sa joue sur sa main :

– Vous m'en voulez, Claude. Est-ce que cela vous ferait plaisir de savoir que vous avez joué dans ma vie un rôle plus grand, plus important que vous ne le croyez ? Je n'ai jamais été amoureuse de vous et, pourtant, je ne vous oublierai jamais... J'étais une enfant innocente. C'est vous qui m'avez, pour la première fois, montré mon pouvoir. Vous m'en voulez, mais, sans le savoir, vous avez empoisonné ma vie. Je n'ai jamais retrouvé cette sensation d'enivrant orgueil, jamais, jamais... Je n'ai jamais retrouvé exactement cette qualité de jouissance... Je devrais mortellement vous en vouloir...

Il fit un mouvement :

– Vous riez ?

– Allons, allons, dit-elle doucement, tremblant d'une émotion sournoise et cruelle : tout cela est le passé... Écoutez, en ce temps lointain, vous avez désiré un baiser, n'est-ce pas ? et vous avez été trop lâche pour le prendre ? Prenez-le donc maintenant, et que tout soit oublié et pardonné.

– Non, dit-il en secouant la tête : si doux que soit votre baiser, il n'aura jamais la saveur de celui que j'ai désiré si longtemps.

Ils se mesurèrent du regard, comme deux ennemis, puis Gladys, lentement, détourna le visage. Elle eut un petit rire étouffé, douloureux, insensé.

– Vous vouliez voir Marie-Thérèse ?

– Oui, je vous en prie.

Elle sonna, fit appeler sa fille, et, jusqu'à ce que Marie-Thérèse fut dans la chambre, elle ne dit rien, demeura immobile. Ses traits étaient calmes, mais, par moments, une sorte de crispation légère passait sur ses lèvres.

Marie-Thérèse et Beauchamp parlaient et elle répondait, lorsqu'on s'adressait à elle, mais elle entendait sa propre voix, douce et basse, sonner à ses oreilles comme une voix étrangère.

– Je souffre, songeait-elle, mais je ne veux pas, je ne sais pas souffrir...

7

Beauchamp partit. Gladys écouta le bruit des roues qui s'éloignaient, puis elle sortit sur la petite pergola jaune, où on venait d'éteindre les lampes. La nuit était chaude et sentait le réséda et la mer. Gladys s'assit et posa doucement son front sur la pierre tiède.

Marie-Thérèse l'avait suivie. Elles se taisaient. Enfin, Marie-Thérèse demanda :

– Je peux allumer ?

Gladys rejeta sa tête en arrière :

– Non, non... Va te coucher, chérie... Va. Je suis fatiguée.

– Oh ! maman, laissez-moi rester. Je vous vois à peine.

– Je sais, dit Gladys : tu as une bien mauvaise mère, ma pauvre chérie, frivole et négligente. Mais attends encore un tout petit peu. Je serai vieille et un épouvantail pour tout le monde. Toi, tu seras belle, murmura-t-elle d'une voix altérée. Ce sera ton tour de danser, de t'amuser, et moi, je t'attendrai au coin du feu, et je n'aurai pas d'autre plaisir que celui de t'attendre, de t'admirer, de dire : « T'es-tu bien amusée, ma fille ? » Ou bien, comme je serai devenue une vieille femme maussade, je dirai : « Comment peut-on aimer le bal ? Comment peut-on aimer l'amour ? Comment peut-on aimer la vie ?... »

Un petit rire discordant et las passa dans sa voix si douce :

– Oh ! Marie-Thérèse, promets-moi que le jour où tu me verras vieille, vraiment vieille, tu me tueras pendant mon sommeil.

Elle prit la main de Marie-Thérèse et inclina son front sur cette main, se berçant doucement :

– C'est cela qu'il me faudrait, songea-t-elle, quelqu'un qui me berce, quelqu'un qui me rassure... Si je pouvais, comme Lily, me contenter d'aimer... Je sais bien que j'ai l'âge de l'amour encore, mais ce n'est pas aimer que je veux, c'est être aimée, c'est me sentir petite, faible, serrée dans des bras forts...

Elle demanda machinalement :

– Tu m'aimes, Marie-Thérèse ?

– Oui, maman. Vous ne devriez pas avoir peur de vieillir. Vous êtes trop jeune pour moi. Il me semble que si vous aviez des cheveux blancs, des rides, je pourrais vous parler mieux que je ne le fais...

– Surtout, ne parle pas, dit Gladys en fermant les yeux : je ne veux rien entendre. Je veux oublier la vie, dormir. Oh ! je voudrais être une petite fille comme toi, sans soucis, sans chagrins.

Marie-Thérèse sourit et posa doucement sa main sur les cheveux de Gladys :

– C'est vous qui êtes une petite fille, maman, dit-elle, et moi une femme. Je vous l'ai souvent dit, mais vous ne me croyez pas. Je vous connais mieux que vous ne me connaissez... Vous êtes sûre d'être ma mère ? Quand j'étais petite, je ne le croyais pas. Peut-être cela vaut-il mieux ? Nous pourrions presque être sœurs, amies... parler d'amour.

– D'amour ? répéta lentement Gladys.

– Oui. Comme vous avez dû être aimée, maman...

Gladys se leva brusquement :

– Il fait froid. Rentrons.

– Froid ? Il n’y a pas un souffle d’air...

– J’ai froid, dit Gladys, et elle serra contre elle ses bras nus en frissonnant : et toi aussi, ne reste pas là, va te coucher. Tu es en robe de mousseline. Tu seras malade.

– Mais non.

– Va dormir. Il est tard.

– Je n’ai pas sommeil, dit Marie-Thérèse.

Elles entrèrent toutes deux dans la chambre de Gladys. Gladys alluma les lampes de chaque côté de la glace en forme de cœur. La lumière était rose et voilée. Avidement, elle contempla son visage. Derrière elle, sa fille regardait l’image reflétée dans le miroir, et elle seule voyait, sans doute, sur les traits si doux qui avaient encore la grâce de la jeunesse, paraître les premières marques de la lassitude et de l’amère maturité. Gladys songea avec irritation :

« Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? Pourquoi me poursuit-elle ainsi ? »

– Maman, dit tout à coup Marie-Thérèse : je voudrais vous parler.

– Ah ? Eh bien, parle, ma chérie...

– Je suis fiancée, maman, dit Marie-Thérèse en regardant sa mère.

– Ah ! oui ? fit doucement Gladys.

Elle se démaquillait. Ses longs doigts qui lissaient avec grâce et lenteur le front et les tempes, tressaillirent légèrement et s’immobilisèrent au coin des yeux agrandis. Elle se pencha en

avant, regarda désespérément le miroir, comme s'il reflétait, tout à coup, une image étrangère.

– La belle Gladys Eysenach, songea-t-elle, la belle Gladys Eysenach va marier sa fille…

Une sauvage douleur, presque physique, traversa sa poitrine. Elle continuait à regarder le miroir, sans un mot, ses lèvres serrées et crispées. Elle était belle encore… Cela n'empêchait pas d'être belle et désirable… Elle secoua brusquement la tête. Non, non, c'était bon pour les autres… Cette beauté pathétique, fragile, menacée par l'âge, c'était bon pour Nathalie Esslenko, pour Mimi, pour Laure, pas pour elle… À elle, c'était la jeunesse qu'il fallait, le triomphe absolu, sans une ombre… « Je ne peux pas me résigner, songea-t-elle. Ce n'est pas ma faute. Je ne sais pas me résigner… » « Eh bien, tu apprendras », semblait dire dans son cœur une voix ironique, « tu apprendras à t'effacer, à passer après ton enfant, qui, elle, brillera au premier rang dans toutes les fêtes, qui éclipsera sa mère. Sur elle, sur son jeune visage se posera le regard amoureux des hommes… Un homme, demain, dira en parlant de Gladys Eysenach : – Ma belle-mère… – Un jour, bientôt, tu diras : – Mes petits-enfants. » Oh ! non, non, ce n'est pas possible. Dieu ne serait pas si cruel !

– Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Marie-Thérèse, dit-elle, d'une voix basse et tremblante : c'est impossible, n'est-ce pas ?

– Pourquoi, maman ? C'est naturel, au contraire. Avez-vous oublié mon âge ? J'ai dix-huit ans. Je suis une femme.

Gladys tressaillit ; un éclair de rage et presque de folie passa sur ses traits :

– Tais-toi ! cria-t-elle. Ce n'est pas vrai ! Ne dis pas cela ! Tu es une enfant encore !

– Mais non, maman, je ne suis pas une enfant. Croyez-vous, parce que vous disiez à vos amies que j'ai quinze ans, que

vous alliez empêcher le temps de couler ? Je n'ai pas quinze ans. Et vous n'avez pas trente ans. Je ne suis pas une enfant. Vous le disiez, et moi, je le laissais dire, d'abord parce que cela m'était égal, et surtout, dit-elle en baissant la voix, parce que j'avais honte pour vous, maman, j'avais honte et pitié de vous...

Elle se tenait debout contre les genoux de sa mère ; elle les sentait frémir sous la robe. Elle posa sa main sur la douce épaule inclinée :

– Pauvre maman, vous vous imaginiez donc qu'il suffisait de me faire porter mes cheveux dénoués et que personne, jamais, ne s'apercevrait que je suis une femme ?

– Qui est-ce ? murmura Gladys.

– Olivier Beauchamp, maman. Vous ne vous en étiez pas doutée ?

– Non, non, dit Gladys : c'est impossible. Tu es une enfant encore... Tu ne peux pas te marier encore. Voyons, tu te moques de moi ? Regarde-toi. Regarde tes bras minces, tes longs cheveux, ta petite figure. Tu es trop jeune, ce n'est pas possible. Tu connais Olivier depuis ton enfance, tu t'imagines l'aimer, tu ne l'aimes pas. Comment pourrais-tu reconnaître l'amour, toi qui n'as pas connu la vie ?... Attends un peu...

– Je l'aime, maman, dit Marie-Thérèse avec violence : vous devriez comprendre ça, au moins. Vous devriez savoir ce que c'est que l'amour ? Ou bien, le reconnaissez-vous seulement sur la figure des vieilles femmes, vos amies ? Mais c'est moi qui ai l'âge de l'amour, maman, moi, et pas elles !...

– Tais-toi, cria Gladys avec un accent de terreur et de souffrance : je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas ! J'ai dit : plus tard – ce sera plus tard. Tu m'obéiras. Plus tard... Pas maintenant, pas maintenant, répéta-t-elle en pâlissant, et elle porta à ses lèvres les mains de Marie-Thérèse : n'est-ce pas ? Tu attendras d'être plus sage, plus expérimentée... Tu ne sais rien, tu

n'as rien vu encore... Attends. Dans deux, trois ans, si tu aimes encore Olivier, eh bien, tu l'épouseras... Mais pas maintenant, mon Dieu, pas maintenant, murmura-t-elle, et elle pressait sa fille contre elle, la regardait avec prière, tellement habituée à être préférée qu'elle n'imaginait même pas un refus : Tu m'aimes, n'est-ce pas, chérie, tu ne voudrais pas me faire mal ? Et cela me fait mal de t'entendre parler d'amour, de voir en toi, déjà, une femme... C'est si naturel, si tu savais... Oh ! pourquoi es-tu une femme ? Si j'avais un fils, il m'aurait mieux aimée... Tu ne penses qu'à toi.

– Mais, vous aussi, vous ne pensez qu'à vous ! Réfléchissez. Quelle vie est-ce que je mène ? Est-ce que vous croyez que ça suffit à mon âge, les livres, la musique et un beau parc ? Je n'avais rien d'autre. Vous vous amusez, vous dansez, vous rentrez à l'aube, mais tout cela, ce sont des plaisirs pour moi, maman, pour moi bien plus que pour vous !

– Je ne te voyais pas grandir...

– Eh bien, le mal est fait, maintenant. J'ai dix-huit ans.

Gladys tordit lentement ses mains :

– Oui, oui, je sais, mais...

Il lui semblait entendre les ricanements des femmes, ses rivales :

– Gladys Eysenach ? Oui, elle n'est pas mal encore. Mais elle n'est plus jeune, vous savez ? Elle a marié sa fille. Son amant l'a quittée... Que voulez-vous ? Elle est belle encore, mais... Elle est jeune encore, mais...

Bientôt, peut-être :

– Vous la trouvez belle ? Mais elle est vieille, vous savez ? Elle est grand'mère.

« Moi ? songea-t-elle, et elle passa lentement sa main sur son visage : non, non, je rêve… Hier encore, j'étais moi-même une enfant. Je n'ai pas changé… Hier encore, j'étais une jeune fille heureuse, une jeune femme triomphante… Et Marie-Thérèse dit : « Comme on vous a aimée… » Et tous bientôt diront : « Comme elle a dû être belle… » Non, non, c'est trop tôt… Encore deux ans, encore trois ans… Je ne lui demande que cela… Je ne souhaite que cela… Pour elle, c'est si peu de chose, et pour moi… Dans trois ans, je serai vieille. Mon âge sera écrit sur ma figure. Je me résignerai alors comme les autres. Je regretterai ce soir… »

– Maman, murmura Marie-Thérèse, répondez-moi. Pensez à moi. Vous êtes loin de moi en ce moment ?

– Que veux-tu que je te réponde ? Je t'ai dit ce que je voulais. Attends. Qu'est-ce que cela te fait à toi, d'attendre ? Tu es si jeune… Les années te sont douces et légères, à toi… Dans trois ans, tu seras majeure. Tu feras ce qu'il te plaira.

– Je n'obéirai pas, dit Marie-Thérèse, en levant son visage pâle et crispé.

– Tu dois m'obéir. Tu le sais. Tu es une enfant. Tu n'es pas majeure. Tu dois m'obéir.

– Mais pourquoi ? Pourquoi attendre ?

– Parce que tu es trop jeune, répéta Gladys doucement et machinalement, et que ces unions hâtives sont malheureuses. Je ne veux pas que tu sois malheureuse. Oui, je sais : tu t'imagines qu'en ce moment, je fais ton malheur. Mais ce n'est pas vrai. Je ne te demande que quelques mois de fiançailles secrètes, délicieuses, qui embelliront ta vie, qui te donneront de beaux souvenirs… Tu es une enfant, Marie-Thérèse, tu ne sais pas… Il n'y a qu'une chose qui vaille la peine d'être vécue, c'est le commencement de l'amour, l'amour timide encore, le désir, l'impatience, l'attente… Je te donne tout cela et tu m'en veux…

Je ne veux pas faire ton malheur, répéta-t-elle en regardant sa fille avec désespoir : oh, Dieu m'en garde !... Si ce petit et toi, vous vous aimez, eh bien, mariez-vous, soyez heureux... Je me réjouirai de votre bonheur. Je t'aime, Marie-Thérèse. Mais attends un peu... Trois ans passeront, et tu sais bien que je devrai consentir. Mais, en attendant, aie pitié de moi... Ne me parle de rien. Je ne veux pas penser. Je ne veux pas, je ne veux pas..., murmura-t-elle, en cachant son visage dans ses mains : ça me fait mal. Je veux un peu de repos, un peu de bonheur... Comprends-moi. Sois mon amie...

– Je ne veux pas être votre amie ! Vous êtes ma mère. Si vous ne voulez me donner ni protection, ni aide, ni tendresse, je n'ai pas besoin de vous, dit Marie-Thérèse à voix basse.

– Oh ! Marie-Thérèse, tu es cruelle !

– Alors, consentez, maman. Voyons, vous savez bien que je serai heureuse ! Vous me volez trois ans de bonheur, voilà tout.

– Non, non, non, dit faiblement Gladys.

Elle pleurait ; de lentes et lourdes larmes coulaient sur ses joues. Elle supplia :

– Laisse-moi ! Aie pitié de moi ! Ne me dis plus rien. Tu sens bien que c'est inutile, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Marie-Thérèse malgré elle.

Gladys lui tenait les mains. Elle les délia avec horreur, repoussa les beaux bras, blancs et doux, qui s'efforçaient de la retenir, et s'enfuit.

8

Dès le lendemain, Olivier demanda à voir Gladys, mais, à Sans-Souci, on répétait un spectacle qui devait être joué chez les Esslenko, il ne put voir Gladys qu'entourée d'amis. Le même soir, il alla chez les Middleton, où Gladys devait dîner.

Quand il entra, le dîner était terminé ; quelques couples valsaient au son d'un petit orchestre. Il vit passer Gladys au bras de Georges Canning, l'amant de Lily Ferrer. Elle souriait et paraissait heureuse. Quand elle l'aperçut, elle eut un mouvement d'effroi et son visage pâlit. Il attendit que la danse fût terminée, s'approcha d'elle et lui demanda un entretien. Elle jouait avec le long gant blanc qu'elle laissait pendre au bout de sa main et dont elle frappait doucement sa jupe :

– Un entretien ? Mon petit Olivier... Ne pouvez-vous pas me voir chez moi, quand il vous plaira ?... Pourquoi ces termes officiels ?

– Parce qu'il s'agit, effectivement, d'une démarche officielle ! dit-il en souriant.

– Le lieu et le moment n'y conviennent guère, il me semble...

– Alors, je vous supplie de m'accorder un rendez-vous...

Elle hésita, puis soupira :

– C'est bien, venez.

Il la suivit dans le petit salon voisin. Ils étaient seuls. Elle regarda ce visage si semblable à celui de Claude qu'elle eût pu

croire les années abolies. Comme Claude, il avait un visage long et fin, des cheveux clairs et une bouche mince, dure et sévère au repos, d'une expression si douce lorsqu'elle s'entr'ouvrait... Elle lui sourit timidement ; il tenait les yeux fixés sur elle, mais il ne paraissait pas la voir.

– Marie-Thérèse vous a parlé hier, dit-il, je le sais, et vous avez répondu que vous consentiez à notre mariage, sous certaines conditions... Un délai... Un délai de trois ans, n'est-il pas vrai ?

Elle murmura :

– C'est cela même...

– Pourquoi, madame ? Vous me connaissez depuis bien longtemps. Ma mère était votre cousine germaine. De moi, vous connaissez tout... Tout ce qu'une mère peut avoir intérêt à savoir. Vous connaissez ma famille, ma fortune, ma santé... Pourquoi m'imposer cette attente, ce stage humiliant ?...

– Je ne vois pas, dit-elle en baissant la tête, ce que cela a d'humiliant... De longues fiançailles sont considérées comme naturelles et très sages dans bien des pays.

– Si ces fiançailles sont officielles...

Elle frémit :

– Non, non, pas maintenant, pas tout de suite... Officielles : c'est risible... Ces félicitations, ces visites, cet appareil odieux, bourgeois, non, non, quelle horreur... Quand cela sera décidé, vous vous marierez aussitôt, et tout sera dit...

– J'aime Marie-Thérèse...

– Marie-Thérèse est une enfant, et vous-même... C'est un caprice d'enfant...

– Nous nous aimons comme un homme et une femme ! dit Olivier à voix basse. Elle est une femme, quoique vous ne vous en soyez jamais aperçue. Je ne parle pas seulement de son âge, mais elle est brave, tendre et dévouée comme une femme... Laissez-nous courir notre chance de bonheur. La vie est si courte...

Elle eut un mouvement de trouble :

– Certes...

– Trois ans... Songez, n'est-il pas terrible de perdre trois ans de bonheur, trois ans de vie ?...

– Sachez mériter le bonheur, dit-elle légèrement : patientez... Croyez-moi, vous ne vous en aimerez que mieux. Je ne vous réponds pas, sans doute, de la manière officielle, convenable, à une demande en mariage... Je n'ai pas pensé qu'il fallût, si tôt, m'attendre à cela... Marie-Thérèse, mon Dieu, mais c'est une toute petite fille encore, à mes yeux... Comment ne comprenez-vous pas cela ?... Jusqu'à présent, elle n'a aimé que moi...

Il secoua brusquement la tête :

– Marie-Thérèse est, Dieu merci, une femme pareille aux autres. Quand elle était une enfant, elle vous aimait, certes... Elle avait, elle a encore pour vous une grande affection... Mais vous savez bien que l'amour filial ne pèse guère quand survient le véritable amour... Vous avez dû en faire l'expérience vous-même... comme tous les hommes et toutes les femmes... Ne vous étonnez donc pas que Marie-Thérèse m'aime, moi, me préfère, moi ; si vous continuez à vous opposer à notre mariage, elle finira par voir en vous une ennemie.

– Oh, non ! murmura Gladys ; ce n'est pas possible...

Deux sentiments déchiraient son cœur : elle ne pouvait pas supporter l'idée d'être détestée par Marie-Thérèse, comme elle avait détesté sa propre mère... Mais ce qui la désespérait sur-

tout, c'était la pensée que, pour la première fois de sa vie, elle se trouvait en face d'un homme qui ne voyait en elle que la mère de sa fiancée, l'obstacle à son bonheur...

– Je ne suis plus une femme ! songea-t-elle : je ne suis plus que la mère de Marie-Thérèse... Moi, moi... Ah ! je le sais bien, c'est le sort commun. Mais mourir aussi est le sort commun, et qui envisage la mort sans terreur ? J'aime Marie-Thérèse, certes, de tout mon cœur, je désire son bonheur, mais moi, moi, qui aura pitié de moi ?... Sans doute, je me crois encore jeune et belle, mais je suis déjà vieille, aux yeux des autres, une vieille femme dont on va rire bientôt, dont on dit : « Elle a été belle, elle a été aimée »... Et ce petit...

Elle eût tant aimé lui plaire. Non pour le prendre à sa fille... La seule pensée que Marie-Thérèse pût connaître son désir la remplissait de honte, mais pour se relever à ses propres yeux, pour étouffer dans son cœur ce cruel sentiment d'humiliation et de déchéance, cette souffrance d'orgueil blessé... Elle eût tant aimé lui inspirer, ne fut-ce qu'un instant, du désir...

– Qu'il me regarde seulement une fois avec désir, non, pas même cela, avec admiration, comme on regarde une femme, qu'il ait un moment de trouble, de... de silence, de rêve, comme tant d'autres avant lui, et je cesse de résister, je lui accorde la petite, je consens à tout, mais que je voie, que je sente seulement que je suis encore une femme... Car, autrement, à quoi bon vivre ?

Olivier songeait :

– Ils sont tous pareils, les vieux... Il leur reste peu de temps à jouir de la vie. Alors, ils se vengent sur nous. Ils ne le savent peut-être pas, mais, au fond d'eux-mêmes, ils pensent : « Il me reste peu de temps à être heureux. Eh bien, tant que cela est en mon pouvoir, je volerai à mes enfants quelques années de bonheur... » Ils s'imaginent qu'ils sont tendres, prudents, sages et pleins d'expérience... En réalité, ils sont jaloux. Ils ne veulent

pas partager la vie avec leurs enfants. Ils maudissent la vie, mais ils entendent la garder pour eux, rien que pour eux... Pauvres innocents, songea-t-il avec pitié, et il allongea doucement ses longs bras, sentit avec délices le jeu des muscles, la chaleur du sang sous la chair. Il se rappela son âge, et tout à coup, se crut invulnérable. Il regarda Gladys en souriant :

– Vous savez, madame, que trois ans passeront vite, et que cela sera aussi dur que maintenant...

Gladys passa lentement sa main sur son front :

– Qu'est-ce que je fais ?... Comment ai-je pu songer à plaire à ce petit que Marie-Thérèse aime ? Quelle honte...

Elle murmura :

– Laissez-moi, Olivier, je vous en supplie... Écoutez, je vous demande quelques mois seulement, quelques semaines... un instant, supplia-t-elle avec égarement. Il faut que vous m'accordiez cela... Je vous promets, je vous jure que je serai sage, dit-elle, comme une enfant désespérée.

Elle se reprit :

– Oui. Une vieille femme sage. Donnez-moi un an. Voyons, un an ? Ce n'est pas beaucoup. Un an de répit ! murmura-t-elle. Patientez un an. Vous aurez toute votre vie pour être heureux, et moi ?...

– Vous ne m'empêcherez pas de revoir Marie-Thérèse ?

– Non, non, quelle idée.

– Vous ne partirez pas au bout du monde avec elle ? Je me méfie, vous savez, dit-il, en s'efforçant de rire.

Elle secoua la tête :

– Non, non.

– Eh bien ! murmura-t-il avec un soupir : c'est entendu !...

Elle se leva, alla sur le seuil du salon et fit signe à Lily Ferrer qui passait.

– Qu'il s'en aille seulement ! songeait-elle, qu'il me laisse...

Lily Ferrer s'approcha, s'éventant avec violence. Elle portait une robe jaune et des aigrettes dans les cheveux, un masque de peinture sur la figure.

Olivier échangea avec les deux femmes quelques paroles et partit. Lily Ferrer dit, en le suivant des yeux :

– Il est amoureux de vous, chérie...

– Non ! dit Gladys, en secouant la tête ; personne n'est plus amoureux de moi, personne...

Elle se tut, maîtrisant avec peine ses larmes. Elle embrassa Lily :

– Je vous aime bien, ma chérie...

Elle sortit, traversa le salon, entra sur la terrasse. Georges Canning la regardait venir. Elle songea avec désespoir :

– Celui-là, peut-être ?...

Elle lui sourit. Il baissa la tête, et elle reconnut le regard rusé, avide de l'homme pris par une femme, mais qui croit que c'est lui qui choisit, lui qui prend.

Ils descendirent dans le jardin...

9

Au commencement de la guerre, Gladys et sa fille se trouvaient à Paris et les Beauchamp en Suisse. Avant son départ pour le front, Olivier put traverser Paris et voir Marie-Thérèse. L'automne vint, et Gladys retourna à Antibes.

Jamais le temps n'avait été aussi beau, les roses aussi fraîches. Sans-Souci était vide, les serviteurs mâles partis, les voitures et les chevaux réquisitionnés. Tous les jours Gladys soupirait :

– Il faut partir... Que faisons-nous ici ?

Mais elle était retenue par Georges Canning. Elle s'était attachée à lui : il était beau et lui plaisait. Elle avait oublié Mark ; elle avait oublié Beauchamp, comme seules les femmes savent le faire, difficilement, mais complètement. Elle avait oublié Olivier lui-même, semblait-il. Au commencement de la guerre, Marie-Thérèse avait reparlé de son mariage, mais Gladys n'avait même pas voulu répondre. Elle s'était hâtée de quitter Paris pour Deauville et, à son retour, Olivier était au front. Elle apercevait à peine Marie-Thérèse. Elle lui parlait avec douceur, comme elle l'avait toujours fait, avec de tendres appellations, mais elle regardait à travers elle sans la voir, ne songeant qu'à Canning, à elle-même, à son propre bonheur. Elle aimait sa fille ; elle l'avait toujours aimée, mais de la manière capricieuse, frivole dont elle aimait toutes choses. Sa tendresse inconstante était coupée de longs moments d'indifférence. Elle lui était reconnaissante de ne plus prononcer le nom d'Olivier, de ne pas détruire ce réseau d'illusions sans lequel elle n'eût pas su vivre.

Cependant, à ses yeux seuls, Marie-Thérèse pouvait passer encore pour une enfant ; Marie-Thérèse avait changé depuis l'automne : elle était devenue plus mûre, plus femme, maigre encore, mais les mouvements plus doux et plus las ; son jeune visage avait perdu son expression de pureté et de hardiesse ; la chair était plus molle et plus blême ; elle avait relevé ses beaux cheveux.

En octobre, Gladys reçut une lettre de Beauchamp qui lui apprenait la mort d'Olivier, tué au front. Ce soir-là, Gladys était seule. Elle resta longtemps assise sur la petite terrasse, la lettre entre ses mains. C'était un soir calme et sans vent. Enfin, elle se souleva avec un soupir et alla frapper à la porte de sa fille. Marie-Thérèse était couchée. Gladys s'approcha du lit, posa doucement sa main sur les cheveux de Marie-Thérèse.

– Chérie, demanda-t-elle, est-ce que tu dors ? Je t'ai vu éteindre la lampe quand je suis entrée.

– Je ne dors pas, dit Marie-Thérèse.

Elle s'était accoudée sur son oreiller et elle regardait sa mère avec inquiétude, écartant ses cheveux défaits qui tombaient sur son front.

– Chérie, ma petite fille, tu vas avoir un chagrin que tu imagineras très fort, inoubliable, mais cela passera, chérie, tu verras, cela passera. Le pauvre petit Olivier est mort.

Marie-Thérèse, sans un mot, sans une larme, saisit la lettre que sa mère lui tendait, la lut, puis ses mains retombèrent sur le drap ; elle tordit ses doigts si cruellement que sous les ongles le sang jaillit. Mais elle ne parlait pas ; elle semblait retenir de toutes ses forces désespérées les paroles qui se pressaient sur ses lèvres. Gladys murmura avec pitié :

– Ma chérie... Je ne peux pas voir cette pauvre petite figure... Mais cela passera... Je te jure que cela passera... Un premier amour, tu sais, cela paraît si puissant, et cela s'oublie si

vite... Oui, tu crois que je ne comprends pas, que je ne sais pas, que j'ai oublié ces sentiments, mais c'est si proche encore de moi, si tu savais... Tu l'as aimé, je le sais... Mais d'autres viendront, Marie-Thérèse... L'amour, ce n'est pas quelques baisers, quelques rendez-vous et de doux projets d'avenir... L'amour, tu sauras plus tard seulement ce que c'est, quand tu seras une femme, trop tard peut-être, dit-elle avec un étrange petit soupir avide et las : vois-tu, je pressentais ce qui est arrivé, murmura-t-elle avec sincérité. Comme je suis heureuse maintenant de ne pas avoir cédé à tes larmes, à tes prières... Un petit amoureux, cela s'oublie. Un mari...

Marie-Thérèse dit à voix basse :

– Je vous en supplie, maman, laissez-moi...

– Je ne peux pas, chérie, cela me fait trop de chagrin... Ne te raidis pas ainsi... Pleure... Écoute-moi... Tu oublieras, Marie-Thérèse... Tu avais confiance en moi autrefois... Je te jure, entends-tu, que tu oublieras et qu'un jour...

Elle voulut attirer contre elle le visage de Marie-Thérèse, blême et muette ; elle lui effleura la joue de ses lèvres :

– Regarde-moi...

Lentement, Marie-Thérèse leva les yeux ; elle dit :

– J'ai été la maîtresse d'Olivier, maman. Je suis enceinte.

– Quoi ? fit Gladys tout bas.

Elle se pencha, regarda sa fille au visage : avec ses nattes à demi défaites, son cou mince, ses traits enfantins, elle paraissait si jeune encore que Gladys songea :

– Elle ment ! Ce n'est pas possible...

Tout à coup elle écarta la chemise de Marie-Thérèse sur sa poitrine ; les seins étaient lourds et de cette blancheur de marbre que donne le début de la grossesse.

Gladys dit doucement :

– Malheureuse enfant, tu as fait ton malheur.

– Non, dit Marie-Thérèse en secouant la tête : c'est vous qui avez fait mon malheur, vous, vous seule. Pourquoi ne m'avez-vous pas permis d'épouser Olivier ? Nous étions jeunes, nous nous aimions, nous aurions pu être heureux... Pourquoi avez-vous fait ça ? Pourquoi ?

– Je ne t'ai rien défendu, cria Gladys avec emportement : tu n'as pas le droit de me dire ça !... Je vous ai demandé d'attendre... Vous étiez si jeunes tous les deux !...

– Nous avons attendu, dit Marie-Thérèse avec désespoir, jusqu'à ce que la mort vienne et me le prenne... Nous avons attendu comme de bons petits enfants bien sages et bien sots, vous laissant, à vous, le bonheur, l'amour, la passion, nous contentant, comme vous le dites, de quelques baisers, de quelques doux projets d'avenir !... Oh ! je ne peux pas me le pardonner... Vous aviez bien raison de dire : La jeunesse est sotte... Oui, sotte, poltronne et faible, faible entre vos mains... Que pouvions-nous faire d'autre que d'attendre ?... Quand la guerre est venue, je vous ai suppliée de me laisser épouser Olivier. Vous n'avez même pas voulu m'entendre... Vous m'avez répondu qu'il était impossible de permettre une union avec un garçon qui pouvait être tué le lendemain... que votre devoir de mère s'y opposait !... Ah ! comme vous étiez heureuse d'avoir enfin le devoir maternel pour vous !... Ma parole, vous étiez sincère... Mais là, nous avons compris que nous étions dupes, qu'il fallait prendre cela, au moins, quelques instants d'amour, un peu de bonheur... C'est moi qui l'ai voulu, moi, dit-elle en laissant enfin les larmes couler sur ses joues : lui, le pauvre petit Olivier avait pitié de moi. Il pressentait qu'il ne reviendrait pas... Et moi aussi, mur-

mura-t-elle : je lui rendais ses baisers et, dans mon cœur, j'entendais : « Il ne reviendra pas... » Comme une voix que je ne parvenais pas à étouffer... Alors, je l'ai supplié de me prendre, pour qu'une nuit je puisse dormir dans ses bras et être sa femme, et je l'ai supplié de me donner un enfant, parce que je pensais : « Dieu voudra bien qu'il revienne s'il y a ça entre nous... » Mais il est mort... il est mort... Tout est fini pour moi maintenant...

– Quand as-tu été sa maîtresse ? demanda Gladys en saisissant les mains brûlantes de Marie-Thérèse : tu ne l'as pas revu depuis mai dernier !

– Oui, vous croyez cela, vous... vous croyiez que j'allais obéir, comme j'avais toujours obéi ?... Avant de partir pour le front il a traversé Paris... Il a pris une chambre au Ritz, au même étage que nous, et j'ai passé une nuit avec lui. Nous avons eu cela au moins, dit-elle plus bas, revoyant en esprit cette nuit si brève, les rideaux bleus et les premiers rayons du jour sur le lit, et cette sensation inoubliable de courir à un abîme, les yeux grands ouverts...

– Mais que vas-tu faire maintenant ? dit Gladys d'une voix tremblante : tu ne vas pas garder cet enfant ?

– Qu'est-ce que vous dites !

– Marie-Thérèse, tu ne sais donc pas ?... Tu ne sais pas que tu peux l'empêcher de naître, si tu le veux ?... Deux mois seulement, c'est possible, c'est aisé encore... Tu comprends que tu ne peux pas le garder, cet enfant ?... Songe au scandale... Si l'on sait... Mais tu le comprends toi-même, n'est-ce pas ?... Mais réponds-moi, parle-moi, dis-moi quelque chose ?... Tu n'es plus une enfant, hélas, tu es une femme, tu savais ce que tu risquais, tu l'as voulu... Eh bien, maintenant, il faut être brave. Il faut te débarrasser de l'enfant, n'est-ce pas ? Il le faut, Marie-Thérèse ! Écoute, je connais une femme... Carmen Gonzalès... Tu la connais. Elle est masseuse, marchande de fards, sage-femme, mais

je sais… Elle a fait cela plus d'une fois… Ce n'est rien, rien du tout, Marie-Thérèse… Tu te rappelles mon amie, Clara Mackay ? Son mari était absent, et elle attendait un enfant, qui ne pouvait pas, qui ne devait pas naître… Elle est allée chez Carmen, dans sa clinique d'accouchement, près d'ici, à Beix. Le lendemain soir, elle était de retour, et personne, jamais, n'a rien su… Jamais. Son mari l'aurait tuée. Pour toi, quelques instants de souffrance et ce sera terminé, ce cauchemar sera fini… Réponds-moi, dit-elle en saisissant nerveusement la mince épaule nue : c'est pour l'enfant que tu dois faire cela, pour l'enfant autant que pour toi ! Tu ne dois pas le garder, lui donner la vie !… Tu n'as pas le droit d'infliger la vie à un enfant qui sera misérable, abandonné, malheureux, seul !…

– Vous vous imaginez, dit doucement Marie-Thérèse, que j'abandonnerai mon enfant ? Car je ne parle même pas de ce crime que vous me proposez : ça, ou l'étouffer sous un oreiller, comme font les bonnes enceintes, ça se vaut. Vous croyez que j'aurai honte de lui, que je me cacherai ? Comme vous me connaissez mal…

– Tu es folle, cria Gladys : toi, une femme ? Allons donc, tu es une enfant ignorante… Comment, toi, une fille riche, de famille honorable, tu veux garder cet enfant auprès de toi ? Et tu t'imagines que moi, je le permettrai ? Car, enfin, j'ai aussi un mot à dire, j'imagine ?…

– Vous n'avez rien à dire. Il ne fallait pas vous opposer à mon mariage !

– Il ne fallait pas être la maîtresse de ce petit !

– J'en supporterai les conséquences, maman…

– Tu oublies que tu n'as que dix-neuf ans, ma fille. Pendant deux ans encore, je suis maîtresse absolue de toi et de ton avenir.

– Eh bien, que ferez-vous ? Vous ne pouvez pas le tuer.

Gladys pressa ses mains tremblantes sur son visage :

– Un jour, tu aimeras un autre homme... Tu ne passeras pas ta vie à pleurer un amant d'une nuit ? Alors, que feras-tu ? Qui t'épousera avec un bâtard ? Marie-Thérèse, en ce moment, ce n'est pas l'amour maternel, qui ne peut pas exister encore, qui parle en toi. C'est le désir de te venger de moi... Tu sais que l'idée de te voir mère et, ainsi, odieusement, honteusement femme, m'est insupportable, et c'est pour me punir d'avoir retardé ton mariage que tu t'obstines à faire ton malheur. Car tu fais ton malheur ! Tu le verras plus tard.

– Peut-être, dit Marie-Thérèse en baissant la tête, mais je ne pense pas à moi-même... Cela vous paraît drôle, hein, que l'on puisse ne pas penser à soi ? Je veux que mon enfant vive et soit heureux, et pour moi, je ne crains rien, j'accepte tout...

– Tu le crois. Tu verras plus tard...

– Vous croyez que je deviendrai pareille à vous ? Oh, jamais, jamais... Vous me parlez avec douceur, mais vous ne pensez qu'à vous seule... Que de vous, Gladys Eysenach, on dise que vous êtes d'âge à avoir des petits-enfants, que vous êtes grand'mère... Voilà ce que vous ne pouvez pas supporter !... Vous ne pouvez même pas entendre sans frémir ce mot, dit-elle en regardant Gladys. Vous vous approcherez de la glace, vous regarderez votre beau visage, vos cheveux blonds, et vous vous rappellerez que vous êtes grand'mère, et la vie n'aura plus de goût pour vous. Je vous connais, je vous connais si bien... Si j'avais épousé Olivier, si j'avais eu un enfant de mon mari, cela aurait été pour vous la même insupportable souffrance... Seulement, là, vous n'auriez rien osé dire. Mais ici, rien ne vous retient... Et pour éviter d'être grand'mère, vous êtes prête à assassiner mon enfant.

– Il ne vit pas encore, dit Gladys à voix basse : il ne souffre pas, et de ces crimes-là, il s'en commet tous les jours...

– Celui-là ne sera pas commis, dit Marie-Thérèse avec un accent presque sauvage, songeant que cet enfant qu'elle défendait ainsi et qui n'existait que pour elle, lui était plus cher que tout au monde.

Gladys recommença à supplier :

– C'est bien, si tu le désires, il est à toi, tu as le droit... Mais n'as-tu pas de devoirs envers moi ? envers toi-même ? Envers moi, reprit-elle avec désespoir : songe au scandale...

– J'y songe, dit Marie-Thérèse, et un pâle sourire parut sur ses lèvres.

– Tu n'as donc pas pitié de moi ? dit Gladys avec désespoir : que t'ai-je fait ? Ce n'est pas de ma faute... Est-ce que je pouvais prévoir la guerre ? Il arrive quotidiennement que des parents s'opposent à une union qui ne leur convient pas. Qu'ai-je fait de plus ?

– D'autres parents croient bien faire et se trompent. Leurs enfants peuvent se désespérer : ils n'ont pas le droit de leur en vouloir... Mais vous, vous n'avez pensé qu'à vous... Vous ne vouliez pas avoir une fille mariée... Vous ne vouliez pas être « la mère de la jeune Mme Beauchamp », murmura-t-elle avec un rauque sanglot : vous vouliez prendre ma part de vie, ma part de bonheur, comme vous l'avez toujours prise...

– Ce n'est pas vrai, dit Gladys, je t'ai toujours aimée...

– Oui, quand j'étais une enfant, un prétexte à de belles attitudes, dit Marie-Thérèse avec amertume : vous me preniez sur vos genoux et vous vous faisiez admirer... Et moi, sotte que j'étais, je vous aimais tant, je vous admirais tant, je vous trouvais si belle !... Je vous parlais, moi, votre fille, comme à une enfant, comme à mon enfant... Je vous déteste maintenant, je déteste vos cheveux blonds, votre visage qui paraît plus jeune que le mien... Quel droit avez-vous d'être belle, heureuse et aimée, tandis que moi ?...

– Ce n'est pas ma faute...

– Si, cria Marie-Thérèse, c'était à moi qu'il fallait penser, à moi seule, comme moi je ne pense qu'à lui, dit-elle en entourant son corps de ses faibles bras : laissez-moi ! Partez, allez-vous-en !

– Marie-Thérèse, tu ne garderas pas cet enfant. Il vivra, il sera bien soigné, je donnerai tout l'argent qu'il faudra, mais pas cela... Tu ne le garderas pas auprès de toi, tu ne l'afficheras pas. C'est impossible... Oh ! je devine bien, va, c'est cela que tu veux, c'est ça... C'est moi que tu veux faire souffrir ?... Quand j'entendrai le mot « grand'mère » sortir de ses lèvres, à moi, à moi, je crois que je me tuerai, dit-elle à voix basse. Je souffre !... Tu ne peux pas comprendre cela... Tu me crois un monstre... Mais c'est moi qui ai raison, moi, moi, parce que je vois la vie comme elle est, si courte, si triste sans amour, sans le désir des hommes, et cette longue et horrible vieillesse !... Tandis que toi, tu es jeune, toi... Tu oublieras ton Olivier... Je ne demandais pas l'éternité, voyons !... Encore deux, trois ans... Mais non, tu t'arrangeras pour que le monde entier connaisse la vérité, pour que je m'attende, à chaque instant, à un regard de curiosité, à un murmure de pitié : « Est-ce possible ?... Elle paraît si jeune, mais... » Et les femmes ? Les plaisanteries des femmes, des ennemies, des amies ?... Attends un peu, attends deux, trois ans seulement, et tu verras, tu verras, je serai une bonne mère, tu n'auras pas à te plaindre de moi et l'enfant, je l'aimerai peut-être alors... Dis-moi, tu ne garderas pas cet enfant ?

– Je le garderai, je le reconnaîtrai, je l'élèverai, dit durement Marie-Thérèse : allez-vous-en maintenant.

Elle se rejeta sur le lit et resta immobile, sans une parole et sans une larme. Longtemps encore Gladys lui parla, mais elle enfonçait ses dents dans les draps et se taisait. Enfin, Gladys partit.

10

Gladys s'efforçait de se résigner, d'accepter la naissance de l'enfant, mais sa vie avait un goût de cendre. Lorsque, devant elle, un homme souriait à une jolie fille qui passait, son cœur se déchirait. Parfois, le premier regard de l'homme avait été pour elle, mais cela ne la touchait pas, cela, elle y était accoutumée... Elle ne pouvait pas supporter que ce regard la quittât, allât à une autre...

Un soir, chez Lily, elle vit entrer une femme blonde comme elle, et dont la beauté fragile et triomphante ressemblait un peu à la sienne, mais qui était jeune, elle... Elle lui sourit, lui parla, mais cette peau intacte, ces fraîches paupières étaient pour elle une insulte vivante. Pendant des semaines, elle évita de retourner chez Lily, pour ne pas revoir sa rivale.

Parfois, elle quittait Nice, mais elle emportait avec elle cette sourde angoisse qui l'éveillait au milieu de la nuit. Elle se levait, se mettait nue, s'approchait du miroir. Elle regardait son visage, son corps, et, un instant, se sentait apaisée. Elle savait bien qu'elle était belle. C'était le petit jour, cette heure où s'éteignent dans les hôtels les derniers feux, où, dans l'appartement voisin, un inconnu soupire et rêve. Elle caressait lentement de la main les rides légères que l'insomnie avait tracées sur son front et qui s'effaceraient dans une heure. Cela, ce n'était rien... C'était une inquiétude commune à toutes les femmes... Cela ne ressemblait pas à la mystérieuse douleur qu'elle redoutait, à cette jalousie honteuse qui lui remplissait l'âme de fiel... Elle songeait :

– Il ne faut pas penser à moi-même... Il faut m'oublier moi-même... Marie-Thérèse... Ce misérable enfant... La guerre... Et

moi, faible, malheureuse créature, je pense à ma beauté, à ma jeunesse... Mais je veux être plus sage, je veux être meilleure...

Georges Canning s'était engagé, et, depuis janvier, il était au front. Tout changeait autour d'elle. Tout était froid et triste. À Sans-Souci, plus de fêtes, plus une âme. Elle n'avait gardé que sa femme de chambre et un gamin du village qui remplaçait les jardiniers absents. Marie-Thérèse était couchée dans sa chambre, ou seule, au jardin, tout le jour. Le soir, elles s'asseyaient l'une en face de l'autre et chacune pensait à l'enfant. Parfois, Gladys, comme éveillée d'un rêve, apercevait le visage de sa fille, maigri, consumé par l'attente. Elle la regardait avec pitié. Elle s'inquiétait de sa pâleur, de sa tristesse :

– Voyons, mange, jamais tu ne supporteras cela si tu ne te nourris pas, si tu ne prends pas de forces... Que veux-tu ?... C'est un grand malheur, mais il faut avoir du courage, chérie... Tu es si jeune... Tout passe, tout s'oublie... Olivier...

– Maman, je ne pense pas à Olivier... Vous ne comprenez pas... Olivier, j'y penserai plus tard, quand l'enfant sera né... Maintenant, je ne veux voir que l'enfant, que sa vie...

– Cet enfant... cet enfant... S'il n'y avait pas l'enfant, tu pourrais avoir la vie la plus brillante, oublier, te marier, être heureuse...

– Mais il y a l'enfant, maman...

– Oui, murmurait Gladys avec haine.

Quand le moment de la naissance approcherait, Marie-Thérèse irait chez Carmen Gonzalès, et là, l'enfant viendrait au monde. Carmen, blasée, ne s'étonnait de rien. Elle prendrait l'enfant, le garderait, le soignerait comme on lui dirait de le faire.

– Pourquoi vous inquiéter ? disait-elle à Gladys : vous êtes riche, n'est-ce pas ?... Vous avez de l'argent ?... Eh bien, avec de

l'argent, la vie n'est que sourires... Allez, allez, vous n'êtes pas la première à qui cela arrive...

– Maman, dit Marie-Thérèse un soir, je ne veux pas aller chez cette femme. Elle me répugne et elle me fait peur. À l'hôpital, à Paris, à Marseille, n'importe où, mais pas chez cette femme...

– Chez elle seule je suis sûre d'une discrétion absolue, dit Gladys.

– Mais que le monde entier le sache, qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

– Je sais !... Tu l'as déjà dit, répété, clamé... Mais moi, moi je désire que l'on ne sache rien !... Tu m'entends ?... Je t'en prie, je t'en prie, ne parle plus de cet enfant, laisse-moi oublier... Qu'est-ce que cela te fait ?... Pourquoi en parler avant qu'il soit au monde ?

Mais Marie-Thérèse aimait, avec une tendresse sauvage, cet enfant inexistant encore, auquel elle seule donnait un visage, une forme, un nom... Tous les jours elle devenait plus lourde et plus lasse. Elle ne marchait plus qu'avec peine à présent, elle se traînait hors de la maison. Sa faiblesse la désespérait. Jamais sa mère ne lui permettrait de garder cet enfant. Elle n'avait que dix-neuf ans. Elle n'avait rien à elle. Pendant deux ans encore elle serait livrée à cette femme aveuglée par sa passion, qui ne voyait qu'elle-même et la vieillesse proche. Parfois, elle voulait lui parler, la prier de ne pas abandonner l'enfant si elle-même venait à mourir, mais les paroles s'arrêtaient sur ses lèvres. Elle voyait le regard de sa mère se détourner avec haine de ses flancs. L'enfant... Comme elle le sentait vivre en elle. Elle caressait lentement son corps et il lui semblait que l'enfant frémissait, bougeait sous ses doigts. Elle imaginait la forme, la voix, le regard de son enfant, son sourire. Elle le voyait en rêve. Elle savait quelle serait la couleur de ses yeux. Elle oubliait Olivier, par moments... Olivier était mort. Il n'était plus qu'un corps à demi

dissous dans un lambeau de *no man's land*. Pour lui, elle ne pouvait rien. Mais l'enfant, l'enfant devait vivre. Elle entourait de ses bras ce ventre chaud, palpitant, où l'enfant vivait, bougeait. Elle avait peur de Gladys, peur de Carmen... de Carmen surtout, de ses petites mains grasses, de sa voix, de son pas étouffé par les semelles de feutre...

– Elles l'enlèveront, songeait-elle, pendant que je serai trop faible encore pour le défendre. Il sera mal soigné, mal nourri, misérable, et seul, tout seul... mon petit, mon enfant...

Elle se souvenait d'un récit entendu autrefois, elle ne se rappelait ni quand, ni où... un récit déformé qui sortait des lèvres d'une domestique, d'un enfant, né pendant la nuit, dans une ferme isolée, et que les grands-parents avaient pris et enterré vivant. La mère, au matin, en s'éveillant, ne l'avait plus trouvé auprès d'elle.

Elle serrait ses mains tremblantes :

– Jamais je ne t'abandonnerai, mon petit...

Mon petit... C'était le mot le plus doux qu'elle pût trouver, le seul... Elle le chérissait. Il n'avait qu'elle, et sa vie dépendait d'elle seule. La nuit, elle lui parlait doucement, le rassurait, disait :

– Va... Ne crains rien... Nous serons heureux...

Quand elle comprit que l'enfant allait naître, elle songea :

– Je n'appellerai pas. J'attendrai que l'enfant naisse ou que je meure. Et quand l'enfant sera né, personne au monde n'aura la force de me l'enlever. Je le serrerai si fort, je le tiendrai si serré contre moi, contre mon cœur, que personne ne pourra me le prendre. Et si je meurs, il mourra avec moi.

11

Gladys était seule dans sa chambre, assise devant le feu. Marie-Thérèse habitait loin d'elle, dans une aile de la maison séparée de la sienne par toute la largeur d'un étage. Elle ne pouvait pas entendre les faibles gémissements que sa fille, en cet instant même, étouffait sous ses couvertures.

C'était une nuit tranquille, sans un souffle de vent ; les feuilles des palmiers bruissaient à peine ; la mer, éclairée par la pleine lune, était blanche et crémeuse comme du lait. Du carrelage montaient des bouffées d'air froid. La femme de chambre avait allumé la cheminée et Gladys tisonnait machinalement, inclinant son long cou flexible, si doux, si blanc... Elle ne pouvait pas se résoudre à aller dormir. Elle songeait :

– Quand cela sera passé, j'emmènerai Marie-Thérèse et jamais nous ne reviendrons ici. Elle oubliera. Ce n'est qu'une enfant encore. C'est une terrible expérience, mais elle oubliera. Il n'y aura qu'un misérable petit être inutile de plus sur la terre. Pourquoi ne m'a-t-elle pas écoutée ? Ah ! je voudrais que tout soit terminé... Quel cauchemar...

Elle se leva en soupirant, sortit dans le jardin, fit lentement le tour du cèdre, descendit jusqu'à la mer, remonta, jeta du gravier dans la fenêtre sombre de Marie-Thérèse, l'appela à voix basse. Marie-Thérèse dormait sans doute... Pauvre enfant... Quel triste commencement de vie...

– Mais elle est jeune, elle, songea-t-elle avec une amertume jalouse : quels chagrins ne sont pas effacés par les années ?... Elle ne sait rien, elle ne comprend rien encore... Ah ! j'aurais pris sa place... Qu'est-ce que tout cela quand on n'a pas vingt

ans ?... Toutes les souffrances, tous les désespoirs, je les accepterais, si je pouvais retrouver ma jeunesse...

Elle rentra. La maison était muette. Sa femme de chambre avait ouvert le lit, préparé le long vêtement de dentelle pour la nuit. Elle se déshabilla, ôta ses bagues. Puis elle revint s'asseoir devant le feu, comptant les mois qui s'étaient écoulés depuis le commencement de la guerre, depuis le départ d'Olivier. Bientôt l'enfant naîtrait.

– L'enfant...

Elle ne pouvait pas même mentalement prononcer les mots : « Mon petit-fils... »

– Jamais, jamais je ne lui permettrai de le garder, songea-t-elle : toutes ses paroles, toutes ses larmes n'y feront rien... Il sera heureux, il sera bien soigné, il ne manquera de rien, mais jamais je ne le verrai, jamais je n'entendrai son nom... Même ainsi, la conscience qu'il existe, qu'il respire, cela suffira à empoisonner ma vie...

Elle se sentait le cœur oppressé. Pour Marie-Thérèse, désormais, elle serait une ennemie, elle le savait. Elle en souffrait. Elle avait besoin d'être aimée.

– C'est fini maintenant, songea-t-elle, en s'efforçant de se moquer d'elle-même, aucune illusion ne sera possible, je serai une vieille femme. J'aurai beau paraître jeune, belle encore, dans mon cœur, je saurai bien que je suis une vieille femme... Marie-Thérèse veut garder son enfant... Pauvre innocente... Un enfant ?... Prendre notre place, nous pousser hors de la vie, répéter : « Va-t'en, va-t'en, tout est à moi maintenant... Laisse ta part de gâteau... Tu l'as mangée ?... Tu es rassasiée ?... Va-t'en !... » Voilà ce qu'un enfant, même le meilleur, pense de nous... « Tu es rassasiée ?... » Mais jamais on n'est rassasiée, jamais...

Elle souhaita passionnément la mort :

– Ce serait le plus sage et Marie-Thérèse, dans son cœur dur et vertueux, songerait : « C'est le châtiment… » A-t-elle le cœur dur ? Elle m'aimait autrefois… Est-ce ma faute, pourtant, si Olivier est mort ?… Pouvais-je prévoir la guerre ?… Mais ce n'est pas Olivier qu'elle ne me pardonne pas… C'est l'enfant… Ne jamais voir cet enfant, ne jamais entendre son cri !… murmura-t-elle.

Elle s'approcha davantage du feu, demanda à la femme de chambre qu'elle entendait aller et venir dans la chambre voisine :

– Est-ce qu'on a fait du feu chez mademoiselle, Jeanne ?

– Oui, madame, répondit Jeanne.

– L'avez-vous vue ? N'a-t-elle besoin de rien ?

– J'ai frappé chez mademoiselle, il y a une heure, dit Jeanne en entrant : elle m'a répondu que tout allait bien, qu'elle allait dormir.

Elles se regardèrent en soupirant :

– Quel malheur, dit Gladys en détournant la tête : hein, ma pauvre Jeanne, quel malheur…

– Tant qu'on ne sait rien, dit Jeanne à voix basse ; et mademoiselle a sa mère… Combien sont seules quand un pareil malheur arrive et doivent se cacher de celles-là mêmes qui peuvent seules les aider… C'est un grand bonheur d'avoir sa mère avec soi…

– Je ne peux pas lui pardonner, dit Gladys avec effort.

– Oui, cela se comprend, c'est un déshonneur, dit Jeanne en hochant la tête : mais, madame, il faut avoir pitié…

Jeanne était au service des Eysenach depuis plusieurs années. C'était une femme de quarante ans, au visage plein, coloré,

aux petits yeux noirs et vifs. Ses cheveux commençaient à blanchir. Elle avait eu la vie la plus simple, elle avait toujours été camériste. Elle ne savait rien d'autre que son métier, à peine lire et écrire, seulement raccommoder les dentelles, repasser la lingerie et se passionner pour la vie de ses maîtres. Elle aimait les dettes qu'il fallait cacher, les lettres d'amour qu'il fallait porter. Elle n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'il y avait dans une place un malade à soigner, un enfant moins aimé que les autres à garder ou une femme délaissée par son mari. Elle avait, pour tout ce qui touchait à la vie sentimentale de ses maîtres cette divination extraordinaire, presque prophétique qui n'appartient qu'aux domestiques ou aux enfants. Gladys n'avait même pas essayé de lui cacher la grossesse de Marie-Thérèse, tellement elle sentait toute dissimulation inutile, mais elle savait que Jeanne ne dirait rien, que Jeanne ressentait vivement la honte de cette naissance irrégulière : elle avait au plus haut point le souci de la respectabilité bourgeoise. Grâce à elle, l'état de Marie-Thérèse n'était connu de personne : elle avait elle-même demandé le renvoi des autres domestiques : personne n'entrait dans la maison ; personne n'apercevait Marie-Thérèse...

– Personne ne se doute, madame, répéta-t-elle.

Gladys ne répondit rien. Jeanne rangea les vêtements que Gladys avait jetés sur le tapis et elle partit.

Gladys regarda son lit en soupirant. Elle aurait voulu s'étourdir, danser, boire, mais c'était la guerre. Nice était aussi sombre et sévère que le reste de la France... Toutes ses amies étaient parties. Tout ce petit monde frivole et brillant qu'elle connaissait avait fui. Les villas étaient fermées.

– Un jour viendra où la guerre finira, et tout sera gai et charmant comme autrefois, et moi... Oh ! comment supporter cela ? Comment ai-je pu vivre en sachant que je vieillirais un jour ?... On sait bien que l'on doit mourir... Mais c'est drôle, je n'ai pas peur de la mort... J'aurais peur si je croyais que tout, alors, n'est pas fini... Mais je sais si bien que tout est fini...

Elle revit le pâle visage de Richard endormi dans ses bras, si calme...

– Lui non plus ne craignait pas la mort, mais il n'aurait pas supporté la déchéance. Il n'aurait pas supporté d'être pauvre ou obscur. Eh bien, pour moi, pour une femme, c'est la même chose, exactement la même chose... Je veux une vie qui vaille la peine d'être vécue ou, alors, à quoi bon vivre ?... Que me donnera la vie quand je ne pourrai plus plaire ?... Qu'est-ce que je deviendrai ?... Je serai une vieille femme fardée... Je me paierai des amants... Oh, l'horreur, l'horreur !... Mieux vaut une pierre au cou et le fond de la mer... Est-ce que cela va se voir sur mon visage, que je vais être grand'mère ?

Des larmes coulaient sur ses joues. Elle les essuya du revers de la main avec emportement :

– Il n'y a rien à faire, rien...

Elle frissonnait et regardait monter les flammes. Quel silence... Seul, le cri des grenouilles remplissait la nuit. La mer brillait. Que faisait Marie-Thérèse ?

– Est-elle tellement à plaindre ? C'est la vie, après tout... Elle regrettera peut-être un jour ses souffrances passées. Un jour, quand elle sera aimée et heureuse... Est-ce qu'elle sera plus heureuse que moi ?

Elle fumait, regardant tomber la cendre de ses cigarettes, les jetant dans la cheminée l'une après l'autre. Elle croisait frileusement ses bras sous les larges manches :

– Autrefois, je n'avais jamais froid... Maintenant, je me sens glacée jusqu'aux os dès que souffle le vent par une fenêtre ouverte...

Elle n'arrivait pas à dormir. Son cœur battait sourdement. Elle voulait se rappeler des bals, des conquêtes, des fêtes. Ah ! qu'y avait-il de plus merveilleux au monde ?...

Elle apparaissait, et tout, autour d'elle, devenait... non pas silencieux... mais attentif... Dans chaque regard elle lisait l'assurance de sa beauté, de son pouvoir... Ces hommes qui l'avaient aimée...

– Je n'ai aimé que cela, songea-t-elle : je n'ai aimé que leur désir, leur soumission, leur folie, mon pouvoir et le plaisir... Mais tant de femmes sont comme moi... Est-ce qu'elles souffrent comme moi ?... Toutes celles qui ne sont pas de paisibles bourgeoises, de braves mères de famille ?... Oui, sans doute, sans doute. Il est affreux d'avoir mis le sens de la vie dans le plaisir et de voir le plaisir vous fuir, mais qu'y a-t-il d'autre au monde ? Je ne suis qu'une faible femme...

Elle étendit ses mains vers le feu, puis se leva. Le piano était ouvert. Elle joua quelques notes... Oui, la musique, la poésie, les livres... mais elle savait bien que c'était seulement pour mieux séduire, parce que le plus beau visage peut lasser, déplaire dans un moment d'ennui ou de fatigue, mais que pour elle, comme pour la plus grande part des femmes, cela ne signifiait rien, cela ne lui donnait rien... Quelques vers passionnés et tristes, une belle phrase harmonieuse, c'est une offrande pour l'homme, seulement pour lui, et quand l'homme est parti, il ne reste rien.

– Je suis sincère, moi, murmura-t-elle avec un petit rire qu'elle entendit résonner avec étonnement dans la chambre silencieuse, et qui la fit tressaillir.

Lentement, elle revint vers le lit, se coucha, s'endormit.

Elle vit en rêve Marie-Thérèse morte. Elle rêvait qu'elle se trouvait dans une chambre sombre, fermée et d'une forme indistincte, et que dans le lit, Marie-Thérèse était étendue, morte. Elle savait qu'elle était morte. Cependant la pâle jeune fille, couchée dans le lit, parlait, voyait, entendait et elle ressemblait à la vraie Marie-Thérèse comme une image à demi effacée, un reflet... Marie-Thérèse était couchée sur le côté, et elle souriait

doucement et tendrement. Gladys voyait le pur dessin de la joue pâle et creuse. Les mains de Marie-Thérèse se soulevaient. Elle entendait la voix de Marie-Thérèse prononcer : « Comme je t'aime, maman chérie... Je n'ai jamais aimé que toi... » Elle montrait un petit lit d'enfant, vide. Et, dans son rêve, Gladys se penchait avec angoisse, voyait que l'enfant n'était pas là et songeait : « Je savais bien que ce n'était pas vrai, que c'était impossible, qu'il n'y avait pas d'enfant... » Elle sentait un extraordinaire apaisement monter en elle, une joie divine qui irradiait son corps. Elle disait : « Où est l'enfant ? » Mais Marie-Thérèse répondait avec un doux sourire : « Il n'y a pas d'enfant. De qui parles-tu ? Tu es mon enfant. » Elle touchait le front de Marie-Thérèse et demandait : « Tu vas guérir, ma bien-aimée ?... » Comme elle l'aimait en cet instant... Marie-Thérèse disait : « Non. Ne vois-tu pas que je suis morte ? Mais cela vaut mieux ainsi. Tout est mieux ainsi. »

Elle se réveilla en entendant la voix de Jeanne auprès de son lit :

– Que madame vienne vite !... vite !... Mademoiselle !...

Elle demanda :

– L'enfant est né ?... Il est vivant ?...

Elle ressentait une horrible angoisse, une horrible espérance.

– Oh ! que Madame vienne tout de suite, tout de suite !...

Dans sa chambre, Marie-Thérèse était couchée sur des draps trempés de sang. Elle tenait contre elle son enfant, serré sur sa poitrine morte.

– Elle n'a pas appelé, Madame, dit Jeanne : elle a eu son enfant toute seule, la malheureuse... Sans doute, l'hémorragie l'a emportée... J'ai entendu un cri et je suis venue. Mais ce

n'était pas elle qui avait crié, c'était l'enfant... Elle est morte, sans appeler au secours, seule, toute seule...

Gladys s'approcha à petits pas du visage immobile. Comme il différait de son rêve... Il exprimait la haine et la peur, et un affreux courage. De toutes les forces de ses bras raidis Marie-Thérèse serrait contre elle un misérable enfant, sanglant et pantelant, mais dont tout le corps s'agitait sous l'afflux de la vie.

12

Gladys revint dans sa chambre une heure plus tard. Le jour était enfin levé. Elle marcha longtemps d'un bout à l'autre de la pièce, puis elle se jeta sur le lit et ferma les yeux. Mais aussitôt elle entendit le faible miaulement aigu de l'enfant que Jeanne avait couché dans la chambre voisine. Elle gémit tout haut :

– Marie-Thérèse est morte !

Et seulement lorsqu'elle eut prononcé cela, ses larmes jaillirent.

Elle retourna chez Marie-Thérèse. Jeanne avait tout rangé. Marie-Thérèse était couchée, son petit visage de cire rejeté en arrière, sa tête creusant profondément l'oreiller, les deux mains jointes sur sa taille. Gladys, en tremblant, posa sur les pieds froids la couverture d'hermine : elle ne pouvait pas supporter l'idée de ces pieds glacés. Une seconde, elle oublia l'existence de l'enfant ; il ne pleurait plus. Les traits de Marie-Thérèse avaient perdu leur expression hagarde et tragique ; ils étaient sévères et froids. Doucement Gladys lui caressa les cheveux.

– Mon petit, dit-elle avec un rauque sanglot.

Par moments, son chagrin s'effaçait ; elle ne ressentait qu'une sorte de stupeur ; elle voulait aiguiser sa souffrance ; elle provoquait en elle-même des images, des souvenirs, et elle éprouvait alors un désespoir si aigu qu'elle prenait peur.

Quand Carmen Gonzalès arriva, elle se jeta vers elle, saisit ses mains :

– Elle est morte, vous avez vu ?... Elle est morte ? murmura-t-elle.

– Elle s’est tuée ? demanda Carmen de sa voix sèche.

– Tuée ?... Oh, mon Dieu, non... Ma pauvre petite fille... Pourquoi se serait-elle tuée ? Non, c’est un accident, une hémorragie sans doute... Elle n’a pas appelé... Pourquoi, pourquoi n’a-t-elle pas appelé ?

– Écoutez, dit Carmen : ce n’est plus maintenant qu’il faut pleurer. Le vrai malheur était déjà arrivé, quand la pauvre enfant... Maintenant, tout est peut-être pour le mieux... Quoi ? dit-elle, comme Gladys faisait un mouvement : il faut voir les choses comme elles sont. Que serait-elle devenue ?... Qui l’aurait épousée, plus tard ?... Un coureur de dot, un vaurien... Et pour vous, si on avait su...

Gladys n’écoutait pas ; elle songeait désespérément :

– Ce n’est pas de ma faute. Elle n’a pas entendu tomber de mes lèvres un mot de reproche. J’aurais tout fait pour elle...

– Que faites-vous là ? dit Carmen : vous avez une figure de déterrée. Couchez-vous et laissez-nous faire, ajouta-t-elle en regardant Jeanne.

– Que reste-t-il encore à faire, mon Dieu ? murmura Gladys en cachant son visage dans ses mains : je vous ai dit qu’elle est morte... morte... Il n’y a rien à faire...

Carmen haussa les épaules :

– Si vous tenez à ce que le monde entier sache... Allons, couchez-vous, ne vous inquiétez de rien...

Elle la força à s’étendre, et chauffa les pieds nus de Gladys entre ses doigts :

– Vous êtes gelée...

Ce mot, ce geste rappelèrent à Gladys l'enfant morte.

– Oh, Marie-Thérèse, ma petite Marie-Thérèse, gémit-elle avec de brusques sanglots rauques et violents, dont la soudaineté, la force étonnèrent Carmen.

– Marie-Thérèse !... Marie-Thérèse... Ses pauvres petits pieds froids, ses mains glacées...

Longtemps elle pleura, puis elle demeura étendue, sans bouger, les yeux mornes et fixes. Carmen s'assit à côté d'elle, lui tapota les mains :

– Allons, allons, soyez raisonnable. Que voulez-vous ? Ça ne la fera pas revenir, hein ? C'est un malheur irréparable, sans doute, mais... Dites-moi. Et l'enfant ? Le petit ?

– Le petit ? répéta Gladys à voix basse.

– Oui. Vous ne voulez pas le garder ?

– Non, non, murmura Gladys, formant les mots avec peine ; je ne peux pas... Que l'on ne me demande pas cela... C'est impossible...

– Écoutez. Laissez-moi vous dire franchement ma pensée. Vous ferez ce que vous voudrez naturellement... Croyez-moi : il ne faut pas de demi-mesures. Prenez-le, faites-le élever auprès de vous, si vous voulez. Mais si vous ne désirez pas garder cet enfant, lui donner votre nom, et pour lui, et pour vous, il vaut mieux l'abandonner tout de suite. Il vaut mieux le confier à l'Assistance et que ce soit fini... Sans compter que vous pouvez toujours le reprendre plus tard, si vous changez d'idée. Tandis que le faire élever loin de vous, vous cacher et compter que personne ne saura rien, que vous pourrez venir le voir de temps en temps, sans qu'on se doute, cela, c'est du roman. C'est la porte ouverte au chantage. Vous comprenez ?

– Non, non, dit Gladys : pas cela, pas l'Assistance... Élevez-le au loin... Que personne ne sache... Je paierai ce qu'il faudra...

– Avec de l’argent, tout est possible, dit Carmen en soupirant : si vous voulez, on trouvera une nourrice… loin d’ici…

– Oui.

– Je vais tout arranger. Ne vous inquiétez pas. Heureusement, la mort est naturelle. Je connais quelqu’un à la mairie, dit-elle, en se penchant à l’oreille de Gladys, quelqu’un qui m’a rendu des services à l’occasion… Je ferai déclarer l’enfant, né à Beix, chez moi, dans ma clinique, de père et de mère inconnus… Il passera avec les autres… Cela atténuera d’autant les indiscrétions… Pour votre fille, vous pourrez dire qu’elle est morte de la poitrine, hein ?… Cela expliquera la raison pour laquelle on ne l’a pas vue pendant ces derniers temps. D’ailleurs, Nice est déserte, et c’est la guerre… On ne se soucie pas de ce qui se passe chez le voisin. C’est une chance encore dans votre malheur. Jeanne est discrète, hein ?

– Oui, murmura Gladys.

– Appelez-la.

Jeanne apparut. Son visage était rouge et ses mains tremblaient. Elle serrait l’enfant nouveau-né contre sa poitrine.

– Personne, sauf vous, ne sait rien ? demanda Carmen : si vous tenez votre langue, madame saura vous récompenser.

– Qu’est-ce qu’on va faire du petit ? demanda Jeanne.

– Le mettre en nourrice. Que voulez-vous qu’on en fasse ?

– Voulez-vous le voir ? demanda Jeanne, sans répondre à Carmen.

Et elle présenta l’enfant à Gladys.

– Non, prononça Gladys avec peine entre ses lèvres serrées : je ne veux pas le voir…

– L’enfant n’est pas coupable, madame, murmura Jeanne.

Brusquement Gladys ressentit une horrible lassitude. Elle haussa les épaules, dit :

– Allons, donnez-le-moi...

– Après tout, madame est la grand’mère, dit Jeanne qui tremblait de colère.

Le pâle visage de Gladys s’empourpra. Une expression égarée, presque folle passa sur ses traits :

– Emportez-le !... Emportez-le !... Que je ne le voie pas, que je ne le voie jamais !... Je le hais !... Je donnerai de l’argent ; je donnerai tout ce que je possède, mais que je ne le voie plus !...

– Je le prends, moi, madame, cria Jeanne.

Gladys retomba sur le lit, sanglotant, s’accrochant aux bras de Carmen :

– Occupez-vous de tout !... Laissez-moi !... N’aurez-vous pas pitié de moi !... Vous voulez ma mort ?... Eh bien, je mourrais avec joie si ma mort pouvait faire revivre Marie-Thérèse !... Laissez-moi, laissez-moi... Je ne peux pas voir cet enfant... Il ne m’est rien !... Je ne le reconnais pas !... Il n’existe pas !... Je ne veux pas savoir qu’il est au monde !... Emportez-le...

Dès que Jeanne, avec l’enfant, fut hors de la maison, la sauvage fureur qui s’était emparée de Gladys retomba. Elle repoussa Carmen, alla chez sa fille, s’abîma au pied du lit en sanglotant. Son cœur se déchirait. Elle gémissait :

– Pourquoi as-tu fait cela, Marie-Thérèse ?... Pourquoi m’as-tu quittée ?... Je suis seule, toute seule maintenant... Dick est parti, et toi, mon enfant, et il n’y a plus un être au monde qui m’aime...

Carmen lui apporta des vêtements noirs et l’aida à s’habiller. Gladys était muette et tremblante, plus belle que ja-

mais, les yeux secs et fiévreux. Par moments, elle appuyait ses mains contre sa poitrine serrée et songeait :

– Si je pouvais pleurer, cela me ferait moins de mal...

Mais pas une larme ne coulait de ses yeux ; seul un rauque et dur petit sanglot entr'ouvrait par instants ses lèvres.

– Cela passera, dit Carmen, en fixant sur Gladys son regard perçant et méprisant : allez, cela passera... Vous êtes trop femme pour être mère bien longtemps... Trop jeune pour souffrir longtemps...

– Taisez-vous, dit Gladys à voix basse.

– Dites-moi, pour les formalités, voulez-vous me donner vos papiers ?

– Mais je n'ai rien ici...

– Eh bien, cela ne fait rien, on s'arrangera... Mais, dites-moi, quel âge avait la malheureuse ? Quinze ans, c'est vrai ?

– Non, ce n'est pas vrai, murmura Gladys : vous le savez bien, Carmen, elle avait dix-neuf ans.

– Si vous m'en croyez, nous inscrirons l'âge que chacun lui donnait : dans sa quinzième année... Elle ressemble à une enfant, ainsi couchée, avec ses cheveux défaits... On n'osera même pas soupçonner la vérité... Cela vaut mieux pour sa mémoire et pour vous...

– Pour moi..., dit Gladys, mais elle n'ajouta rien.

Qu'est-ce que cela pouvait bien faire à Marie-Thérèse ?

Elle mit un chèque dans la main de Carmen :

– Ceci est pour Jeanne, pour l'enfant... Et plus tard, qu'elle revienne me trouver... Je veux que l'enfant ne manque de rien,

qu'il soit heureux... Et plus tard, qui sait ?... Je n'ai personne au monde...

– Oui, qui sait ? répéta Carmen, et une expression d'intelligence aiguë passa sur son lourd visage... vous pourrez l'adopter un jour... Vous l'aimerez peut-être, un jour..., comme une mère... Qui sait ?

13

Gladys partit pour Madrid, où elle vécut jusqu'à la fin de la guerre ; elle voyagea ensuite ; en 1925, elle était de retour à Paris. Au réveillon de fin d'année, en 1925, elle dansait dans une boîte de Montmartre, à la mode cette saison-là, une cave étroite aux murs rouges. Le jour naissait ; les traits des danseurs étaient crispés par la fatigue : leur danse ressemblait à une lourde ivresse. La musique n'était plus qu'un sourd tam-tam qui scandait, rythmait, le piétinement de la foule. Certains couples ne dansaient plus, mais marchaient lentement, se berçant aux bras l'un de l'autre, sans pensée, sans désirs, la tête vide.

Gladys dansait parmi les autres. La première année écoulée, elle avait porté le deuil de sa fille en blanc, et comme le blanc lui seyait, elle le portait encore. Elle n'avait pas changé. Ses cheveux étaient aussi blonds, son visage aussi fin qu'autrefois. Seule, la meurtrissure des joues s'était accentuée, et lorsqu'elle était lasse, on devinait sous la chair le dessin des os délicats, des pommettes et de la cavité des yeux ; l'ombre du squelette apparaissait sous la peau fraîche. Car sa peau restait miraculeusement fraîche, et elle avait gardé sa taille de jeune fille, douce et souple.

Ce matin-là, dans les premiers rayons de l'aube qui passaient entre les plis des rideaux, ses cheveux d'un blond pâle et léger entouraient son front d'une fumée lumineuse comme une auréole et l'unique marque visible de la vieillesse était ce creux des joues que rien ne pouvait combler. Son long dos blanc était nu ; en dansant, elle inclinait légèrement sa petite tête, tenait baissés ses grands yeux, souriait avec une grâce ravissante et lasse aux hommes qui l'entouraient.

Parfois seulement, lorsque, par miracle, elle voyait, parmi les momies peintes du dancing, un jeune visage, un jeune corps, l'image de Marie-Thérèse se reformait dans sa mémoire. En dansant, aux bras de l'homme, de l'amant qui la serrait contre lui, elle songeait avec une tendresse désespérée à Marie-Thérèse. Mais Marie-Thérèse était morte... « Elle est plus heureuse que moi », songeait-elle. Elle avait oublié les circonstances de cette mort, comme les femmes peuvent le faire, d'un total, d'un innocent oubli. Dans son esprit, lorsqu'elle revoyait Marie-Thérèse, c'était sous les traits d'une enfant, de l'enfant qui l'avait aimée... Elle soupirait, regardait autour d'elle avec tristesse, mais ces danseurs, cette fumée, ces bouteilles vides, c'était là le décor ordinaire de sa vie, et il lui paraissait aussi peu répréhensible de songer là à Marie-Thérèse que dans sa chambre. Pourtant elle chassait cette image... À quoi bon, à quoi bon regretter le passé ?... Il restait si peu de temps encore à vivre... Il fallait étourdir son noir ennui. Elle regardait l'homme qui la tenait dans ses bras.

Sa passion devenait aiguë et désespérée : ses amants étaient d'un jour maintenant, d'une heure... Il lui fallait être sûre de son pouvoir, sûre de rendre un homme fou, comme autrefois, de le faire souffrir. Lorsqu'ils souffraient, un instant son cœur s'apaisait. Mais ce n'était pas si facile... Depuis la guerre, rares étaient les hommes qui consentaient à souffrir pour une femme. Et elle n'était plus la préférée, celle que l'on apercevait la première parmi le troupeau des autres femmes, celle dont l'éclat effaçait la beauté de toutes les rivales. Ce n'était plus sur elle que se posait aussitôt le regard des hommes. Certes, elle inspirait aisément encore l'amour et le désir, mais on se lassait d'elle. À mesure que les années passaient, on se lassait d'elle de plus en plus vite... Elle cédait rapidement, car elle savait bien que les hommes, à présent, sont pressés en amour, mais elle était trop accoutumée à l'adoration pour se plier à ce désir brutal et silencieux. Il lui fallait l'assurance d'être aimée, les paroles d'amour, le temps, la jalousie de l'homme et, par moments, une

sorte de fougue désespérée éveillait l'étonnement, la sourde méfiance du garçon dont elle était amoureuse.

– Pas de crampon, songeaient-ils ; elle est belle, désirable, mais il y a tant de femmes...

Parfois, il s'en trouvait un, plus jeune, plus naïf que les autres, qui l'aimait comme elle voulait être aimée, mais celui-là, aussitôt, la lassait.

Elle pensait :

– Non, c'est trop facile... Mais l'autre, mais son ami, qui ne m'a pas regardée encore... Oh ! mon Dieu, accordez-moi cela encore... Une fois, une seule fois, plaire, comme autrefois, follement, complètement, et ce sera fini, je serai une vieille femme, le cœur mort...

Mais elle aimait cette excitation terrible et légère, cette fièvre qui brûlait son sang et l'existence folle, âpre, tragique, des années qui suivaient la guerre. Elle songeait :

– Ah ! c'est maintenant qu'il faudrait être jeune...

Le souvenir de sa jeunesse l'emplissait d'une souffrance jalouse. Elle saisissait la main de l'homme assis à ses côtés ; elle cherchait son regard ; elle tendait vers lui son visage frémissant et anxieux. Comme les hommes avaient changé... Richard, Mark, George Canning, Beauchamp... et maintenant, ces figures ennuyées, ces yeux froids, cette voix lasse, ce désir bref et brutal...

Elle rentrait au petit jour. Autour de l'auto, la ville, livide, s'éveillait ; le vent sifflait sur la Seine ; son cœur se serrait ; elle se souvenait des heures de sa jeunesse, de la Victoria, des longs gants blancs, de l'amour courtois...

– Ils ont changé ?... Pauvre sotte... C'est moi, c'est moi... Tout s'en va ? Non, mais nous nous en allons...

Elle soupirait avec une tristesse railleuse. Mais elle se regardait dans le petit miroir embrumé de poudre et voyait une image de jeunesse miraculeuse. Elle songeait :

– C'est un rêve... Je suis belle encore, jeune comme autrefois ! Qui pourrait croire que je n'ai plus trente ans ?...

Certes, en 1925, l'âge d'une femme ne comptait guère. Quarante ans, c'était la jeunesse.

– Comment ai-je pu redouter d'avoir quarante ans ?... Ah ! je voudrais les avoir encore... Quarante ans, c'est la pleine force, c'est l'épanouissement, c'est la jeunesse... Oui, mais... cinquante... cinquante ans... ah ! cela, c'est plus dur !...

Elle laissait, avec un secret désespoir, la main de l'homme assis à ses côtés toucher ses seins.

– Oui, va, tu peux chercher, tu n'en trouveras pas d'aussi beaux !...

Certes... Mais s'il savait... S'il entendait : « Gladys Eysenach a cinquante ans... » que penserait-il ? Que dirait-il au cours d'une querelle ? Si des lèvres d'homme prononçaient : « À ton âge... » il lui semblait qu'elle mourrait de honte...

– S'il m'aimait, songeait-elle, ce serait différent... Mais il n'y a pas un être au monde qui m'aime...

Elle aurait tant voulu entendre une parole d'amour... Comme autrefois... Cela n'existait donc plus ? Ou bien (et cela la désespérait), les gardaient-ils pour d'autres ?

Elle tâchait de se rassurer : c'était la faute de l'époque... cette désinvolture brutale, ces étreintes pressées, avides, et aussitôt, cette muflerie froide, « laisser tomber une femme », apporter à des rendez-vous une figure ennuyée et lasse, accorder du prix à ses faveurs, comme une femme, et, lorsqu'elle demandait : « Tu m'aimes ? » répondre : « Oh ! comme vous êtes 1900, ma chérie... »

Cette génération passait pourtant. D'autres venaient, des garçons qui étaient, ceux-là, à l'opposé de leurs aînés, ardents, sentimentaux, amers, mais ils semblaient tenir à elle de moins en moins, car il ne suffît pas de garder un corps et un visage jeunes ; il faut encore parler, sentir, penser exactement comme les enfants de vingt ans, sans surfaire, sans dater, sans flatter...

Elle était la maîtresse d'un petit Anglais, beau et frais comme une fille.

– You are fond of me ?

Elle le demandait timidement, oubliant que déjà elle avait répété la même question pendant qu'il la tenait dans ses bras.

– Oh, hang it all, Gladys, a fellow cannot jabber all night about love...

Peu à peu, cette inquiétude morne qui grandissait en elle l'avait menée dans les maisons de rendez-vous. Là, du moins, le désir ne trichait pas. Chaque fois qu'elle attendait dans le petit salon de la procureuse, son cœur, qui battait sourdement et rapidement dans sa poitrine, lui rappelait l'ivresse d'autrefois : elle en était empoisonnée encore, comme par un venin resté dans le sang.

Comme toutes les passions, celle-ci ne lui laissait pas une seconde l'âme en repos. Comme l'avare ne pense qu'à son or, l'ambitieux aux honneurs, de même tout l'être de Gladys était aimanté par le désir de plaire et par l'obsession de l'âge.

– Rien n'était plus facile, songeait-elle, que de cacher cet âge...

La guerre avait dispersé tous ceux qui l'avaient connue autrefois. Et ceux-là même... Le temps passe si vite... L'oubli est si profond pour tous... Et, pour les femmes, il existe, contrairement à ce que l'on croit, une espèce de franc-maçonnerie de l'âge. « Je ne me moquerai pas de toi, et toi, de ton côté, tu

m'épargneras... Je te flatterai, je dirai que je te trouve belle, mais toi, à l'occasion, dis un mot pour moi, un petit mot d'admiration qui me permette de retrouver mon jeune orgueil, de sourire à mon amant avec moins de crainte et d'humilité... Je feindrai d'oublier ton âge, et toi, ne rappelle pas à ceux qui t'entourent que, moi aussi, j'ai dépassé la cinquantaine. Aie pitié de moi, et je ne serai ni cruelle, ni perfide pour toi, ma sœur malheureuse, ma semblable... Je dirai : « Quelle bêtise, on n'a que l'âge que l'on paraît... » Je dirai : « Ne connaissez-vous pas telle ou telle actrice fameuse ?... Son amant la trompe ? Elle le paie ?... Qu'en savez-vous d'abord ?... Et combien de jeunes femmes sont aussi délaissées... » jamais je ne crierai : « Haro sur la vieille !... » Toi, agis de même... »

Gladys, la première, en souriant, disait :

– Pourquoi parler de l'âge d'une femme ?... En notre temps, cela n'intéresse personne... Une femme est belle, séduisante, que faut-il de plus ?

Avant, elle savait dire avec grâce et nonchalance :

– La vie est trop longue... Que voulez-vous qu'on fasse de tant d'années ?

Maintenant, une sorte de peur superstitieuse arrêtait les paroles sur ses lèvres. Elle ne parlait jamais du passé, ni de Richard ni de Marie-Thérèse. Elle avait enlevé tous les portraits de Marie-Thérèse qui, autrefois, ornaient les murs de sa maison, car les robes que l'enfant portait étaient des dates trop éloquentes. Elle n'avait gardé qu'une image de Marie-Thérèse à sept ans, demi-nue, ses cheveux tombant sur ses yeux.

– Une petite fille que j'ai perdue, disait-elle en soupirant.

On croyait que Marie-Thérèse était morte tout enfant. Elle-même avait fini par le croire.

Elle voyageait constamment. Elle ne s'avouait pas ce souci de couper les ponts derrière elle, qui lui donnait parfois l'apparence d'une aventurière. Elle pensait : « Je m'ennuie ici... », mais, en réalité, elle partait parce qu'elle avait revu un visage autrefois aperçu, ou une maison qui ravivait trop de souvenirs dans son cœur. Ce n'était plus la fièvre légère d'autrefois qui la poussait de place en place, mais une fuite tragique devant le passé.

Le jour où elle eut cinquante ans, où elle eut entendu sonner à ses oreilles à toutes les heures : « Tu as cinquante ans... Toi, Gladys, qui hier encore... Tu as cinquante ans, cinquante ans, et jamais tu ne retrouveras ta jeunesse... », ce jour-là, elle alla pour la première fois dans une maison de rendez-vous, et depuis, chaque fois que la mélancolie devenait trop amère, chaque fois qu'elle était torturée par le doute d'elle-même, elle allait passer une heure là.

Lorsque l'homme inconnu était plus empressé, plus généreux que de coutume, une sorte de paix divine affluait à son cœur.

« Si on me reconnaît ? songeait-elle. Je suis libre... Et puis, que dira-t-on ? Vicieuse ?... Ah ! vicieuse, folle, criminelle, mais pas vieille, pas incapable d'inspirer l'amour, pas cette abomination, pas cette horreur !... »

Quand elle était sûre qu'elle plaisait, que l'homme la regardait avec admiration, même après l'amour, elle éprouvait un tressaillement de joie presque physique, mille fois plus doux que l'autre... Voici un homme, la figure froide, rasée, d'un homme d'affaires. Il y a dix ans, elle ne lui aurait pas accordé un regard. Il demande :

– Nous pourrions nous retrouver ailleurs ?

Et elle sent monter dans son cœur une paix ineffable.

Elle était arrivée à cet âge où les femmes d'à présent ne changent plus, se décomposent lentement, mais d'une manière à peine visible, sous la poudre et les fards. Paris était indulgent, lui pardonnait, comme aux autres. Elle avait de la grâce et de l'élégance. Si quelqu'un disait :

– Gladys Eysenach ?... Mais c'est une vieille femme...

Aussitôt, une voix répondait :

– Elle est encore si bien... C'est si féminin, si naturel ce désir de rester jeune... Cela ne fait de mal à personne...

Elle laissait son cou délicat et nu découvert au vent froid ; dans la rue, son corps était si svelte qu'elle ressemblait à une jeune fille, et son visage avait trente ans, quarante au matin seulement ou tard dans la nuit. Mais cela ne lui suffisait pas : c'étaient ses vingt ans qu'elle eût voulu avoir encore, danser jusqu'à l'aube, et être ensuite, sans poudre, sans rouge, fraîche et lisse comme une fleur, comme autrefois...

Dans la rue, un homme s'est retourné sur ses pas, lui a souri. Elle le regarde de l'air calme et indifférent d'une femme qui ne cherche pas les aventures. Le passant, pressé, s'en va. Et elle, qui d'abord a frémi de joie, cherche maintenant anxieusement dans sa mémoire :

« Autrefois, cet homme serait-il passé ainsi ?... N'aurait-il pas insisté ?... Ne l'aurait-il pas suivie pour rien, pour le plaisir de voir devant lui marcher ce beau corps et deviner la forme des hanches sous les vêtements ? Mais à quoi bon penser à autrefois ? Il n'y a pas d'autrefois... Ce sont ces songeries, ces souvenirs du passé qui l'accablent et l'obsèdent... Marie-Thérèse, si elle avait vécu, aurait aujourd'hui vingt-cinq ans... Heureuse Marie-Thérèse, pense-t-elle parfois, que la mort a emportée en pleine jeunesse... La jeunesse... La passion de la jeunesse... Toutes les passions sont, en fin de compte, tragiques, tous les désirs maudits, car on obtient toujours moins que l'on a rêvé... »

Les sombres rêveries d'un matin pâle, après une nuit de veille et d'ivresse, ce goût de cendre, ce fiel et cette absinthe, la nuit de réveillon les lui versait sans compter...

À la table voisine, une femme aux cheveux teints, son collier pendant dans les plis décharnés de sa poitrine, grotesque et effrayante, souriait à Gladys. Du moins, ses yeux seuls, ses vieux yeux caves, s'essayaient-ils à sourire ; le reste du visage avait été tellement couturé, plâtré, recousu, qu'il ne pouvait pas laisser le sourire s'épanouir librement sur sa surface peinte.

– Gladys...

Ivre, raide, tenant avec précaution sa coupe de champagne dans sa main déformée par la goutte, ornée de bagues, l'apparition marcha vers Gladys :

– Vous ne me reconnaissez pas... Oh ! chérie, quelle joie, quelle joie de vous revoir !... Et si belle, toujours !... La même, vraiment. Je suis Lily Ferrer... Ah ! je vous en ai voulu... Vous vous rappelez George Canning ?... Comme il était beau !... Il a été tué à la guerre. Combien de morts, combien de morts, croassa-t-elle.

Elle s'assit auprès de Gladys. Elle la regardait avec tendresse : cela faisait du bien de voir une femme, de dix ans à peine plus jeune qu'elle et qui gardait cette miraculeuse jeunesse... Un don prodigieux, qui a été accordé à une autre, vous soulève le cœur d'espoir : « Pourquoi pas moi ?... Oui, malgré l'image que le miroir me renvoie, malgré le jeune amant que je paie, pourquoi pas moi ?... »

– Et qui est l'élu, Gladys ?... Moi, j'ai eu de grosses déceptions, de gros chagrins... Un jeune homme en qui j'avais mis toute ma confiance m'a indignement trompée... Mais cela a toujours été ainsi... Je n'ai jamais eu de chance, dit-elle en soupirant. Êtes-vous heureuse ?

Gladys ne répondit pas.

– Non ?... Ah ! les hommes ont changé... Vous rappelez-vous ?... De notre temps..., dit-elle en baissant la voix : quelle courtoisie, quelle dévotion... On aimait une femme pendant des années, sans un mot d'espoir... On quittait tout au monde pour elle... On se ruinait pour elle... Et maintenant ?... Mais pourquoi est-ce différent ?... Pourquoi ?... Est-ce la guerre ?...

Gladys se leva, lui tendit la main :

– Chérie, pardonnez-moi... Mon ami m'appelle... Adieu. J'ai été heureuse de vous revoir : Mais je pars demain, je quitte Paris...

Lily dit tout à coup, frappée d'un souvenir :

– Votre fille doit être grande maintenant ?... Est-elle mariée ?...

– Non, non, dit Gladys avec hâte, car son amant s'approchait : non... Ne le saviez-vous pas ?... Elle est morte...

– Est-ce possible ? murmura la vieille femme avec compassion.

Elle appuya ses lèvres peintes sur la joue de Gladys, laissant une trace de rouge que Gladys essuya à la dérobée en frémissant :

– Pauvre, pauvre chérie... Vous l'aimiez tant...

Gladys rejoignit son amant qui l'attendait sur le seuil. Il avait entendu les derniers mots de Lily.

– Vous aviez une fille ? demanda-t-il en la suivant à travers les serpentins et les confettis écrasés qui glissaient sous ses talons ; vous ne me l'aviez jamais dit. C'était une enfant encore ?

– Oui, dit Gladys d'une voix étouffée, une toute petite enfant.

Il pleuvait. Le trottoir, qui descendait en pente vers la place Blanche, luisait et tremblait dans le petit jour.

14

Au printemps de l'année 1930, Gladys rencontra Aldo Monti. Il était beau. Il avait le visage rasé, net, dur, la tête lourde et mâle, des yeux sans douceur. Ses traits avaient cette expression presque inhumaine de volonté, de contrôle de soi, que l'on ne retrouve plus sur les figures anglaises, mais seulement sur celles des étrangers qui les imitent. Toute sa vie Monti s'était efforcé de paraître Anglais dans ses paroles et dans ses actions. Il surveillait jusqu'à ses pensées, de peur qu'elles ne fussent assez pures, assez anglaises. Sa fortune était petite. Il l'administrait habilement, mais la vie devenait difficile.

Très vite, il songea à Gladys comme à une épouse possible. Elle était belle. Elle était extrêmement riche, d'une richesse honorable. Elle lui plaisait. Certes, elle avait eu des amants, il le savait, mais ses aventures n'avaient jamais été viles ou intéressées. Il la courtisa pendant quelques mois, avec ruse et précaution, puis lui demanda d'être sa femme.

Ils se trouvaient tous deux chez des amis italiens des Monti, qui habitaient Paris. C'était une belle journée d'automne, et le jardin était encore éclairé de soleil. On voyait sur le seuil de la maison une colonne de lumière dorée et douce comme du miel, à travers laquelle brillaient les robes claires des femmes.

Gladys portait une robe de mousseline et un chapeau de paille légère, presque transparente, qui couvrait à demi ses beaux cheveux. Sous la courte voilette blanche, les grands yeux inquiets regardaient rarement en face, et se dérobaient aussitôt sous les cils baissés. Elle marcha lentement auprès de Monti jusqu'à une fontaine de bronze où une grappe d'enfants nus était sculptée autour de la margelle. Elle s'y adossa et, distrai-

tement, se mit à caresser les beaux petits corps froids et polis sous ses doigts.

– Gladys, chère, soyez ma femme... Je n'ai pas grand'chose à vous offrir, je le sais... Je suis pauvre, mais j'ai un des plus beaux, des plus vieux noms d'Italie et je serai fier de vous le donner... Vous m'aimez, n'est-il pas vrai, Gladys ?...

Elle soupira. Oui, elle l'aimait. Pour la première fois depuis de longues années, elle voyait en un homme autre chose qu'une aventure sans lendemain. Un homme, enfin, lui offrait de la garder éternellement, de la rassurer, de la défendre contre elle-même. Elle était mortellement lasse de cette poursuite amoureuse que sa vie était devenue. Compter anxieusement ses victoires, chaque jour plus précaires et plus difficiles, voir approcher chaque jour le moment de la vieillesse solitaire... quel cauchemar ! Enfin, elle serait cachée à l'abri de la vie, sur une chaude et dure poitrine d'homme, non pas liée pour un instant à un passant, mais ayant retrouvé un second Richard. Elle baissa le visage. Il regardait sa fine bouche, peinte, anxieuse, aux coins crispés. Elle ne répondait rien, pourtant. Il répéta :

– Nous serions heureux ensemble... Soyez ma femme...

– C'est une folie, dit-elle faiblement.

– Pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Le mariage... Sa date de naissance... Il avait trente-cinq ans, et elle... Elle ne put même pas prononcer mentalement le chiffre exact. Une honte folle, douloureuse, l'envahissait. Non, jamais, jamais !... S'il l'épousait, malgré cela, comment se défendre de la pensée qu'il ne voulait que l'argent, qu'il la quitterait un jour, non pas demain peut-être, ni dans un an, mais dix ans encore passeraient... Cela passait si vite... Et alors... Il serait jeune alors, et elle... « Car enfin, c'est un sursis que Dieu m'accorde, c'est un miracle, songea-t-elle désespéré-

ment. Un jour de maladie, la fièvre, la fatigue, et je me réveillerai vieille, vieille, vieille... Et il le saura... »

– Non, non, dit-elle doucement, pas cela... Ne pouvons-nous pas continuer à nous aimer sans obligations, sans liens d'aucune sorte ?

– Si vous m'aimiez, dit-il froidement, ces liens vous paraîtraient doux et faciles. Il faut m'épouser, Gladys, si vous tenez à moi.

Elle songea alors qu'il était possible, avec de l'argent et en courant le risque du scandale et du chantage, de masquer sur ses papiers d'identité cette date qu'elle voyait pendant ses veilles, son sommeil et ses rêves... Elle était femme, elle n'avait jamais su voir plus loin que le lendemain.

Elle dit à Monti, avec son sourire ravissant et las :

– Je tiens à vous plus que vous ne le croyez, chéri...

Leurs fiançailles furent officielles et quelque temps après Gladys partit, retourna dans le pays où elle était née. Là, elle se procura une copie de son acte de naissance, gratta un chiffre su une date, et, avec cette pièce maquillée, elle fit rectifier toutes celles qui lui avaient été délivrées pendant sa vie. Quand elle les eut toutes obtenues ainsi, elle revint dans la petite ville où elle était née et là un scribe complaisant accorda l'extrait de naissance aux autres papiers d'identité. Cela lui coûta une fortune mais, au printemps 1931, elle avait pu enfin se rajeunir officiellement de dix ans. Dix ans seulement, car il y avait un endroit au monde où la tombe de marbre d'une enfant portait une date mensongère, mais ineffaçable...

Dix ans. Elle pouvait avouer quarante-six ans, dix ans encore de plus que Monti. Cet âge, cette tare, ce crime la poursuivait encore. Pour cet homme qu'elle aimait, elle eût voulu être une enfant, de nouveau une faible et fragile enfant, serrée dans des bras forts. Il fallait être indulgente, maternelle, et elle vou-

lait être aimée et admirée, préférée à toutes, non pas comme une amie, ni comme une épouse, mais comme une maîtresse, comme la radieuse jeune fille d'autrefois.

Elle n'eut jamais le courage d'épouser Monti.

15

Cinq ans plus tard, un jour d'automne, Gladys rentrait chez elle ; elle suivait un boulevard désert, en bordure du Bois. La nuit tombait, quoiqu'il fût à peine quatre heures. Le crépuscule de Paris avait l'odeur d'une forêt mouillée. Gladys renvoya l'auto ; elle marchait vite, respirant avec délices l'air âpre et humide. Autour d'elle pas une âme. Seul, un chien la précédait, flairant la terre. Les maisons étaient sombres, derrière leurs volets clos ; les jardinets vides luisaient, trempés de pluie.

Tout à coup elle vit, sous un bec de gaz allumé, un garçon, tête nue, vêtu d'un imperméable gris, qui semblait l'attendre. Elle le regarda avec surprise et toucha machinalement ses perles sous sa jaquette de skungs. Il la laissa passer, et seulement quand elle fut de quelques pas en avant, il se mit à la suivre. Elle marcha plus vite, mais bientôt, il la rejoignit ; elle entendit son souffle derrière elle. Elle se hâta davantage. Alors, il s'arrêta et parut se dissoudre dans la brume, mais un moment après, comme elle l'avait oublié, elle entendit de nouveau son pas derrière elle. Il la suivit en silence jusqu'au bec de gaz allumé et là, il appela à voix basse :

– Madame...

Il avait une figure maigre et jeune ; le long cou frêle était penché comme entraîné en avant, par le poids d'une tête lourde.

– Vous ne voulez pas m'écouter, madame ?... Vous avez peur ?... Je ne suis pas un apache... Regardez-moi.

– Que désirez-vous ?

Il ne répondit rien, mais continua à marcher derrière elle, si près qu'elle entendait le bruit de sa respiration. Puis il se mit à siffloter l'air de *La Veuve Joyeuse*, répétant sans cesse les deux premières mesures. Elle écoutait avec un trouble étrange ce sifflotement et le bruit rythmé, saccadé de pas dans la rue vide.

Elle s'arrêta et ouvrit son sac. Le jeune homme refusa d'un geste :

– Non, madame...

– Alors, que voulez-vous ?

– Vous suivre, dit-il d'une voix basse et ardente : ce n'est pas la première fois. Vous ne vous fâcherez pas, n'est-ce pas, madame ?... Ce n'est pas nouveau pour vous ?... Un homme perdu dans l'ombre, qui vous suit ?... Sans espoir ?... Vous n'avez jamais fait attention à moi ?... Pourtant, voici un mois que je vous guette dans la rue... Je vous vois sortir de chez vous, rentrer le soir, tard... Je vois vos amis. Je vous vois monter en auto. Vous n'imaginez pas les sensations que cela me donne... Mais jusqu'ici je n'avais jamais pu vous trouver seule... Vous ne vous fâcherez pas, n'est-ce pas, madame ?

Gladys le regarda et haussa doucement les épaules :

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt ans.

– Et vous suivez une femme inconnue ?... Vous perdez ainsi votre temps ? murmura Gladys : son démon, le désir de séduction s'emparait d'elle, et involontairement, sa voix s'adoucissait.

– Vous paraissez bonne, madame. Vous voudrez bien faire l'aumône d'un regard, d'un sourire à un pauvre garçon qui ne songe qu'à vous ?... Oh ! depuis si longtemps, dit-il d'une voix étrange, où frémissait une rêverie passionnée.

– Vous êtes un enfant ! dit Gladys : voyons... soyez raisonnable. Je vous ai écouté avec patience, mais vous comprenez bien, n'est-ce pas, qu'il faut me laisser. J'ai un mari ! dit-elle en souriant, qui pourrait prendre en mauvaise part cet enfantillage.

– Vous n'avez pas de mari, madame. Vous êtes parfaitement libre et seule... Oh ! tellement seule...

Gladys dit avec inquiétude :

– En tout cas, je vous prie de me laisser.

Il hésita, s'inclina et s'effaça contre un mur. Elle le vit jouer avec les pans de son cache-nez rouge. Elle marcha plus vite, cherchant une auto, mais la chaussée était vide. Au bout de quelques instants, elle entendit de nouveau le pas du garçon résonner derrière elle.

Cette fois-ci, elle s'arrêta et l'attendit. Quand il l'eut rejointe, elle dit avec colère :

– Écoutez !... En voilà assez !... Vous allez me laisser, maintenant, ou je vais me plaindre au premier agent que je rencontrerai.

– Non ! dit le jeune homme, d'une voix dure.

– Vous êtes fou !

– Vous ne voulez pas savoir mon nom ?

– Votre nom ?... Vous êtes fou ! répéta-t-elle : je ne vous connais pas, et votre nom ne m'intéresse pas.

– Ceci n'est pas tout à fait exact. Vous ne me connaissez pas, il est vrai, mais vous vous intéresserez passionnément à moi lorsque vous saurez mon nom.

Il attendit un instant et répéta plus bas :

– Passionnément...

Gladys se taisait, mais il voyait trembler et s'abaisser les coins de sa bouche. Il dit enfin :

– Je m'appelle Bernard Martin.

Elle poussa un bizarre petit soupir, comme un sanglot étouffé.

– Est-ce que vous attendiez un autre nom ? demanda-t-il : je n'ai pas d'autre nom.

– Je ne vous connais pas.

– Je suis votre petit-fils, pourtant, dit Bernard Martin.

– Non..., balbutia-t-elle. Je ne vous connais pas. Je n'ai pas de petit-fils !

Elle était presque sincère : elle n'arrivait pas à lier au souvenir de l'enfant sans nom, de ce petit être rouge, gonflé de cris, entrevu vingt ans auparavant, l'image de ce jeune homme, debout devant elle, sous la pluie... Vingt ans... Jamais le temps écoulé n'aurait pour elle la même longueur que pour les autres.

– Allons, grand'mère, résignez-vous ; je suis bien votre petit-fils et, croyez-moi, ce ne sera pas difficile de le prouver : j'ai une lettre de Jeanne, votre ancienne femme de chambre, qui m'a fait élever. Elle est morte, mais sa lettre est éloquente. Mes droits...

– Vos droits ?... Je ne vous dois rien !

– Ah ?... Eh bien, je perdrai mon procès... Mais le scandale ? Vous ne pensez pas au scandale, grand'mère ?

– Ne m'appelez pas ainsi ! cria Gladys dans un sursaut d'aveugle fureur.

Le garçon ne répondit rien. Il mit ses mains dans ses poches et recommença à siffloter l'air de valse de *La Veuve*

Joyeuse. Gladys enfonça ses ongles dans ses mains pour maîtriser le tremblement qui secouait son corps :

– Vous voulez de l'argent ?... Oui, je... J'ai été bien coupable... Comment ai-je pu vous oublier si longtemps, mon Dieu ?... J'avais dit à Jeanne de s'adresser à moi aussitôt que l'argent serait dépensé... Elle ne l'a jamais fait, et je... j'ai oublié..., dit-elle à voix basse.

– Je n'ai jamais manqué de rien. Ce n'est pas de l'argent que je cherche...

Son accent d'aversion chassa en elle tout remords et toute pitié :

– Le scandale ?... sans doute... Mon pauvre garçon... Vous devez arriver d'un trou perdu de province ?... Le scandale, comme vous l'appelez, à Paris...

Il se taisait et marchait toujours à ses côtés, sifflotant d'une voix pensive et faible.

Elle songea :

– Le fils de Marie-Thérèse...

Mais cela n'éveillait aucune émotion dans son cœur qu'emplissait seule la sourde rumeur de la peur.

Elle répéta avec désespoir :

– Vous voulez de l'argent ?

Le garçon desserra les dents avec peine :

– Oui.

Elle ouvrit précipitamment son sac, tira un billet de mille francs et le lui mit dans la main. Le garçon hocha la tête :

– Votre amant s'appelle bien Aldo Monti ?

– Vous croyez me faire peur ?... Qu'est-ce que vous voulez que cela fasse à mon amant que ma fille, autrefois, ait eu un enfant ?

– Exact, grand'mère, exact... Mais j'ai parlé à la Gonzalès, voyez-vous, et j'ai été élevé par Jeanne. Ces deux femmes vous connaissaient comme seules les domestiques connaissent leurs maîtres, jusqu'à ce que pas un petit repli de l'âme ne leur échappe. Vous ne m'avez pas abandonné parce que j'étais un enfant illégitime, mais parce que vous ne vouliez pas que l'on sache votre âge véritable. Je vous déteste.

– Laissez-moi !

– C'est vrai que vous paraissez jeune encore... Que dit-on de vous ?... « Elle a quarante ans ?... Quarante-cinq ans ?... » Vous vous résignez à avoir quarante-cinq ans ?... Un petit-fils de vingt ans, après tout, ce n'est pas si terrible... Je me trompe peut-être ?... Hein ? Hein ? Oh ! comme je voulais vous regarder de près, vous entendre parler !... Vous êtes semblable à ce que j'imaginais... Et pourtant, non, non, on avait beau me dire que vous étiez une femme encore belle, avec l'apparence de la jeunesse, je vous voyais sous les traits d'un monstre. Mais vous êtes un monstre.

Il se penchait avidement vers elle. Il regardait ses cheveux blonds, son visage peint, et elle cherchait en lui les traits de Marie-Thérèse, mêlés à ceux d'Olivier Beauchamp. Mais tout cela était le passé. Ils étaient morts. Il n'y avait qu'une réalité au monde : Aldo, son amant !... Ce garçon frêle, maigre, ressemblait à Marie-Thérèse et à Olivier, comme une caricature ressemble à de charmantes images. Il était pâle ; ses cheveux lourds retombaient sur son front ; sa lèvre était mal rasée, ses longues joues presque transparentes de maigreur. Seuls, les yeux rappelaient ceux de Marie-Thérèse, yeux ardents, clairs, sous de longs cils noirs, plus beaux encore parce qu'ils brillaient dans ce maigre et laid visage.

Il parla le premier ; il dit avec un accent de froide menace :

– Écoutez bien. Si vous ne voulez pas passer vos nuits suspendue au téléphone, car je vous appellerai sans arrêt, et, lorsque vous ne répondrez pas, je secouerai la porte de votre hôtel de telle façon que vous serez bien obligée de m'ouvrir, si vous ne voulez pas de scandale, de lettre à votre amant, venez me trouver. J'habite rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 6. Hôtel des Étudiants. Je vous attendrai tous les jours jusqu'à six heures. Venez.

– Vous croyez vraiment que je viendrai ? murmura-t-elle en s'efforçant de sourire.

– Si vous êtes une femme intelligente…

– C'est bien, je verrai, je… Partez maintenant, je vous en supplie, laissez-moi !… Je suis moins coupable que vous ne le croyez, acheva-t-elle avec un accent de peur et de prière.

Il ne répondit pas, secoua ses cheveux mouillés par la pluie, boutonna le haut de l'imperméable et partit.

16

Elle avait gardé Monti chez elle, cette nuit-là.

Ils avaient dîné devant la fenêtre ouverte. Le Bois était voilé d'un brouillard sombre, roux d'automne... Il commençait à faire froid. Monti s'était levé pour refermer la fenêtre, mais elle semblait jouir de cette fraîcheur.

Elle songeait :

– Une jeune femme aurait froid ce soir, à demi nue comme je le suis... Moi...

Elle aurait traversé le feu, marché sur la mer pour se prouver à elle-même qu'elle était forte, souple, jeune...

Paris était mouillé, et, mauve, comme les labours d'automne sous un ciel brun. À chaque instant, sous les arbres du bois, un phare d'auto surgissait qui grandissait, traversait l'espace et se transformait en un point d'or entre les branches.

Monti frissonna :

– Vraiment ?... Vous n'avez pas froid ?...

– Mais non. Comme vous êtes frileux, chéri... Vous n'avez pas honte ?

Gladys aimait cette fenêtre ouverte, parce qu'ils se contentaient ainsi de la diffuse clarté qui tombait du ciel de Paris et de la lumière d'une lampe voilée au fond de la chambre. Elle redoutait l'éclairage trop vif. Monti fumait. Il était nerveux ; elle le sentait ; elle songea, tandis qu'à son effroi des larmes montaient à ses yeux :

– Pourvu qu'il ne me parle pas durement, comme il sait le faire... Je ne pourrais pas le supporter, ce soir...

Elle ferma les yeux, essayant de reformer les traits de Bernard Martin dans sa mémoire. Elle tressaillit si brusquement que Monti demanda :

– Qu'y a-t-il donc, Gladys ?

– Rien, oh ! rien, fit-elle, la voix enrouée par les larmes : venez près de moi, Aldo... M'aimez-vous encore un peu ?... Oh ! dites-le-moi, je vous en supplie... Les hommes n'aiment pas parler d'amour, je le sais, dit-elle, en s'efforçant de sourire. Cher, cher bien-aimé... Je t'aime tant, si tu savais... Quand je te regarde, mes lèvres tremblent. Je suis amoureuse de toi comme une enfant de quinze ans, et toi, tu n'as pour moi qu'un attachement tiède et presque conjugal. Je le sais...

– Gladys, c'est toi qui n'as pour moi qu'un attachement pâle et tiède, puisque tu refuses ce que je te demande depuis si longtemps. Sois ma femme. Je voudrais vivre avec toi constamment, retourner en Italie avec toi, te voir porter mon nom. Pourquoi refuser ?

Elle secoua la tête, le regardant avec angoisse :

– Non, non, je vous avais prié de ne jamais me parler de cela. C'est impossible !

Il se tut. Elle, pourtant, pensait que, malgré ses paroles, jamais elle n'avait été, au contraire, aussi prête à accepter, à le suivre, à tout lui dire, à ne plus porter en elle-même le poids de cette peur... Elle n'avait personne d'autre au monde. Un instant, elle songea :

– Pourquoi pas, après tout ?... Quarante ans, ou cinquante ans, ou soixante, hélas, quelle différence, si ce n'est plus la jeunesse, la vraie, l'irremplaçable ?...

Elle se rappela telle ou telle de ces femmes, qui, à soixante ans passés, étaient encore aimées, disait-on... « Oui, ce sont elles qui le disent », songea-t-elle avec une triste lucidité, « et en réalité ce sont des gigolos ou de vieux amants qui n'aiment en elles que leurs souvenirs... Si Dick avait vécu... Pour lui, je n'aurais jamais été vieille... Tandis que celui-ci... Lui avouer : "J'ai soixante ans... J'ai un petit-fils de vingt ans..." Quelle honte... Je veux qu'il m'admire, qu'il soit fier de moi... Je veux être jeune. Je l'ai été jusqu'à présent. Personne n'a soupçonné mon âge. Et maintenant... Mais que puis-je faire, pour ce petit, maintenant ?... Le mal est fait... L'argent, cela est facile... Mais se contentera-t-il d'argent ?... Il doit me haïr... »

Elle cacha sa figure dans ses mains. Monti demanda avec étonnement :

– Chérie, qu'avez-vous ce soir ?

– Je ne sais pas, murmura-t-elle avec désespoir : je me sens triste. Je voudrais mourir. Prenez-moi sur vos genoux. Bercez-moi.

Il l'attira contre lui ; elle se pelotonnait sur sa poitrine, jouissant délicieusement de se sentir petite et souple, serrée dans ses bras. Il lui caressa les cheveux en l'appelant : « enfant, mon enfant chérie... » Le temps était aboli. Le cœur de Gladys fondait de douceur et de tristesse.

– S'il savait mon âge véritable, comment des mots pareils passeraient-ils ses lèvres ?... Si un homme de vingt ans, devant lui, m'appelait « grand'mère » ?... Je suis jeune, pourtant, je suis jeune, c'est un rêve horrible...

Elle lui mit les bras autour du cou, respirant l'odeur légère de ses joues ; ses yeux étaient fermés, ses fines narines dilatées :

– Je suis lourde, Aldo... Laissez-moi...

– Comme un oiseau...

– Aldo, vous m'aimerez toujours ?

– Vous ne voulez pas parler d'avenir, à l'ordinaire, chérie ?

– Oui, parce qu'il est effrayant... Écoutez-moi, fermez les yeux et répondez-moi avec sincérité. C'est terriblement grave. M'aimerez-vous lorsque je serai vieille ?

– Vous oubliez que nous vieillirons ensemble ?... N'avons-nous pas presque le même âge ?

– Non, dit-elle en secouant la tête : si vous saviez comme j'ai peur de vieillir...

– Chère Gladys, vous êtes jeune et belle.

– Non, non, c'est un mensonge. Je suis une vieille femme, dit-elle d'une voix sourde.

– En cet instant, chérie, vous n'êtes qu'une enfant déraisonnable.

– Jusqu'à quel âge une femme peut-elle être désirable ? demanda-t-elle brusquement.

– Quelle question, chérie... Aussi longtemps qu'elle est belle, qu'elle est femme... Cinquante ans, cinquante-cinq ans... Cela fait tant d'années encore, Gladys... Une vie...

– Oui, une vie, murmura-t-elle en écho.

– Si vous vouliez m'écouter, en ce temps-là nous serions un vieux ménage. Nous aurions tous deux des cheveux blancs. Ensemble ? Est-ce si terrible ?

– Et l'amour sera parti ?

– Mais non. Ce sera un autre amour, voilà tout. Vous parlez comme une enfant, Gladys.

– Lorsque j'étais très jeune, dit Gladys, je m'étais jurée que je me tuerais lorsque je me sentirais vieillir. J'aurais dû le faire.

Elle n'entendit pas les plaisanteries caressantes qu'il lui disait. Elle avait fermé les yeux et elle tenait son visage serré contre le bras de Monti. Elle éclata en sanglots :

– Oh ! Aldo, je suis si malheureuse !

– Mais pourquoi, chérie, dites-moi la raison, je pourrais vous aider. Ah ! vous n'avez pas confiance en moi. Je ne suis même pas votre ami.

Elle l'entoura de ses bras, l'étreignant avec une force extraordinaire chez une femme d'apparence si frêle :

– Non, non, pas mon ami !... Tu es mon amant, tu es tout ce que j'aime au monde !... Ne fais pas attention à ce que je dis !... J'ai eu des contrariétés ridicules tout le jour, une robe ratée, un bracelet perdu, que sais-je ?

– Tu es trop gâtée, chérie, trop enfant gâtée pour cette terre.

– Tu te moques de moi, mais... j'ai eu ma part de malheur, murmura-t-elle.

– Tu ne m'en parles jamais.

– À quoi bon, grand Dieu ? Aldo, je ne te laisserai pas partir cette nuit.

Il haussa les épaules en riant :

– Comme il te plaira.

Quand il fut enfin endormi, elle se coucha auprès de lui, mais elle ne put trouver le sommeil. Elle finit par se lever doucement ; elle alla dans la chambre voisine. Elle tremblait de froid, maintenant... Elle tournait d'un mur à un autre, sans bruit. « Personne au monde, personne... » Désespérément, elle

appela à voix basse, tordant ses doigts, les larmes coulant sur ses joues :

– Dick, oh ! Dick, pourquoi es-tu parti ?

Mais il était mort et depuis si longtemps dissous dans la terre. Elle se souvint de Mark, mort aussi... de Georges Canning, tué... Un seul restait : Claude... et ce petit, cet inconnu était leur petit-fils à tous deux.

Elle prit une feuille de papier, commença à écrire, épiant la respiration de Monti dans la pièce voisine :

« Venez à mon secours... Ne vous étonnez pas que je fasse appel à vous... Sans doute m'avez-vous oubliée ? Mais je n'ai personne d'autre au monde... Tous sont morts autour de moi. Je suis seule. Il me semble par moments que je suis plongée vivante au fond d'un puits, d'un abîme de solitude... Vous seul vous souvenez encore de la femme que j'ai été. J'ai honte, désespérément honte, mais je veux avoir le courage de faire appel à vous, à vous seul, à vous qui m'avez aimée... »

Cependant, elle songeait avec désespoir :

– Il m'a oubliée... Il est vieux maintenant, délivré, libre et loin de la vie. Moi, je brûle encore dans l'enfer, mais lui, il est calme, détaché de tout, sans doute, vieux, vieux... Comment comprendrait-il ? Ah ! j'ai voulu brûler jusqu'au dernier jour dans l'enfer, j'ai refusé le calme et la paix de la vieillesse. Mais je réparerai, je demanderai pardon à ce petit. Je ferai tout pour lui, tout ce qu'une mère peut faire pour l'enfant qu'elle a mis au monde, tout ce que Marie-Thérèse aurait fait, mais qu'il se taise, qu'Aldo ne sache rien !

Au matin, elle enferma la lettre dans le tiroir de son secrétaire, mais jamais elle ne devait l'envoyer.

17

Le lendemain, de quart d'heure en quart d'heure, le téléphone sonna. Bernard ne demandait rien. Il se contentait de raccrocher lorsqu'il entendait la voix de la femme de chambre. Enfin, Gladys fit porter l'appareil chez elle et répondit en tremblant :

– C'est moi, Bernard.

– Allô ! dit la voix qu'elle reconnaissait : c'est vous, grand'mère ?

– Je vous ai donné mille francs hier. Ne pouvez-vous pas me laisser tranquille pendant quelques jours ?

– Vous croyez donc que c'était pour solde de tout compte ? dit la voix.

– Dites-moi clairement ce que vous voulez ?

– Par téléphone ?

– Non, non, murmura Gladys : elle entendait du bruit dans la chambre voisine. Je vous rappellerai...

– Non, venez !

– Non !

– À votre aise. À propos, votre fiancé, mon futur grand-père s'appelle bien le comte Monti ?

– Écoutez, dit Gladys avec angoisse : vous jouez là un jeu dangereux. C'est une espèce de chantage.

– Vous savez bien que c'est un chantage tout particulier...

Mais le lendemain, elle alla chez lui. Il habitait une petite chambre sombre, étouffante, au plafond bas et sale. Le marbre du lavabo était traversé par une profonde lézarde ; les draps du lit étaient jaunes et usés ; une grossière guipure pendait aux fenêtres.

– Quelle misérable chambre, murmura Gladys : vous partirez d'ici quand vous voudrez, mon petit...

Il la regarda en souriant :

– Non... ce n'est pas cela qu'il me faut... Vous ne comprenez pas. Je vous assure que vous ne comprenez pas...

Sur la table des livres étaient ouverts ; des livres couvraient le plancher ; une assiette pleine d'oranges était posée sur le lit.

– Écoutez, dit Gladys : que voulez-vous de moi ?... Je ne puis réparer le passé que dans la mesure du possible, mais...

Elle se tut, attendant qu'il l'interrompît, mais il la regarda avec attention :

– Mais parlez, madame, je vous écoute. Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

Elle lui obéit machinalement ; comme elle vit que ses mains tremblaient, elle les cacha sous sa fourrure :

– Pourquoi recherchez-vous le scandale ?

– Mais, madame, vous ne me comprenez pas... Vous persistez à croire que je désire prouver des droits, inexistants, je le sais, puisque je suis un enfant illégitime. Mais il ne s'agit pas de cela. Du moins, je n'y ai pas réfléchi encore... J'éprouve simplement le besoin qui vous paraîtra étrange de manifester ma présence dans votre vie, de troubler votre magnifique quiétude. Regardez-vous dans la glace... Ah ! vous ne ressemblez pas en ce

moment à la femme que vous étiez hier, hier seulement, lorsque vous accueilliez si gracieusement, dans la rue, le garçon inconnu qui vous suivait... Vous portez votre âge en ce moment, ma chère grand'mère... Allons, ne vous irritez pas. Ne me reniez pas. Après tout, je suis votre chair et votre sang, hein ? l'unique souvenir qui vous reste d'une fille que vous avez chérie, à en juger par le magnifique mausolée de marbre blanc que vous lui avez fait élever dans le cimetière de Nice. J'ai vu la tombe... J'ai vu la Gonzalès... Charmant spectacle, et comme je comprends que ma mère ait préféré mourir que de la voir à son chevet...

– Qui vous a élevé ? demanda Gladys : Jeanne ?

– Non. Elle s'était placée, après vous avoir quittée, pour continuer à gagner ma vie et la sienne. Elle m'a confié à sa cousine, une ancienne cuisinière qui vivait avec un certain Martial Martin, maître d'hôtel en retraite... C'était un homme stupide et honnête, qui a consenti à me reconnaître, afin de me procurer un état civil, sinon reluisant, du moins honorable... Il est mort lorsque j'étais tout enfant encore. J'ai été élevé par cette cousine de Jeanne, Berthe Souprosse, maman Berthe, comme je l'appelais...

Gladys cacha son visage dans ses mains :

– Elles vous ont raconté ?

Il haussa les épaules sans répondre. Jamais ces deux femmes n'avaient pu oublier le moindre détail de la nuit où il était né ; elles ne parlaient guère d'autre chose, et elles ne pensaient même pas à autre chose, comme il arrive aux humbles témoins d'un drame dont les acteurs sont plus riches et plus puissants qu'eux. Au commencement, elles se cachaient de l'enfant pour en parler, et il appliquait toutes les ressources de son intelligence passionnée, avide, patiente, à reconstituer la vérité avec des bribes de phrases, des soupirs, des regards échappés aux deux femmes. Les souvenirs de la nuit où il était né, la mort de Marie-Thérèse, l'attitude de Gladys, le caractère de

Gladys, tout cela prenait peu à peu pour lui la curieuse fascination d'une œuvre d'art. Le soir, quand elles l'avaient couché dans le grand lit où il dormait auprès de maman Berthe, elles s'asseyaient dans la salle à manger, devant la salamandre allumée et, le tricot sur les genoux, elles recommençaient inlassablement le même récit.

Par la porte entr'ouverte, l'enfant voyait le dos courbé de Berthe, le châle noir en pointe sur ses épaules, la longue aiguille d'acier glissée dans ses cheveux blancs, sous le petit bonnet tuyauté qu'elle continuait à porter. Jeanne raccommodait les blouses, les petites culottes de velours de Bernard. L'enfant s'endormait à moitié, mais jusque dans ses rêves, il retrouvait les récits de Jeanne. Certaines phrases revenaient de soir en soir, tellement pareilles, que Bernard pouvait les réciter par cœur :

– Misère, il n'y avait même pas une chemise à lui mettre sur le corps, à ce petit, dans cette maison qui regorgeait d'or... La grand-mère a payé cent mille francs le tombeau de la pauvre mademoiselle, cent mille francs d'avant-guerre, et ce petit enfant, qui est sa chair et son sang, aurait pu mourir sans qu'elle y pense...

Bernard, frottait ses yeux pour chasser le sommeil, se réveillait, les écoutait avidement, et il caressait, nourrissait dans son cœur une haine sourde et complexe qui donnait à sa vie un goût âpre et délicieux.

Il contemplait maintenant avec une froide curiosité Gladys, immobile et tremblante devant lui.

– Que désirez-vous de moi ? répéta-t-elle.

– Nous en parlerons une autre fois, murmura-t-il en souriant ; aujourd'hui, je ne veux rien vous demander. Aujourd'hui, je n'ai voulu que vous voir et vous parler.

– Je ne reviendrai pas...

– Oh ! mais si... Cela ne fait aucun doute. Vous reviendrez dès que je vous ferai signe.

– Non.

– Non ? répéta-t-il en ricanant : vous pensez à partir, sans doute, à ce moment ? Vous pensez : « Je suis riche. J'irai au bout du monde demain, si je veux. Ce misérable gamin ne me suivra pas... » Mais une lettre suivra bien le comte Monti.

Elle ne répondit rien. Elle cherchait en lui quelques traits du visage de Marie-Thérèse. Elle ne reconnaissait rien de son sang. La voix de Bernard était douce et féminine, mais son rire était dur. Elle soupira :

– La vieillesse viendra dans quelques années, quelques mois peut-être, songea-t-elle, la vraie, celle qui n'est que calme et renoncement. Un jour viendra où je serai lasse de l'amour, et puisque la nature ne fait pas de miracles, puisque le seul être sorti de ma chair est mort, pourquoi pas celui-ci ?... J'aurai un foyer, une maison où je me reposerai... Certes, j'ai été bien coupable, mais...

Car, devant sa propre âme, qui a jamais été condamné sans appel ?

– J'étais jeune, trop belle, gâtée par la vie, les hommes, le monde, gâtée par l'amour...

Elle eût voulu lui dire cela, mais ce visage aigu, pâle, laid, cette flamme d'intelligence qui brûlait au fond des yeux clairs et étroits, cela arrêtait les paroles sur ses lèvres. Elle regarda encore une fois cette chambre d'étudiant misérable, ces vitres ternies, ce tapis qui montrait la corde, et un portrait de femme sur la table.

– Qui est-ce ? Votre maîtresse ?

Il ne répondit pas.

– Je ne suis pas venue à cause de vos menaces. Bernard. Ne le croyez pas. Vous ne pouvez pas comprendre. Si vous étiez une femme, vous comprendriez que l'on peut passer toute une partie de son existence dans l'oubli le plus complet, que l'on peut ne pas voir le temps couler, que l'on peut n'avoir dans le cœur que l'amour d'un homme, et oublier le reste. Je ne viens pas en ennemie. Comment le pourrais-je ?

Il l'interrompit :

– Vous avez songé à partir, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je sais bien qu'une lettre atteindrait mon amant. Vous voyez, je ne me défends pas. Je ne nie rien. Je ne demande pas mieux que de vous aider. Je suis riche. Je puis vous assurer une vie enviable.

– À l'écart, n'est-ce pas ?

Elle le regarda avec angoisse :

– Que voulez-vous dire ?

– Vous voulez bien me donner de l'argent ? Si c'était autre chose que je voulais, pourtant ?

– Je suis prête, dit-elle faiblement, à vous aimer comme une mère.

Il poussa un sec petit éclat de rire :

– Qui vous demande de l'amour ? Qui a encore besoin de vous ? De jeunes gigolos, sans doute, ce Monti, qui doit être un maquereau ?

– Monti est un honnête homme, dit-elle doucement.

– Et il vit avec vous, avec une femme de soixante ans ?... Alors, il vous trompe ?

– C’est possible, murmura Gladys, le cœur étreint d’une douleur brusque et sauvage.

– Cela ne me regarde pas, d’ailleurs. Revenons à moi. Vous ne voyez rien d’autre à m’offrir que de l’argent ou votre tardive affection ?… Si j’étais ambitieux cependant ?… Si je ne me contentais pas de l’état civil que vous m’avez donné ?… Fils naturel, ultérieurement reconnu, de Martial Martin, ancien maître d’hôtel ?…

– Il est trop tard pour remédier à cela.

– Croyez-vous ?… Il faudra y songer…

Il pensait avec un sentiment de délices :

– Elle tremble, la vieille… Qui sait, pourtant ?

Mais, ce qui, en ce moment, faisait battre son cœur d’une scélérate et exquise jouissance, ce n’était pas l’espoir d’un brillant avenir, ni même la joie de la vengeance, mais la satisfaction d’avoir mené à bien un jeu supérieur.

– Vous n’avez pas pensé une seule fois à moi, n’est-ce pas, pendant ces vingt ans ?

– Non.

– J’aurais pu mourir de faim.

– J’avais dit à Jeanne de venir me trouver…

– Et vous êtes partie ? Vous avez quitté la France ?

– Oui, dit Gladys, je pensais revenir au bout de quelques mois, je vous le jure.

– Et vous m’avez oublié ?

– Oui.

– Comme on oublie un chien ?

– Oh ! je vous en supplie, fit-elle en joignant les mains : ne parlons plus du passé... Comme vous me regardez... Avec quelle haine...

– Voulez-vous me présenter à Aldo Monti ?

– Vous êtes fou ?... Pourquoi ?

– Et pourquoi non ?

– Je ne peux pas, murmura-t-elle.

– Vous avez honte de moi ?

– J’ai honte de ce que j’ai fait, dit-elle, cherchant d’instinct un mensonge qui pourrait l’apaiser.

Mais il secoua la tête en souriant :

– N’est-ce que cela ?... Je vous absous. Et qui ne comprendrait que vous avez voulu garder secrète la faute de votre fille ?

– Justement à cause de cela, je ne puis... Il m’est pénible, Bernard...

Elle s’interrompit en l’entendant rire. Et ce rire dur fut suivi de la douce voix :

– Allons, ne jouez pas la comédie. Vous oubliez que j’ai connu Jeanne, et que pour sa femme de chambre, on n’a pas de secrets. Vous avez peur d’avouer votre âge, voilà tout !

Un flux de sang monta aux joues fardées de Gladys. Mais elle répondit seulement :

– J’aime mon amant par-dessus tout.

– Votre amant ? À votre âge ? Vous devriez avoir honte de prononcer ce mot !

– Je l’aime. Et si je le garde, ce n’est pas avec de la vertu, ni de beaux sentiments. Vous ne savez pas cela encore. Vous êtes

un enfant. Je le garde parce que je suis une femme qui passe pour être belle et jeune encore, qui flatte sa vanité. S'il savait mon âge, s'il savait surtout comme j'ai menti, comme j'ai honte dans mon cœur, et quel malheur et quelle déchéance la vieillesse est pour moi, il me quitterait. S'il restait, ce serait pire, parce que je croirais alors que c'est mon argent qu'il veut, et cela, je ne le supporterais pas. J'en mourrais. Je veux être aimée.

– Alors, que pensez-vous faire ?

– Je pense que vous comprendrez votre propre intérêt. Vous n'avez rien à gagner à un scandale. Légalement, je ne vous dois rien. Vous avez un père selon la loi. D'ailleurs, dit-elle en haussant les épaules avec une expression de lassitude, je ne connais rien à la loi. Je suis prête à vous donner la seule chose dont je puisse librement disposer : de l'argent. Plus tard, dans quelques années, dans quelques mois, peut-être, mon amant me quittera... Je deviendrai du jour au lendemain une vieille femme... C'est toujours ainsi que cela se passe, murmura-t-elle : alors, ce sera différent... Mais ces instants qui me restent, je ne les abandonnerai pour rien, pour aucun sentiment de remords ou de devoir !

Il ne répondit pas. Il s'était levé et approché d'elle. Il la contemplait avec une avide curiosité. Enfin, il murmura :

– Vous pouvez partir, maintenant...

Elle partit.

18

Gladys descendit, traversa un boulevard où les premières lumières brillaient à travers le brouillard roux d'automne. C'était le quartier des écoles. Ici, chaque maison, chaque rue appartenait à la jeunesse. Tous les visages qui apparaissaient entourés d'un halo de brume étaient misérables, hâves, mal nourris, mais jeunes, si jeunes... Elle les regardait avec haine. Les paroles de Bernard étaient demeurées dans son cœur. Elle les entendait encore... « Alors, il vous trompe ? »...

Avec quel accent de sincérité presque naïve il avait demandé cela... Il vous trompe ?... On ne peut pas vous aimer, vous, la vieille ! Jamais elle n'avait été jalouse : elle était si sûre d'elle-même et de son pouvoir. Voici que, pour la première fois de sa vie, elle ressentait cette crainte, ce désespoir, cette horrible espérance...

– Est-ce qu'il m'aime ?... Est-ce qu'il m'a aimée ?... Pourquoi, pourquoi ne me quitte-t-il pas ?... Est-ce le mariage qu'il veut ?... Est-ce l'argent ?... Est-il fidèle ?... Pourquoi, hier, n'est-il pas venu ?... Où était-il ?... Avec qui ? Pourquoi ?...

Quand il la prenait dans ses bras, quand il fermait les yeux, sous ses caresses, était-ce pour mieux goûter sa jouissance ou pour ne pas voir son visage ?... Ce visage, donnait-il vraiment l'illusion de la jeunesse ?...

En pleine rue, elle s'arrêta, tira sa glace de son sac, contempla avec angoisse ses traits. Et aussitôt elle songea que, cinq ans auparavant..., seulement cinq ans..., à un mouvement pareil, un homme n'eût pas manqué de murmurer en souriant :

– Mais oui, mais oui..., jolie...

Personne ne la regardait. Des garçons passaient, se tenant par le bras. Gladys croisa des filles, pauvrement vêtues, le béret sur l'oreille, le cartable plein de livres à la main. Elle entendit l'une d'elles, lourde et laide, crier à ses compagnes :

– Ils sont partis pour les lacs italiens !...

Elle prononçait : « ZZ'italiens », pour mieux faire sentir sa dérision et son étonnement, comme si elle pensait : « Comment peut-on partir pour les lacs italiens ?... Quels chichis !... »

Mais, malgré elle, une tristesse envieuse altérait sa voix, et Gladys regarda avec amitié cette pauvre grosse fille qui connaissait, elle aussi, des rêves irréalisables...

Elle rentra. Son cœur battait sans cesse, sourdement et douloureusement dans sa poitrine. La nuit, elle attendit en vain le sommeil. Elle caressait fiévreusement son corps :

– Je suis belle, pourtant, je suis belle... Où trouverait-il un corps plus beau ?... Je n'ai pas soixante ans, ce n'est pas vrai ! C'est impossible !... C'est une monstrueuse erreur !... Pourquoi être allée voir ce garçon ?... Il a vécu vingt ans sans que je me soucie de lui !... J'aurais dû partir, j'aurais dû aller au bout du monde. Mais une lettre aurait atteint Aldo ?... Aldo... Est-ce qu'il m'aime ?... Où est-il en ce moment ?... Est-ce qu'il aime une autre femme ?... Qu'est-ce que je sais de lui ? Qu'est-ce qu'on connaît de l'homme qu'on aime ?... Peut-être se moque-t-il de moi ?... Peut-être...

Elle songea à une de ses amies, Jeannine Percier, qui tournait sans cesse autour de Monti.

– S'il savait... Si on apprenait la vérité, il rirait de moi avec elle. Jamais il ne me pardonnera de l'avoir rendu ridicule... Elle dira : « Pauvre Gladys... Vous ne vous en étiez jamais douté ; mais on ne trompe pas une femme. J'avais toujours pensé

qu'elle était plus âgée qu'on ne le croyait, mais de là à... oh, c'est comique ! ! ! »

Elle, Gladys, ridicule ?... Odieuse, oui, criminelle, oui, mais pas ridicule !... Un monstre, un objet d'horreur, mais pas cela, la grand'mère, la vieille, la sorcière amoureuse !

Elle songea dans un sursaut de rage :

– Je lui montrerai que je peux encore être préférée, que je n'ai qu'à paraître !... Bernard... Ce petit a voulu se venger par une basse injure... Je suis belle. Qui devinerait mon âge ? Et même si on savait, songea-t-elle enfin, n'y a-t-il pas des femmes de cinquante ans et davantage ?... Oui, elles le croient, mais on se moque d'elles, pauvres malheureuses... Si elles savaient comme on rit d'elles !... Ah ! si Aldo était là en cet instant, tout serait oublié... On ne joue pas la comédie du désir !... Si seulement il était là, songeait-elle fiévreusement, se levant du lit où elle était couchée, le visage immobile sous les bandelettes de laine. Elle les arracha avec fureur. Quelle déchéance !... Ces soins, ces secrets, cette jeunesse illusoire, soutenue seulement à force d'artifices !... Ces crèmes, ce fard, cette teinture, ce corset invisible sous les costumes de bain, l'été... « Pour celles qui n'ont jamais eu la vraie beauté, sereine, triomphante, tout cela est supportable, mais pour moi ? » songea-t-elle amèrement. Elle éprouvait un besoin fou de voir Aldo, d'être rassurée.

– J'irai chez lui. Il me croira folle. Je le lasserai, murmura-t-elle avec désespoir : mais je ne peux plus rester ainsi, seule, cette nuit... Je suis malade. Si j'étais en danger de mort, cependant, j'irais le trouver. Je vais mourir si je dois souffrir ainsi jusqu'au matin.

Quand elle eut allumé, elle s'approcha de la glace et, un instant, elle regarda son reflet avec épouvante, s'attendant à voir apparaître, au lieu de l'image familière, les traits d'une autre d'une vieille femme vaincue...

Elle s’habilla à la hâte et sortit. Monti habitait un petit rez-de-chaussée, dans une rue déserte, non loin d’elle. Elle alla jusque chez lui à pied, espérant que la marche rapide dans la nuit calmerait les battements de son cœur. Entre les interstices des volets, tout était sombre : « Il dort. » Elle s’approcha et frappa légèrement à la fenêtre. Rien ne répondit.

– Comme il dort.

Elle l’appela tout bas, de nouveau. Elle était venue ainsi plus d’une fois le retrouver, mais, alors, il l’attendait... Rien... Elle prêta l’oreille et elle entendit tout à coup, derrière les persiennes fermées, la sonnerie étouffée du téléphone, placé au chevet du lit d’Aldo. Mais Aldo ne répondait pas. Où était-il ?... Et qui lui téléphonait ?... Qui, sauf elle, avait le droit de lui téléphoner à cinq heures du matin ?... Et où était-il ?... Elle secoua avec rage les volets de fer, puis s’arrêta, prise de peur, craignant de voir apparaître le concierge ou des voisins. Elle recula jusqu’au coin de la rue, s’assit sur un banc que le petit matin recouvrait d’une brume glacée. Le brouillard tombait des branches. Par moments, une goutte d’eau se détachait et coulait lentement dans son cou nu. Le réverbère vacilla et s’éteignit. C’était le jour. Il montait à l’est une grise lumière. Un homme passa un ivrogne attardé qui lui lança une brève injure et disparut. Dans cette rue calme et riche, avec ces fenêtres fermées, les maisons avaient un aspect à la fois aveugle et moqueur. Elle songeait :

– Qui ?

Elle tremblait de désespoir et de rage :

– Sotte que je suis !... Idiote !... Stupide créature !... Il me trompe !... Et moi, je ne voyais rien, je ne soupçonnais rien !... Qui ? J’aime mieux ne pas le savoir, songea-t-elle lâchement.

Mais, dans son cœur, l’interrogation passionnée demeurait :

– Qui ?

Comme une plaie que l'on voudrait déchirer à pleines mains, et tant pis si on doit en mourir...

– Je resterai la nuit entière ici, pensa-t-elle avec une rage aveugle, et je le saurai... Il n'osera pas mentir...

Puis elle fut envahie d'un espoir insensé :

– Je n'ai pas frappé assez fort, peut-être... Il dort tranquillement, qui sait ?... Ce coup de téléphone ?... J'ai rêvé, sans doute... Qui lui téléphonerait au milieu de la nuit ?... J'ai rêvé...

Elle se précipita de nouveau vers la fenêtre, la saisit, la secoua de ses faibles mains crispées, appela. Rien ne répondit, sauf l'aboiement inquiet d'un chien.

Elle appela doucement :

– C'est toi, Jerry ?... Jerry ?...

Reconnaissant sa voix, le chien aboya, gémit. Elle murmura avec désespoir :

– Tu es seul, toi aussi ?... Il t'a laissé seul, toi aussi, mon pauvre Jerry ?...

Enfin, elle vit dans la rue déserte un taxi s'arrêter devant la maison. Elle reconnut la silhouette de Monti derrière les vitres, et une femme à ses côtés qu'il fit descendre, qui était Jeannine Percier. Elle se rappela que le mari de Jeannine était absent depuis une semaine et ne devait rentrer que le lendemain. Ils avaient passé la soirée ensemble. Il était en habit ; elle vit la tête nue de Jeannine. Ils rentraient maintenant chez Aldo, comme elle l'avait fait tant de fois, pour terminer dignement la nuit.

Elle voulut s'élancer, mais tout à coup elle s'arrêta, songea :

– Mon visage...

Comme il devait être ravagé après une nuit pareille... Elle n'avait pas le droit de pleurer, de laisser voir sa souffrance. C'était bon pour la jeunesse de laisser couler les larmes sur des joues qu'elles embellissaient comme la pluie sur une fleur... Jeannine pouvait pleurer. Elle n'avait pas trente ans, elle... Ses larmes attendriraient Monti. Elle, Gladys, devait se souvenir que les pleurs faisaient fondre le fard sur ses joues.

Elle les regarda entrer dans la maison, et refermer la porte derrière eux. Longtemps assise sur le banc, serrant contre sa bouche tremblante ses mains nues et glacées, elle regarda la maison. Elle vit la lumière passer entre les fentes des volets et s'éteindre. Elle rentra.

19

Plusieurs fois, pendant les semaines qui suivirent, Gladys retourna chez Bernard : elle éprouvait un étrange sentiment de repos dans cette misérable chambre, le seul endroit de la terre où il ne restât plus rien à craindre, ni à feindre. Chez lui seul elle pouvait paraître enfin une vieille femme lasse, laisser s'affaisser son corps, retomber son cou, qu'elle tenait toujours si droit pour ne pas révéler le sillon qui creusait la chair sous le collier de perles. Elle avait demandé à connaître la maîtresse de Bernard. C'était une jeune femme au visage délicat et anguleux, aux cheveux bruns coupés en frange sur son front. Ses yeux attentifs et profonds ne riaient pas quand elle riait ; ils demeuraient sombres et graves, mais à d'autres moments, alors qu'elle-même semblait triste ou songeuse, ils pétillaient de moquerie. Elle s'appelait Laurette Pellegrain. Elle ne possédait au monde qu'un tailleur de laine beige, un béret et une blouse de mousseline à fleurs qu'elle portait par les plus grands froids, la lavant le soir et la remettant le lendemain. C'était une de ces filles de Montparnasse, dont on connaît rarement l'origine et le nom véritable, qui paraissent vivre de croissants et de café crème, qui n'intéressent personne, qui disparaissent un beau jour comme elles sont venues. Gladys comprit bientôt que c'était pour Laurette, pour lui procurer de l'argent, que Bernard était venu la trouver.

Ce jour-là, Gladys resta longtemps entre eux, parlant à peine, regardant la pluie couler sur les vitres. Laurette toussait, d'une toux pénible et caverneuse, qui semblait lui déchirer la poitrine.

Bernard dit enfin :

– Madame, il faut envoyer cette petite en Suisse... ne pourriez-vous pas nous aider ?... Je voudrais gagner ma vie, ajouta-t-il en baissant la tête.

– Mais pourquoi, Bernard ?... Je suis là, et...

– Je ne veux pas vous demander de l'argent, dit-il avec colère. Ce n'est pas cela. Ne comprenez-vous pas ?... Je veux gagner ma vie.

– Eh bien, dit-elle avec la naïveté d'une femme riche : cela doit être facile, il me semble ?

Il ricana :

– Vous croyez cela, vous ?... En quel temps vivez-vous ?... Dans quel rêve vivez-vous ?... Vous vous êtes endormie avant la guerre et vous ne vous êtes pas réveillée depuis, ce n'est pas possible !...

– Je vous donnerai tout l'argent dont vous aurez besoin, Bernard, mais pour le reste, que puis-je faire ?

– Vous avez des amis, des relations... Je sais que vous connaissez Percier, le ministre...

– Non, non, murmura-t-elle : pas cela... C'est impossible... Contentez-vous de ce que je vous offre...

Elle se redressait, fébrile, inquiète ; le soir la ranimait, la chassait vers Monti, la fardait d'illusoire jeunesse. Elle jeta un chèque sur la table et partit.

– Elle reviendra, dit Laurette en souriant.

Elle s'approcha de Bernard, le regarda avec cette attention pénétrante qui était le trait caractéristique de son visage, demanda brusquement :

– C'est ta mère, cette femme ?

– Pourquoi ?... Elle me ressemble ?...

– Vous avez tous deux l'œil fatal, tu sais ? fit-elle en dessinant selon son habitude les mots dans l'air ; elle chantonna :

– Et ces yeux fatals qu'ont les femmes du cruel Fragonard...

– Oh ! non, Laure, ne parle pas comme cela, dit-il en la regardant avec tendresse : ça fait poule lettrée, ce qu'il y a de pire !

– Oui, mon chéri, murmura-t-elle sans l'écouter, en souriant.

Il la serra contre lui d'une étreinte sauvage :

– Tu partiras, Laurette, tu guériras...

Elle dit doucement, en caressant son front d'un doigt maigre et léger :

– Mais oui. Je reviendrai. Je ne mourrai pas. Vois-tu, si je mourais maintenant, ma vie serait comme ça, dit-elle en traçant en l'air, du bout de son doigt, le dessin d'un cercle, une destinée logique, parfaite. Mais dans la vie, ce n'est jamais comme cela, mais ainsi, fit-elle en montrant de la main une ligne aux hachures inégales, qui se perdait dans l'espace : ou encore comme ça... un point d'interrogation...

– Reviens, seulement reviens, et tu verras, je lui ferai rendre jusqu'à la dernière goutte de sang, à cette femme... Veux-tu savoir son nom ?... Elle s'appelle Jézabel... Tu ne comprends pas ; mais ça ne fait rien... Moi non plus, je ne sais rien de toi, mais je t'aime... Comme je t'aime, Laure... Quand tu reviendras, je t'achèterai de belles robes, des bijoux, tout cela avec l'argent de Jézabel... Tu verras, chérie, tu verras...

Laurette partit, sa valise à demi vide calée avec des livres, tête nue, comme à l'ordinaire, son béret à la main, tremblant légèrement de froid dans son petit tailleur beige. Elle partit pour la Suisse qui en avait gardé bien d'autres avant elle.

20

Bernard reçut de Suisse deux petites lettres courtes, faites de phrases brèves et qui semblaient haletantes, puis plus rien. Il savait que Laurette allait mourir ; il attendait chaque jour la nouvelle de cette mort. Son chagrin lui ressemblait : il était âcre, maussade et plein de fiel. Il avait des rages de dents ; il ne se rasait plus ; il n'ouvrait pas un livre ; il se jetait tout habillé sur son lit et dormait jusqu'au soir. Il se réveillait quand la nuit venait, car il goûtait avec une jouissance désespérée l'horreur du crépuscule parisien. Il n'avait pas la force de quitter cette pauvre chambre. Pour aller où ?... Partout la solitude, partout le chagrin, l'inquiétude et un cruel ennui le guettaient... Il attendait que la flamme du bec de gaz dans la rue dessinât sur le mur noir la forme des persiennes. Il regardait avec hébétude le bec de gaz. Par moments, sa douce lueur verte abolissait toute pensée en lui ; elle coulait comme un baume au fond de son cœur. La pluie tombait, lourde et froide. Laure... Il la revoyait comme si elle était déjà morte... C'était, songeait-il, une fille discrète, effacée, fine, avec un beau corps... Elle avait un esprit mélancolique et vif, une sorte de grâce découragée... Un étrange désespoir s'emparait de Bernard, un chagrin âpre, froid et muet à l'image de son cœur. La nuit, il traînait d'un café à un autre. Quand il buvait, il oubliait sa maîtresse, ou, du moins, il n'y pensait plus avec une aussi cruelle précision... Mais jusqu'au fond de son ivresse, il ressentait l'absence de Laure, comme une sensation de vide, de morne faim, de noir ennui.

Couché sur son lit, son torse maigre frissonnant sous le vieux chandail que personne ne raccommodait plus, une assiette pleine d'oranges à ses côtés, regardant jusqu'à l'enivrement, jusqu'à l'hébétude, la pluie couler sur les vitres, pour ne plus

penser à la mort, pour ne pas sombrer dans le désespoir, il se forçait à songer à Gladys, à ranimer dans son cœur sa haine envers Gladys.

– Pas de danger qu'elle vienne, celle-là… Je pourrais crever sans qu'elle se soucie de moi… L'unique être au monde qui soit de mon sang, pourtant…

Il appelait à voix basse :

– Laure…

Il sentait avec honte des larmes monter à ses yeux. Il se tournait sur le lit, le froissait avec rage, enfonçait la tête dans cet oreiller jaunâtre et qui avait, comme tout dans cet hôtel sordide, une odeur moisie :

– Laurette… ma pauvre fille… Tu es fichue, va… Dire qu'avec l'argent de Jézabel, j'aurais pu t'acheter des bonbons, des robes… Tu aurais pu avoir un peu de bon temps, pauvre petite… Eh bien, non, pas même ça… Tu n'auras pas même eu ça…

Il avait honte d'être aussi faible et aussi amoureux ; il essayait de penser :

– Quoi… Je n'y peux rien… Il en viendra une autre…

Mais aussitôt :

– Ah ! qu'elle guérisse seulement, qu'elle revienne, je ferai rendre l'âme à Jézabel, je lui prendrai tout ce qu'elle possède… Je la tourmenterai, je lui ferai maudire le jour où elle est née…

Il s'établissait dans son esprit un lien étrange entre sa maîtresse et celle qu'il surnommait Jézabel :

– Une fille de vingt ans qui meurt sans avoir eu cinq minutes de bonheur sur la terre, et cette vieille folle avec ses diamants, qui se permet encore d'être amoureuse, d'être jalouse !… Ma parole, c'est bouffon… Je voudrais la tuer, songeait-il par-

fois : que pourrait-on me faire ?... Rien !... Messieurs les jurés !... C'était ma grand'mère. Elle m'avait abandonné, repoussé, dépouillé. Je me suis vengé. – Mais elle vous a donné de l'argent, mon petit ami !...

– Ah ! j'ai la fièvre, murmura-t-il : qu'est-ce qu'elle donnerait pour que j'attrape une bonne typhoïde ou la phtisie de Laure et que j'aille retrouver ma mère dans un monde meilleur !... Je dois bien la gêner, songea-t-il égayé. Tout de même, quelle déveine... Tout était contre moi !... J'aurais dû disparaître mille fois !... Mais non, me voilà... C'est une consolation, certes, mais ce n'est pas assez !... Non, Seigneur, ce n'est pas assez !...

La veille de Noël, on lui annonça la mort de Laurette. Il résolut d'aller prévenir les parents de sa maîtresse. Il en avait appris l'existence et l'adresse en rangeant de vieilles lettres laissées par Laure dans un tiroir.

Il vit un appartement tranquille et riche ; une vieille femme sèche, en deuil, aux cheveux blancs, un collier de jais au cou, le reçut. C'était la mère de Laure ; il lui dit tout d'abord que Laure était malade, en traitement à Leysin. Elle répondit en pleurant :

– Cela devait finir ainsi... Vous dites qu'elle est à Leysin ? Mais cela doit coûter horriblement cher... Les enfants sont des ingrats... Elle m'a quittée. Elle m'a déshonorée... Que puis-je faire encore ? dit-elle en portant à ses yeux un mouchoir bordé de noir, tandis que les perles de jais tremblaient sur sa poitrine : j'ai perdu mon mari il y a six mois... Il m'a laissée sans fortune... Recommandez à Laure la plus stricte économie. Je connais ma fille : parfums, fards et bas de soie. Qu'elle pense à moi. Je pourrais lui envoyer cinq cents francs par mois, en me privant de tout. Pas une lettre, pas un mot à sa mère pendant cinq ans, mais, naturellement, dès qu'on est dans le besoin, on revient à sa famille... Je lui enverrai cinq cents francs tous les mois, monsieur.

– Bien inutile, dit brutalement Bernard : un versement suffira pour l'enterrer. Elle est morte hier.

Il sortit. La pluie tombait. C'était une nuit de brouillard glacé. Il marcha droit devant lui, presque sans pensée. Il entra dans un bistrot, puis dans un autre. À la Frégate, en face des quais, où l'on voyait l'eau noire qui miroitait dans l'ombre... Dans le petit café de l'Île-Saint-Louis, aux vieilles poutres sculptées, éclairées par la flamme sifflante du gaz, au Ludo, embrumé de poussière, de crasse et de craie...

Puis il revint dans Montparnasse. Il but un verre encore, dit au camarade qu'il rencontra :

– Laure est morte.

– Pauvre fille... Elle n'avait pas vingt ans... Tu prends un verre ?...

Il but et sortit presque aussitôt pour retrouver la rue sombre, la boue que les lumières rouges des bistrots coloraient de sang. Il monta à la terrasse du Dôme. Il ressentait le besoin d'annoncer la mort de sa maîtresse à la terre entière. Chacun s'exclamait :

– Pas possible !...

Et aussitôt :

– Elle n'avait pas l'air bien solide...

Quelqu'un demandait :

– Quel âge avait-elle ?... Vingt ans, pas ?...

Et, en entendant ce chiffre, semblable à celui de leur âge, ils se taisaient. Bernard buvait, regardait à travers la fumée les visages familiers qui soulevaient dans son cœur une sombre colère.

Longtemps, il traîna ainsi d'un café à un autre.

Il descendit dans la direction de la Seine. Il était ivre ; sa tête était chaude et vide. Il écoutait le bruit de la pluie sur les pavés. Il marchait vers le Bois, vers la maison de Gladys ; il éprouvait un besoin haineux et désespéré de revoir Gladys. Il répétait :

– Je rentre. Quoi, il faut rentrer... Il faut dormir...

Mais, malgré lui, ses pas l'entraînaient vers Gladys.

Puis il pensait à la mère de Laure, à cette vieille à demimorte, avec ses lunettes, ses perles de jais, son cabas, ses coussins brodés, qui couvait son argent pour prolonger quelques misérables années d'existence.

– Sales vieux, songea-t-il, en serrant les poings.

Il confondait dans la même haine Gladys, la mère de Laure et tous ceux qui gardaient leurs places, leur argent, leur bonheur, ne laissant à leurs enfants que le désespoir, la pauvreté et la mort.

Du côté d'Auteuil, les cafés devenaient plus rares et plus pauvres. Des hommes jouaient aux cartes. Dans l'un d'eux, il écouta longtemps l'air d'une vieille boîte à musique, où des notes manquaient.

Il revoyait Laure le jour de leur rencontre ; elle était assise devant un brasero qui l'éclairait de rouge ; elle était tête nue, une cravate de laine rouge autour du cou ; il revit ses traits pâles et délicats, son regard.

– Il y avait quelque chose en cette femme... quelque chose que je n'ai jamais su trouver en elle, qu'elle n'a pas trouvé elle-même... une sorte de poésie...

Il songea à sa propre mère dont il n'arrivait pas à imaginer le visage. Il oubliait qu'elle aurait eu quarante ans si elle avait vécu. Il la voyait comme une sœur, aussi jeune que lui et que Laure.

– Pauvres petites, vous êtes mortes. Vous êtes en bas, dans les ténèbres, et tout ça rit, tout ça danse, se goberge. Je voudrais prendre Jézabel par les épaules ; je voudrais la secouer, la secouer, la secouer, songea-t-il avec rage, faire tomber le masque de peinture !... Oh ! comme je la hais !... Elle est cause de tout !... Ce n'est pas juste qu'elle vive !... Qu'est-ce que je vais devenir ?... Mille camarades, et pas un ami, pas un parent !... Je voudrais travailler... Pas les études... J'en ai marre... Les mains me font mal de ne rien faire d'autre que toucher les livres... Travailler... Dans les chantiers du métro, aux Halles, n'importe où... Et tu t'imagines que c'est facile, en ce temps de crise, mon petit vieux ? J'aurais dû être ouvrier... Maman Berthe n'aurait pas dû faire de moi un monsieur... Il y a des jours où l'on en veut à la terre entière, Dieu me pardonne, pensa-t-il avec remords et tendresse : Ah ! j'ai soif...

Il entra dans un café ouvert au coin du quai ; il but dehors, à la pluie, mal abrité par une tente qui claquait au vent. Il tremblait de froid :

– N'importe quel humble métier me sauverait. Taper sur un clou ou sur une planche, et tomber de sommeil, à la nuit. Un an de ce régime, une soûlerie le dimanche, et j'oublierai Laure... Après tout, j'ai vingt ans... Je ne veux pas crever de chagrin... Je ne veux pas, répéta-t-il avec un sourd accent de défi à un dieu invisible : oui, mais... l'argent de Jézabel... Cet argent si facilement gagné... Ces femmes corrompent tout ce qu'elles touchent...

Toute la nuit, il marcha ainsi. La pluie coulait sur sa figure, et ce murmure, ce fourmillement, ce chuchotement inquiet de la pluie tombait sur une ville qui paraissait vide. Le brouillard montait des pavés. Il fermait à demi les yeux en marchant, butait comme un aveugle au bord des trottoirs et songeait :

– Je dirai à Jézabel... Oh ! elle se souviendra de cette nuit ! Comme c'est bon de faire souffrir un être humain... Qu'est-ce

qu'elle fait en ce moment ?... Est-ce qu'elle m'a oublié ? Mais je lui ferai vite se souvenir de moi !... Où est-elle ?...

Il regarda les fenêtres de l'hôtel, fermées et sombres.

– Une nuit de réveillon, Jézabel danse sûrement quelque part, si elle ne fait pas l'amour chez elle... Elle danse et s'amuse... Cette vieille femme, ce spectre, ce monstre !... Mais non, pourquoi dire cela ? Elle paraît jeune. Vieille, vieille, vieille sorcière, répéta-t-il dans un sombre délire : je la ferai pleurer cette nuit ! Je voudrais voir couler ses larmes...

Il s'adossa à une encoignure de la porte cochère et demeura là, regardant tomber la pluie.

21

Gladys, cependant, dansait chez Florence. Ils étaient quatre : les Percier, Monti et elle.

Cette nuit était une sorte de « lutte finale » entre Jeannine et elle-même : elle sentait à d'invisibles avertissements qu'elle perdait la partie, que Jeannine plaisait à Monti plus qu'elle. Jeannine ressemblait à un oiseau fin et rapace ; elle avait un nez étroit et busqué, de grands yeux inquiets, vifs, sans cesse palpitants sous une ronde et pâle paupière, des cheveux noirs, plats et lustrés comme un plumage. Elle portait cette nuit-là une coiffure à la mode en cette saison, faite de deux ailes d'oiseau, rapprochées et collantes comme un casque. Elle était infatigable ; de ces femmes qui, sous une chair frêle, ont des muscles d'acier. Elle devinait la faille secrète de Gladys, son âge. Elle aimait Monti, et surtout la gloire d'avoir enlevé l'amant de Gladys Eysenach.

Elle voulait écraser cette rivale plus faible, mais plus belle, et Gladys, pâle et fiévreuse, acceptait le match. Elle voyait Jeannine boire : elle buvait. Elle voyait Jeannine danser : elle dansait, quoique tout son corps se tint debout avec peine. La jalousie tordait son cœur. Elle serait morte pour arracher à Monti un sourire, un regard de désir. Elle ressentait un spasme presque voluptueux quand elle regardait Jeannine. Elle songeait au revolver qu'elle avait acheté, qui était encore dans son sac, sous ses doigts. Elle parlait, elle riait, se forçant à ranimer sa beauté, comme on fouette une bête fatiguée, et Monti jouissait d'un cruel plaisir en pressant l'une après l'autre ces deux femmes tremblantes dans ses bras.

Depuis longtemps, Gladys n'avait pas dansé ainsi, heure après heure, infatigable, dans cette fumée, cette ombre, avec ces visages qui tournaient autour d'elle. Son corps semblait fait d'un millier de petits os douloureux.

– Marche, songeait-elle avec rage : danse, souris !... Il faut être insouciante, belle, jeune !... Il faut plaire et plaire encore... À tous les hommes, pour qu'il le voie, pour qu'il soit jaloux !...

Elle, qui n'avait jamais porté d'autres bijoux que ses longs colliers de perles, elle avait couvert cette nuit-là de diamants ses bras et sa gorge, car Jeannine n'avait pas d'aussi belles pierreries. Il fallait attirer les regards à tout prix, et son amant ne se demanderait pas pourquoi les yeux des hommes se fixaient sur elle, quelle était dans leur admiration la part des bijoux et celle de la chair.

Il fallait être belle et qu'à cinq heures du matin, parmi de belles filles fraîches, on ne vît pas les rides paraître sous le maquillage, ni ce masque de mort qu'ont les vieilles femmes fardées. Jamais un moment de détente ou de lassitude. Ne jamais s'avouer la plus faible. Danser, boire, danser encore. Forcer un corps, des jambes de soixante ans à ne pas connaître la maladie ni la fatigue. Tenir droit un dos nu, lisse, poudré d'ocre, satiné, mais dont chaque muscle était douloureux comme une plaie. Ne pas frissonner sous le courant d'air glacé qui passait entre la porte et la fenêtre ouverte.

Les deux femmes s'affrontaient, souriantes :

– Chérie, prenez garde... Vous prendrez froid...

– Quelle idée !... Je ne connais ni la maladie ni la fatigue...

Jeannine disait doucement :

– Oui, n'est-ce pas ?... Vous devez trouver que nous sommes une pitoyable génération ?...

Gladys sentait ses genoux trembler ; elle se redressait, songeait :

– Marche, mon corps, va, vieille carcasse... Obéis-moi...

Elle souriait et écoutait avec épouvante le sifflement de sa poitrine oppressée.

Puis, à force d'énergie, elle finit non seulement par se vaincre elle-même, mais par triompher de Jeannine ; ses jambes retrouvèrent l'aisance, la cadence, le rythme d'autrefois ; sa respiration s'apaisa. Elle dansait, à présent, avec la divine légèreté de ses vingt ans. Elle souriait, entr'ouvrait à demi ses belles lèvres. Elle regardait dans les glaces le reflet de sa robe blanche, de ses cheveux teints, mais noués et tressés en couronne autour de sa tête, comme autrefois...

Quatre heures, cinq heures du matin... Sous la pluie, Bernard attendait. Gladys dansait.

Mais voici qu'une bande de jeunes filles et de jeunes gens est entrée, un peu ivre, gaie. Les cheveux des jeunes filles s'envolent en mèches défaites ; le fard, si exquis sur les jeunes visages, semble ne former qu'une seule substance avec la chair lisse et fraîche. Alors, Gladys se regarde à la dérobée et elle voit apparaître des traits ravagés sous le masque de peinture. Mais elle se lève, elle danse encore, serrée contre Monti. Ses yeux las, brûlés de fatigue, se ferment malgré elle.

Jeannine, elle aussi, commence à donner des signes de lassitude. Elle est de trente ans plus jeune, mais plus mal défendue par une beauté moins parfaite. Autour d'elles, on rit, on marque les coups. Un match.

Gladys paraissait heureuse et triomphante enfin, mais elle était ravagée par l'idée fixe. Tout lui rappelait son âge ; tout ramenait sa pensée vers les souvenirs du passé. Elle parlait, elle souriait, mais, au-dedans d'elle, l'idée fixe se déroulait avec une lenteur de serpent. Pourtant, elle n'abandonnait pas la lutte ;

tout son être tremblait de cette tension nerveuse qui marque ceux dont l'élan vital est trop fort : détruits, n'ayant que le souffle, ils ne consentent pas à mourir. Il y avait en Gladys une tragique impossibilité d'être vaincue.

Les autres ne voyaient qu'une femme sans âge, comme toutes celles qui ont dépassé la quarantaine à Paris. Aux lumières, avec ses fards et ses bijoux, elle paraissait belle d'une beauté fragile, inquiète et pathétique, et, au petit matin, sur le seuil, elle semblait une vieille femme déguisée, comme les autres... De tous ses efforts, de toutes ses fatigues, de tant de luttes, d'angoisses et de triomphes demeurait seule la question indifférente d'un jeune homme à un autre, qui mettait sa voiture en marche :

– Gladys Eysenach ?... Elle est bien encore... Est-ce qu'elle couche ?

22

Bernard attendait. Il ne souffrait pas du froid. Il laissait avec plaisir le vent mordre ses joues. Paris s'emplissait d'une odeur d'eau, humide et fade de marais. Il ne songeait plus à rien. Il regardait les fenêtres noires de Gladys et la rue vide.

Enfin, il aperçut l'auto. Elle était éclairée à l'intérieur, et il reconnut la petite tête blonde, délicate de Gladys et son manteau d'hermine.

Son existence éveillait en Bernard un sentiment de scandale.

– Elle rit, songea-t-il les dents serrées, elle danse, elle s'amuse... Mais pourquoi ?... Elle est vieille, elle, elle n'a plus droit à rien...

Il ouvrit la portière de l'auto et s'effaça dans l'ombre. Monti ne le vit pas ou crut qu'un clochard rôdait là, attendant un pourboire. Mais Gladys, aussitôt, le reconnut. Bernard la vit se pencher vers Monti ; il l'entendit défendre à son amant de sortir. L'auto repartit. Bernard suivit Gladys jusqu'à sa porte. Elle le regarda un moment sans rien dire, effrayée elle-même du flot de haine qui montait dans son cœur.

Enfin, elle murmura :

– Allez-vous-en !

– Je veux vous parler. Laissez-moi entrer.

– Vous êtes fou !... Allez-vous-en !

Cette haine qu'elle avait essayé d'étouffer, de déguiser sous toutes sortes de noms, était remontée en elle, pure et sans alliages ; elle détestait la voix de Bernard, le regard affamé de ses yeux, son sec petit ricanement ; elle éprouvait envers lui cette haine que l'on ne ressent dans sa plénitude, dans son aveugle cruauté qu'envers des êtres du même sang.

– Je vous conseille de me laisser entrer, dit-il, en lui saisissant la main.

– Laissez-moi, attendez !... Les domestiques sont là...

Il entra cependant derrière elle. Le vestibule était vide. Bernard regarda les murs peints ; une lampe allumée éclairait l'escalier. Il suivit Gladys dans une chambre sombre. Elle s'assit ; ses genoux tremblaient, et elle tendait le cou comme les chevaux après une course ; il y avait dans tout son corps cette rigidité excessive qui vient d'une trop grande fatigue physique.

Elle alluma une ampoule voilée de rose au-dessus de la coiffeuse, et, machinalement, elle leva le col de son manteau pour cacher sur ses traits les ravages de la nuit. Il fit vers elle un mouvement incertain ; il se sentait ivre et à demi endormi, comme lié par un cauchemar. Ils se regardèrent un instant sans parler, tous deux effrayés et pleins de haine et pour tous deux, l'ivresse et la fatigue formaient une sorte de brume, la torpeur étouffante d'un rêve.

Elle dit enfin d'une voix basse et qu'elle s'efforçait d'adoucir, de dépouiller de tout accent d'aversion ou d'ennui :

– Qu'y a-t-il, mon petit ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Je vous ai téléphoné avant-hier. Je vous ai téléphoné hier. Je vous ai écrit. Vous n'avez plus peur de moi, il me semble, chère grand'mère.

Il eut la joie de la voir de nouveau pâlir et se raidir, comme sous un coup de fouet. Elle le regarda avec inquiétude :

– Vous êtes ivre. Pourquoi venez-vous me tourmenter ?... Je vous ai aidé de mon mieux. J'ai tout fait pour vous témoigner ma sympathie...

– Sympathie ? dit-il en haussant les épaules : peur, oui... Et d'ailleurs, cela vaut mieux ainsi... Je n'ai pas besoin de votre sympathie...

– Je sais, dit-elle avec une étrange amertume : vous n'avez besoin que de mon argent.

– Me reprochez-vous de n'être pas venu vous trouver dans un besoin de tendresse ?... Cela serait le comble !...

Elle ferma les yeux avec lassitude :

– Qu'est-ce que vous me voulez ?... Dites-le et allez-vous-en ! Qu'est-ce que vous me voulez ? répéta-t-elle en frappant le parquet du pied, avec cette violence soudaine qui paraissait à de rares moments en elle et convulsait son visage pâle et égaré, de l'argent, naturellement... ? Eh bien, dites combien et allez-vous-en !

Il secoua la tête :

– Je n'ai plus besoin d'argent. Vous avez cru qu'il suffisait de me jeter une aumône et que je serais muet, conquis, dupé ?... Comme on a raison de dire que l'on ne connaît pas son sang !...

– Alors, quoi ? murmura-t-elle : me faire souffrir, simplement, je suppose ?... C'est ça, hein ?

Ils se regardèrent longtemps sans parler.

– Oui, avoua-t-il enfin, d'une voix basse, ardente, en détournant les yeux. Écoutez, je ne veux plus vivre ainsi. Je veux que vous vous serviez de vos relations, de votre crédit, de vos amis pour effacer un peu la monstrueuse injustice dont vous m'avez rendu victime. Je ne veux pas rester le fils reconnu de Martial Martin. Je ne suis pas Bernard Martin. Ou, du moins, si

je reste Bernard Martin, je veux que ce nom ne soit pas celui d'un gamin obscur et misérable. Je sais que j'ai de la volonté, que je peux travailler, que j'ai de la force et de l'intelligence. Écoutez : voilà ce que je veux de vous !... Vous allez me donner immédiatement une lettre pour votre ami Percier, afin qu'il me prenne chez lui, comme tout petit scribe comme il voudra, ça m'est égal. J'ai besoin d'un tremplin, comprenez-vous ?

Gladys le regardait avec cette peur panique qui aveugle la raison : le tumulte de son cœur devint tel qu'elle entendit à peine les dernières paroles de Bernard. Percier... Le mari de Jeannine... Si Jeannine apprenait, mon Dieu ?...

Elle dit :

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne peux pas. Pas Percier. D'ailleurs, il ne m'écouterait pas. Il n'est pas l'heure de parler d'affaires, murmura-t-elle, affolée : je ne peux pas !

– Pourquoi ?

– C'est impossible !

– Vous refusez ? cria-t-il, sentant à sa résistance qu'il avait trouvé une faiblesse secrète, une plaie qu'il pourrait agrandir, faire panteler et saigner à son gré.

– Bernard, assez ! Allez-vous-en !... Demain, nous parlerons !...

– Pourquoi ? Je vous ai assez attendue. J'ai assez souffert. C'est votre tour. Mais, peut-être attendez-vous quelqu'un ?... Eh bien, qu'imaginer de plus drôle que cette rencontre ?... Quoi de plus délicieux ? Quoi de plus imprévu ? Quoi de plus comique ? Quoi ? répéta-t-il avec rage : « La porte s'ouvrit et l'amant entra. Madame ! Quel est ce jeune homme ? Votre amant, sans

doute ?... Non, pas son amant, son petit-fils !... » Oh ! la délicieuse minute... Votre figure... Mais regardez-vous dans la glace !... Ah ! vous avez bien l'air d'une grand'mère maintenant !... Vous ne pourriez pas songer à cacher votre âge ! Regardez, regardez, dit-il en lui mettant de force un miroir sous les yeux : regardez ces poches sous vos yeux qui paraissent sous le fard !... Vieille !... Vieille, vieille femme, répéta-t-il hors de lui : comme je vous déteste !

Elle saisit le miroir de ses mains tremblantes, regarda longtemps son visage, dilatant ses yeux désespérés :

– Bernard, il me semble parfois que vous me détestez moins pour le passé que pour le présent ?... Pourquoi ?... Qu'est-ce que cela peut vous faire que je sois encore une femme, que j'aie un amant ?

– Cela me répugne, murmura-t-il.

– Pourquoi ? Bernard, pourquoi ? Vous êtes jeune. Vous aimez votre maîtresse. Comment ne comprenez-vous pas que je suis amoureuse, que je donnerais ma vie pour être aimée ?... Vous regardez mes robes, mes fourrures, mes bijoux, et vous voudriez me les arracher pour les porter à Laurette !... Je les donnerais de bon cœur ! Si vous saviez comme je puis être malheureuse malgré tout cela !... Si vous saviez ce que j'ai souffert aujourd'hui !... Mon amant...

– Taisez-vous !... Il y a des mots que vous n'avez pas le droit de prononcer !... Ils sont monstrueux dans votre bouche... contre nature. Vous avez soixante ans, vous êtes une vieille femme... L'amour, les amants, le bonheur, ce n'est pas pour vous !... Contentez-vous, les vieux, de tout ce que nous ne pouvons pas vous enlever, dit-il avec rage, songeant à la mère de Laure : gardez l'argent, gardez les places, gardez les honneurs, mais ça, ça du moins nous restait ! C'était notre bien, notre lot à nous !... De quel droit le prenez-vous ? Amoureuse, vous ?... Pauvre vieille folle, dit-il en ricanant, mais alors, si c'est ainsi, si

vous avez *le droit* d'aimer et d'être aimées, pourquoi vous et vos pareilles craignez-vous tant que l'on sache votre âge ?… Si vous aviez commis un crime, vous en auriez moins honte… Vous seriez heureuse de me voir mort si cela pouvait vous aider à cacher votre âge !… Je vous déteste parce que vous êtes vieille et que je suis jeune, et que vous êtes heureuse, vous, tandis que le bonheur devrait être pour moi seul, parce que je suis jeune !… Vous me volez !… Vous me détestez aussi, d'ailleurs ! Seulement, vous n'avez pas le courage de me le dire ! Vous m'appelez « mon petit »… Vous grimacez des sourires avec une bouche qui voudrait mordre !

– Pourquoi voulez-vous que je vous aime ? dit Gladys à voix basse ; qu'est-ce que vous êtes pour moi ?… Ce n'est pas moi qui vous ai mis au monde… Vous n'êtes pas mon fils. Cela m'est bien égal que vous soyez de mon sang. Ce sont des raisonnements d'homme, cela ! Je ne vous connais pas. Vous êtes un étranger pour moi. Il n'y a qu'une chose qui compte pour moi, c'est mon amant !

– C'est à crever de rire, dit Bernard.

Mais elle continua sans l'entendre :

– Il est tout au monde pour moi, parce que s'il me quittait il n'y aurait plus personne dans ma vie, et qu'une vie où personne ne vous aime, personne ne vous désire, une vie éteinte, glacée, une vie de vieille femme, enfin, à mes yeux est pire que la mort !

– Comment osez-vous parler d'amour ?… Un amour de femme ?… Et moi, moi qui suis votre enfant…

Qu'est-ce que je dis ? songea-t-il avec désespoir, mais il sentait qu'il avait raison.

– Vous croyez avoir vaincu la vieillesse. Elle est en vous. Vous pouvez montrer un corps encore souple et un dos qui ressemble à celui d'une jeune femme, teindre vos cheveux, danser,

mais votre âme est vieille. Elle est pire. Elle est corrompue. Elle a l'odeur de la mort.

– Taisez-vous ! Laissez-moi ! Vous êtes fou ou ivre. Qu'est-ce que je vous ai fait, à vous ?... Je ne vous prends rien. Chaque créature humaine veut sa part de bonheur. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Je suis libre. Ma vie...

– Votre vie... Mais quelle importance ça a, votre vie ?... Vous avez eu votre part !... Vous avez eu tout le bonheur, et moi... Oh ! comme je voudrais vous faire souffrir... Je me demande pourquoi je ne vous tue pas !... Est-ce qu'il se trouverait quelqu'un pour me condamner ? Oui, sans doute, oui, certainement. Je serais parricide, et ce serait le seul moment où on me permettrait de me réclamer de vous et de dire que vous êtes ma grand'mère ! Non, non, il vaut mieux, simplement, dire la vérité à votre amant...

– Mais écoutez-moi ! Qu'est-ce que vous aurez gagné à dire la vérité ?... Quoi ? Vous m'aurez tuée, il est vrai. Mais vous n'aurez plus ni appui, ni argent !

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, votre argent ? Laure est morte hier. Quant à votre appui, comme vous dites, je sais trop bien que vous ne me le donnerez jamais. Alors ?... Que j'aie au moins la satisfaction de vous enlever vos illusions, grand'mère ! Car, écoutez-moi bien à votre tour, je vais vous dire, moi, ce qui va se passer !... Je dirai à votre amant que vous êtes une vieille femme, que vous avez soixante ans, dit-il en savourant les mots : et il restera ! Il avalera tout ! Parce que ce n'est pas vous, c'est votre argent qu'il aime... Et de cette façon, vous comprendrez, pauvre folle...

Il s'interrompit. Le téléphone sonnait. Il rit tout bas :

– C'est lui ?... C'est le fol amant ?... Eh bien, on va rire et s'amuser !

– Non, Bernard !

– Mais si !... L’occasion rêvée !... « Le comte Monti ? – Bernard Martin. – Un homme chez ma maîtresse !... À cette heure-ci ? – Oh ! à peine un homme. Un enfant. Presque votre enfant. Le petit... »

– Bernard !

Elle se jeta sur lui. Il protégeait le téléphone de son corps, il parlait d’une voix douce, façonnant les mots avec amour :

– Le petit-fils de votre maîtresse ! Le petit-fils de la belle Gladys Eysenach !...

– Bernard, laissez-le !... Bernard, ne dites rien !... Mais je ne vous ai rien fait !... Je... Je vous demande pardon, Bernard !... Pardon !... Vous verrez, vous serez riche, heureux, cria-t-elle en essayant de couvrir de sa voix le bruit du téléphone qui sonnait sans arrêt et que Bernard caressait de la main : laissez ça !

Il fit un mouvement pour prendre le récepteur. Elle, alors, saisit le revolver, dont elle avait vu l’image, en esprit, chaque nuit, depuis un mois.

Il la regarda avec un petit frémissement étrange et méprisant des lèvres. Elle tira. Il laissa échapper le téléphone ; son visage était brusquement devenu différent, doux et étonné. Il tomba, entraînant l’appareil dans sa chute. Le téléphone continuait à sonner à terre.

Elle vit l’égarement, l’hébétude de la mort s’étendre sur ses traits. Avant de crier, d’appeler au secours, de sentir en elle le remords et le désespoir, la paix emplit son cœur. Le téléphone s’était tu.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro.